Baština Akademije nauka i umjetnosti Bosne i Hercegovine

Godišnjak 2: Balkanološki institut

Filipović, Milenko S.

1961

Naučno društvo NR Bosne i Hercegovine

https://bastina.anubih.ba/items/a5a9c781-af8f-4e9d-bfa6-704b83cf97dd

Preuzeto s Baštine Akademije nauka i umjetnosti Bosne i Hercegovine

https://bastina.anubih.ba/

NAUČNO DRUŠTVO NR BOSNE I HERCEGOVINE

GODIŠNJAK

KNJIGA II

BALKANOLOŠKI INSTITUT

SARAJEVO
1961

Redakcioni odbor:
ESAD PAŠALIĆ, IVAN PUDIĆ I MILENKO S. FILIPOVIĆ

Urednik
MILENKO S. FILIPOVIĆ,
Redovni član Naučnog društva NRBH

IV 13/IIa
Inv. br. 206

BEOGRADSKI GRAFIČKI ZAVOD, BEOGRAD — 1961 g.

S A D R Ž A J

strana

Henrik Barić:

La perte de l'infinitif dans les langues balkaniques ..... 1—11

Henrik Barić:

Thrakisches ..... 13—20

Henrik Barić:

Albanische und albanisch — rumänische Wortstudien ..... 21—45

Henrik Barić:

Balkanologische Sprachstudien ..... 47—64

Otto Haas:

Lexikalische Anklänge an Slavisches in den Sprachresten Kleinasiens und Griechenlands ..... 65—99

Ivan Popović:

Valacho — Serbica ..... 101—121

Vojmir Vinja:

Scr. *lujpa*, alb. *lojbë*. Contributions adriatiques à l'identification de *Alopex* des Anciens ..... 123—128

Pavao Tekavčić

Les groupes consonantiques dans l'istroroman de dignano ..... 129—138

Milenko S. Filipović:

Žene kao narodni glavari kod nekih balkanskih naroda — Women as village and group heads in the Balkans ..... 139—157

Zagorka Janc:

Islamski elementi u minijaturama karanskog jevanđelja — Éléments islamiques dans les miniatures de l'Évangile de Karan ..... 159—170

Mate Zorić:

Odjeci sa slavenskog Balkana u književnosti »Treće« Italije — Отголски славянских Балкан в литературе третьей Италии ..... 171—194

M a n j i p r i l o z i :

Idriz Ajeti:

Sitni etimološki prilozi — Miscellanées étymologiques ..... 195—198

Atanasije Urošević:

O plemenskim osobinama Arbanasa na Kosovu i prenošenju plemenskih imena na drugo stanovništvo — Des traits caractéristiques des Albanais de Kosovo et de la transmission des noms sur les autres habitants ..... 199—203

Vojislav Dančetović:

»Luta Fukaraja« i »Pordata Ljuba Bogdanova«. Un chant serbocroate et un chant albanais ayant le meme motif de la vente de la femme ..... 205—211

Milenko S. Filipović:

Kineski zid u balkanskom folkloru — The chinese Wall in the Balkan Folklore 213—218

O c j e n e i p r i k a z i

Ivan Popović

HENRIK BARIĆ

LA PERTE DE L'INFINITIF DANS LES LANGUES BALKANIQUES

I

Les langues parlées da la péninsule balkanique montrent ou bien la disparition intégrale de l'infinitif (grec, bulg., macéd.), ou son remplacement partiel (roumain, serbe) et tous ces langues emploient, à cet effet, le même moyen, la proposition finale. Quant à l'albanais, on ne peut pas dire qu'il possède ou ait possédé un infinitif au sens indoeuropéen, analogue à l'infinitif grec, latin ou slave. Ce qu'on a créé (en guègue) à l'aide du part. passé avec *me* pour désigner la notion du verbe sans rapport personnel, je ne crois pas qu'il soit *uralt* (Sandfeld-Jensen, Jahresber. des rum. Inst. IX, 127); la construction me sembe plutôt une création nouvelle, très analogue en roumain, à ce qu'on pourrait désigner de supin (bun de *mâncat,* uçor *de fâcut*) et qui pourrait bien être un reste du supin latin. Comme nous ne sommes pas instruit sur l'état de l'albanais au delà du XVI[e] siècle, nous ne saurions rien dire sur l'ancienneté de *me lidhunë,* ni qu'un vrai infinitif, qui aurait existé préhistoriquement, ait été remplacé par la construction avec *të*. En tout cas, *të* en albanais, νὰ<ἵνα en grec, *da* en slave méridional, introduisent, à l'origine, des propositions finales qui ont abouti à exprimer la finalité l'infinitif, et non pas das *Objektsätze* comme prétendait Meyer-Lübke. Sandfeld a reconnu ce fait dans ces études sur l'histoire de l'infinitif dans les langues balkaniques; mais il se laisse confondre par la présence dans la Chronique de Morea d'un ὅτι νὰ qu'l ne considère pas comme final et qui aurait été, peu à peu, remplacé par γιὰ νὰ. Or, il résulte des exemples qu'il cite lui-même, qu'il ne peut s'agir que des propositions finales: ἀπήρασιν βουλήν, ὅτι νὰ ἀπειθοῦσιν; ἐστερεώσασιν, ὅτι νὰ τὸ πληρώσουν; ἂν θέλῃς ὅτι νὰ τὸ ποιήσῃς; ἐλπίζω, ὅτι νὰ εὐτοχήσῃς.

Dans toutes ces phrases c'est νὰ et non pas ὅτι qui régit les subordonnées et c'est un verbe exprimant une volonté dont elles dépendent, cf. le roumain *că să* à coté de *să*. Pour ce qui est du roumain *să*

(anc. et dial. *se*) provenant du latin *si*, il est vrai que son origine est conditionnel en ancien roumain et dans les dialects macédoniens, mais déjà dans les textes anciens (p. e. Cod. Vor.) *să* a pris le rôle de la conjonction finale et c'est en cette qualité que la proposition finale à *să* se rend capable de remplacer l'infinitif et se range, avec valeur égale, à côté du grec νὰ, du slave *da*, de l'albanais *të*. Etymologiquement d'origine différentes les *să*, *tê*, νὰ, *da*, introduisant également des propositions finales, syntactiquement marchent d'accord à remplacer l'infinitif, les uns intégralement, les autres en parti. La difficulté dont les savants ne se sont pas préoccupés, parce qu'ils méconnaissent la nature de la construction à *să* remplaçant l'infinitif, est de démontrer comment *să*, conditionel à l'origine a fait le passage à la finalité. L'infinitif final a pu dévier vers la condition, alors que le but peut servir de condition à l'action du verbe fini (en serbocr.: *bit mi znati izgubiti glavu*, dont la traduction en roumain *să știu că-mi pierd capul* est de toute signification). Par contre, la condition peut être voulue, désirée, et alors la condition glisse vers la finalité. Cette oscillation entre la condition et le but, ont peut la constater déjà chez lez auteurs latins, où la conditionnel avec *si* prend légèrement la nuance finale: *equitatum ostentare coeperunt, si ab re frumentaria Romanos excludere possent* (Caesar); *castra movet si... posset* (T. Live). Nous ne dirions pas que le passage du roum. *să* de la condition au but remonte à cette tendance latine que nous venons de signaler, car on sait bien qu'en matière de syntaxe les phénomènes peuvent se répéter, à différentes époques et en différéntes langues. Mais la tendance latine peut illustrer le phénomène roumains, sans qu'on puisse surprende les détails de son évolution. Car le passage à la finalité de *să*, dès les textes les plus anciens apparait déjà tout fait, quoiqu'il garde encore, sporadiquement, sa fonction conditionnelle. On lit dans le Cod. Vor.: *Jară se intrebari sămtu și de cuvinte..., voi vedeți înși-vă* (p. 2) *E se Dimitrie acesta și ceiace săntu cu rusulu meșteri, de an cătră nesci-înre cuvăntu, neguțători săntu* (p. 12). Là *se* est encore nettement conditionnel, et dans les textes ultérieurs (Bible de 1688 etc). il va être remplacé de *deca* (mod. *dacă*). Mais dans le même Cod. Vor., on trouve *se* dans l'incontestable fonction finale, après des auxiliaires: *Urïi ce era dïîntru Asïa înncepători fiindu lui iubiți, tremeaseră la elu, de lu rugară, se nu-și dea siinre întru zboriște întru batgiocură* (p. 10); *Fără de totu răspunsulu fiindu aceștia, opu iaste voao fără voroave se fiți și nemică spre sărire se nu faceți* (p. 12); *giudețu en acelora na voiu se fiu; E Pavelu vruindu se intre întru gloaă, nu lu lăsară elu ucenicii lui* (p. 10); *Jară se ceva după altele ceareți după leagiea băseareciei se se dezleage* (p. 14), exemple instructif par le fait que *se*, à côté de sa fonction conditionnelle, montre déjà le progrès de la fonction finale vers le rôle de coëfficient du subjonctif, tout comme

dans l'exemple suivant: *A ști amu se vă fie voao, că limbilor anu tremi-case-se spăsenia lui dumnezeu* (p. 106).

On voit donc dans ce texte le plus ancien de langue roumaine, l'infinitif remplacé par la subordonnée finale a *se*, mais seulement après les verbes movendi et desiderandi comme après des auxiliaires exprimant toujours une volonté: *a voi, opu iaste, cada-se etc.* On ne trouve pas encore d'exemples correspondants à *pot să scrin, știu să scriu*-possible en roumain moderne à côté de *pot scrie, știu scrie* cfr. p.e.: Urulu iaste leage dătătoriu şi giudetu, cela ce poate măntui şi piarde (p. 130). Même le remplacement de l'infinitif après des verbes volendi ne se produit pas d'un coup, car on a: *E Agripa către Pavelu zise: Întru puținelu nu me preapăresti Christoseanu a fi* (p. 82); *stiindu-o toți Judeii ceaia ce me știu diinnăi se voru a mărturisi,* remplacé dans les textes ultérieurs par: *sa vorŭ vrea să mărturisească* (1648), et *de vorŭ vriea să marturi-sească* (1668). Tout en gardant sa fonction conditionnelle dans les textes anciens, la conjonction *să* est la seule à introduire des subordonnées finales, et c'est seulement en cette qualité qu'elle devient capable de remplacer l'infinitif, comme en grec νὰ, en alb. *të*, en bulgare *da*. Si au fur et à mesure qn'elle devient coëfficient du subfonctif, elle aura besoin d'un renforcement pour le rôle nettement final *(ca să, cumu să, derept să,* en grec διὰ νὰ, γιὰ νὰ, en alb. *quë të,* bulg. *za da),* elle tire son origine, ensemble avec son subjonctif, de la subordonnée finale. À envisager les choses du point de vue historique, on ne pourra pas dire que ce soit le subjonctif qui ait remplacé l'infinitif (Meyer-Lübke, *Mem. Acad. Rom Secț. lit.* Seria III, vol. 5, p. 19 suiv.; Rosetti. *Ist. Limbii Române* col. II, p. 87; S Puşcariu, Limba Română p, 71). Meyer-Lubke (l. c.) omet une étape importante de l'évolution de *să*, losqu'il prétand: das rum. *să* aber unterscheidet sich durchaus (sc. du grec νὰ), es ist die Konjunktion der Bedingungssätze, wird später das Kennzeichen des Konjunktivs. Et il traduit *voiu sa cânt* avec: *ich will, ich soll singen*, oder *ich will, ich möge singen.* Je me représent les phases de l'evolution de *să* de cette façon: Passage de *se* conditionnel, à une époque antérieur aux textes roumains, à *se* final, passage que nous avons supposé produit de la manière que nous avons illustrée par les exemples de *si* latin prenant légérement la nuance finale. Dans cette phase de conjonctoin introduisant des subordonnées finales, le roum. *se* (să), se trouvant exactement sur la même ligne avec νὰ en grec, *të* en albanais, *da* en bulgare et macéd., a pu remplacer l'infinitif, de manière facultative en roumain, intégralement (ou à peu près) dans les autres langues.

La subordonnée finale a été la mieux appropriée à rendre la nature finale qui se trouve à la base étymologique de l'infinitif. Le latin classique avait une certaine aversion contre l'emploi de l'infinitif final *rogo ut des;* une proposition grecque comme ἄξιος εἶ ἐπαινεῖν est rendue en latin par *dignus es qui lauderis* (rélativ à sens final); le grec qui en fait un large usage, à une époque donnée, dépasse le latin. Déjà le Nouv. Test. a la préférence des construction avec ἵνα à la place de l'infinitif, pour, après s'en défaire complètement, et toutes les tentatives de la καθαρεύουσα, lorsqu'elle était en fleur, n'ont pas réussi à les ressusciter. La subordonnée finale à *nà, tĕ, da, să,* remplasant l'infinitif, a pu jouer toute la gamme des fonctions de l'infinitif, même celle de l'infinitif dit historique (probablement parce que employé, en latin, par les historien, cfr. Servius Aen. 2, 132: infinitivus modus pro indicativo et est figura historiographorum) cfr. ,,, καὶ τὸν πᾶνε ἐκεῖ πού εἶχαν τὸ νερὸ γιὰ νὰ τὸν πού πλύνιον. Νὰ φωνάζῃ ἐκεῖνος, νὰ κωτσάῃ (Δημοτικὰ παραμύθια I 55); en roumain: *Eu să mor? eu, niciodată* (Alecsandri).

Partant de l'emploi après les verbes volendi, la subordonnée finale finira par être employée après les auxiliaires de n'importe quelle nuance: *de vreau să cânt* on arrivera à *ştiu să cânt, pot să cânt;* la finale sera l'equivalant de l'infinitif.

Enfin, troisième étape dans l'evolution de *să, nà* etc.: ils se détachent de la subordonnée finale et par un processus d'émancipation de la hypotaxe, dont nous avons signalé d'autres exemples, ils fonctionnent comme coëfficient du subjonctif (surtout où il n'existe pas de moyen flexional à marquer le subjonctif). Toutes ces phases de l'evolution de *să* se trouvent réunies en roumain moderne. On trouve *să* dans la fonction de conjonction nettement finale (même sans renforcement de *ca*: Dacă ai şti cât amar am strâns eu în suflet ... şi nimenea n'a fost lângă mine sa mă mângae (Sadoveanu, Floara ofilită p. 208); Azi e lunis şi mâni e marţi; Pleacă Costea la Galaţi, să ia sare la mioare (Alecsandri, Poezii Pop. p. 29); Cumaş face, cum aş drege, că pe toate le-aş culege. Să-mi fac traiul şi să mor, Legănat pe sânul lor! (Alecsandri ib. p. 185).

On a vu plus haut les exemples tirés du Cod. Vor. comment l'infinitif cède peu à la construction à *să,* mais tout de même il garde encore toute sa valeur au moins dans le langage populaire: *Mărita-m'as, mărità, Mălaiu nu ştiu frământà* (Chans. pop.); *nu credeam a muri vreodată* (Eminescu). Pour ce qui est du *să,* coëfficient du subjonctif, on l'emploie là où les moyens flexionnaux font défaut: *să cân'ăm, să mergeţi,* mais on peut se passer de *să,* là où les desinences suffisent à marquer cette forme: *Vine iarna la câmpie, vie' vie, împărăţia ta, facă se voia ta; bată-te-ar norocul să te bată.*

Dernièrement, M. Th. Capidan, dans une courte étude consacrée à *să* avec le subjonctif en roumain, qu'il publia dans »Langue et Littérature«, Bulletin de la Section littéraire de l'Académie Roumaine, vol. I p. 100 squ., a voulu dissocier la perte de l'infinitif, reconnaissant au grec νὰ son caractère final, mais attribuant à roum. *să*, alb. *të*, slav. *da* le sens conditionel. J'envisage les choses d'une manière différente. On sait que *ut* latin n'a pas laissé de traces dans les langues romanes. Son rôle syntactique a été pris, dans la Romania occidentale, par *que* (che), tandis que en roumain ce rôle est revenu à *să*. Aucun texte roumain ne nous autorise à croire que *să* ait jamais remlacé *că*. En tout cas, lorsque la subordonnée à *să* est venue remplacer l'infinitif, elle était devenue nettement finale, pour rejoindre et se ranger, à valeur égale, a gr. νὰ, alb. *të*, slav. *da*. Quant au slave *da*, il introduit toujours des subordonnées finales, à moins que, la finalité ne soit exprimée par l'infinitif ou le supin (après les verbes movendi): vьzvěstite mi, da i azъ šedь poklonio sę emu: ἀπαγγείλατε μοι, πόως κ'αγὼ ἐλθών προσκυνήσω ἀυτῷ Math. 2,8. Cette fonction finale de *da* est conservée jusque dans le bulgare moderne, tandis que le russe et le polonais ont eu recours à d'autres moyens (štoby, abi). Le rapport hypothétique est exprimé en ancien slave toujours avec *ašte;* en bulgare moderne avec *ako* on se serve aussi, comme en russe, de l'inversion, ce qui prouve qu'il y a, à l'origine, une proposition interrogative. De même, alb. *të*, seul ou renforcé par *ḱë*, garde toujours safonction finale: I 9otë djali, *ḱë* u dua, të më japš, të mesoj gluhëtë e Kafšëvet (H. Pedersen, Albanesische Texte mit Glossar p. 77). Si u-ngre Katojeri, ke t'iken (ibid.) Or on sait qu'il y a souvent l'oscillation entre la condition et le but, et que la conditionelle, en latin, pouvait être colorée de finalité, lorsque la condition était désirée. Vice-versa, la subordonnée finale, lorsque le but qu'elle exprime sert de condition à la principale, peut prendre, logiquement, une nuace conditionelle, mais, au point de vue strictement grammatical, elle garde son caractère final. Pour mieux illustrer ce phénomène, nous nous servons de quelques exemples latins. Chez Cicero De off. 25,88: et tamen ita probanda est mansuetudo atque clementia, ut adhibeatur rei publicae causa severitas: le même Ad. Att. 7, 14, 1: probata est conditio, sed ita ut praesidia deduceret; chez T. Livius 3, 21, 7: de me hoc tibi persuades, me ita acceptarum, ut non honorem meum a te impeditum, sed gloriam auctam putem. Et Dräger (Hist. Syntax p. 758) qui me fournit ces exemples fait remarquer: übersetzen kann man: nur dann, wenn; in der Tat liegt aber Finalsatz vor. Ce phénomène se retrouve en roman, p. e. en français on it chez Crébillon (cité par Ald. Huxley, The Olive tres, p. 80: Les sens

ont aussilleur délicatesse; à un certain point on les émeut; qu'on le passe, on les révolte.

La finalité frisant la condition peut aussi être exprimée paratactiquement par le seul subjonctif, sans conjonction: Il se dit votre ami, mais vienne le jour où il pourra se passer de vous, ce sera un indifférent; vous passez l'hiver dans la capitale; vienne le printemps, vous avez une terre en Bretagne (Ph. Plattner, Franz. Gramm. p. 279). De même en portugais: Matasse e ele um pobre, tu verias como ele estava em casa! (C. Castelo Branco, Amor de Perdição p. 156). La même déviation vers la condition ont subie les subordonnées finales à *să* en roumain, à *të* en albanais, à *da* en bulgare, et cette déviation toute récente, au sens strictement grammatical n'altère aucunement le caractère final de la subordonnée. Cela résulte aussi du fait que l'ancient *e* conditionnel, tombé dans l'oubli en dacoroumain, se construisai avec l'indicatif, tandis que le moderne *să*, même lorsqu'il adopte une nuance conditionnelle, est toujours suivi du subjonctif. C'est une erreur de Meyer-Lübke (Gramm. III, 570) de rattacher *să* des exemples comme: nu ţi-o fi, bade, păcat, să mă laşi aicea'n sat; trebuieşte să vie, immédiatement au latin *si*, ou au vieux roumain *se* conditionnel; le subjonctif *să vie* montre que *să* avait parcouru tout une évolution, de la fonction conditionelle à la finale et celleci subit dans la langue moderne une légère déviation vers la condition.

Dans le Cod. Vor. p. 2, le *se* conditionnel, construit avec l'indicatif se trouve à côté de *se* final avec le subject: lară *se* întrebari sămtu şi de cuvinte de numere şi de leagica voastră. voi vedeţi înşi-vă, giudeţu ea acelora nu voiu se fiu. Dans le dacoroumain moderne, on trouve *sa* avec déviation conditionnelle (même concessive) surtout dans le language populaire ou familier: Si să ştiu, bade, că vii, Frumos m'aş impodobi (Jarník-Bârseanu, Doine p. 115); Să bolesc la pat o lună, cum ma scol, ţi-l iau din mână; Şi să zachiar patru ai. Cum mă scol, bădişor n'ai! (ib. p. 278); et avec le subject nettement reconnaissable: Să umble lumea 'n lung şi lat, femeie ca tine el nu va găsi. Să ti fost el mal deştept, n'o pătea cum a paţiz-o (Tiktin, Grammatica 3, p. 238).

Dans les mêmes conditions, c'est-à-dire lorsque le but exprimé par la subordonée, sert en même temps de condition à la principale, le phénomène se répète en albanais et en bulgare. Le *të* final, seul ou renforcé par *kë*, est d'usage courant: rri, të rrimë, tsa ditë këtú baške »bleibe, damit wir einige Tage zusammenbleiben;« vuri nerëz edhé mësonej kual't, *ќë* t i mir djali, t i ngarkonoj me *ќiќëre* »er liess die Pferde dresieren, damit der Bursche sie nähme, um sie mit Erbsen zu beladen« (Pedersen, Alb. Texte p. 198). et avec nuance conditionelle: Nga të pesë *ќinda* në para të më lipset nuk e jap..., encore plus instructifs sont

les exemples des subordonnées quasi-conditionnelles, grammaticalement finales, où la negation du verbe ne se fait pas par *nuk*, mais par *mos* (: grec. μή), dont l'emploi est ainsi défini par Weigand (Alban. Grammatik p. 93): In allen Sätzen die finalen Charakter haben, wie beim eigentlichen Finalsatz, beim Imperativ, Infinitiv mit *për* ist die Verneinungspartikel *mos*, s'il ajoute: und in den Konditionalsätzen, c'est qu'il pense justement aux conditionnelles issues des finales. Voici des exemples: më da, ... edhé ne *mos* doje lira, tä më beñ pašá (Pedersen, Texte, p. 167); Nga ana tjetër, kujtonim që Sulltani do t'i lintetë quetë, po të rrinnin urtë e te mos binin me qafë (Fan Noli, Historia e Skënderbeut p. 189).

La même chose se passe en bulgare. La conjonction conditionnelle est *ako*, mais elle peut alterner avec *da* ou *ako da*, par suite de la même déviation de la finalité à la condition: Чужденет съ да влѣзе в българска кăшта, ще го захранъат, ще го напоятъ; et il est remarquable qu'on peut rendre ce *da* par *të* en albanais, par *să* en roumain, avec le subjonctif: să intre un străin intr'o casă bulgărească, il vor primi cu mâncare şi bănturăs. Tout comme le roumain *să*, l'albanais *të*, le grec νὰ, le bulgare *da* a conservé son caractère de finalité pouvant introduire des subordonnées nettement finales. Toutes les quatre langues se trouvent sur la même ligne, à remplacer l'infinitif par les subordonnées finales, qui se prêtent mieux à rendre la finalité de l'infinitif qui est à sa base étymologique.

III

On a essayé d'établir le point de départ d'où la tendance de ce remplacement se serait étendu aux autres langues balkaniques. Si elles ont des traits communs incontestables, ce qui les sépare (origine, structure, évolution historique) n'est pas de moindre importance; Miklosich et Meyer-Lübke (au commencement) ont pensé à l'albanais comme point de cette tendence, mais le dernier en est revenu. Sanfeld e Pedersen prennent le grec comme centre de cette tendance; on pourrait admettre, à la riguer, l'influence grecque pour le bulgare et le macédonien (et le serbo-croate en tant que le remplacement de l'infinitif s'y manifeste), car les autres langues slaves conservent intact l'emploi de l'infinitif. Pour le remplacement de l'infinitif en roumain, Sanfeld reconnait non seulement l'influence grecque; il se hâte d'en tirer un argument d'ordre historique (Jahresberichte des Instituts für rumänische Sprache, IX p. 125): »Ich geselle mich zu denen, die die Entstehung der rumänischen Sprache im alten Dacien für eine Unmöglichkeit halten..., dass die Nachahmung der griechischen Ausdrucksweise angefangen hat, als die Rumänen noch südlich des Donau ansässig waren.« Je ne crois pas

qu'il soit strictement nécéssaire, pour le phénomène roumain, de présumer l'influence grecque ou une influence quelconque. Le remplacement de l'infinitif par une subordonnée finale pouvait se produire n'importe où et indépendement. Cette tendance est attesté en latin et s'accentue en grec jusqu'à la perte de l'infinitif sans influence extérieure. Le remplacement de l'infinitif évolue progressivement dans les anciens textes roumains; dans le Cod. Vor. on trouve, il est vrai, *voiu se fiu,* mais on n'est pas encore arrivé à *ştiu să cânt;* tout cela à une époque où il n'est plus question d'une massive influence grecque. Nous ne dirons que la tendence latine que nous venons de rappeler, se poursuive dans le phénomène roumain, qui a pu se produire spontanément, comme il s'était produit en latin dans une certaine mesure, en grec intégralement, lorsqu'il s'agissait d'obéir au besoin d'éviter ce qu'il y a de vague, d'impersonnel dans l'infinitif. C'est surtout ce besoin qui a déterminé la ruine de l'infinitif grec, et non pas seulement la disparition de l' ν final, comme l'a prétendu Miklosich.

Pour ce qui est de l'albanais, il ne saurait pas être question d'un remplacement de l'infinitif, car ce qu'on s'est habitué à considérer comme un infinitif, à envisager les choses historiquement et non pas du point de vue de la grammaire pratique, à mon avis n'est nullemment un infinitif. Dans les locutions guègues me thân, me ngrân avec le correspondant tosque: do me *thënë* il ne s'agit d'autre chose que d'une periphrase moyennant le participe passé, pour servir à rendre l'idée de l'nfinitif, comme en est une autre la subordonnée fin le à *të*; ces constructions participiales sont comparables à ce qu'on a dans les constructions roumaines: *bun de mâncat, greu de înţeles*, ou l'on peut voir de restes du supin latin, mais qui peuvent aussi bien représenter une création nouvelle, à l'aide du participe substantivé. Sur la même ligne de constructions participiales se trouvent les tosques: *pa pasurë, me ḱënë*, que N. Jokl (Litterris IV. 207) cite en faveur de l'ancienneté de l'infinitif en albanais. Il ne faut pas se laisser tromper par la traduction, seule possible à l'aide de l'infinitif dans les langues qui en possèdent un, de ces locutions: pa *pasurë = sans avoir = ohne zu haben.* Jokl cite encore, en faveur de l'idée qu'il préconise, des exemples guègues d'»infinitiv« sans *me: duhen ngamun, duhet dit,* mais les formes participiales y sont évidentes, et elles correspondent parfaitement à ce qu'on a en roumain: *trebuie arat = trebuie ştiut.*

La nature morhologique de ces formes (*thân, pas, dit:* tosques thënë = pasurë, diturë) résulte de leurs emploi nettement participial dans la composition du parfait et plusqueparfait: *kam thënë, ḱeshë thënë* etc.; on peut aussi rappeler leur emploi comme gérondif, à l'aide de la pariçule duke *(tuke, tye):* po ndonëse e ndali atë miaft, *tuke bredheurë,*

i u avit pameta (Mitko, Bleza Shkypëtare éd. Pekmezi, p. 279); ede iku prapë *duke briturë* (Pedersen, Texte p. 41). On ne peut donc pas dire qu'il y ait ou qu'il ait eu en albanais un infinitif au sens indo-européen, analogue à l'infinitif grec, latin, slave ou germanique; il n'y a que deux moyens de rendre l'idée de l'infinitif: la construction participiale avec (ou sans) *me*, et la subordonnée finale à *të*. Tant que nous ne sommes pas informés sur ce qui a précédé ces deux constructions, nous ne saurions rien dire sur l'existence d'un infinitif en albanais ni de son remplacement.

En tout cas, avec la finale à *të*, l'albanais se trouve sur la même ligne avec le grec, le bulgare, le macédonien, le roumain, ces dernière langues ayant eu un infinitif qu'elles remplacent.

Ces considérations pouvaient nous induire à revenir à l'idée de Miklosich, de l'origine albanaise de la perte de l'infinitif; mais l'exemple du latin classique, celui du grec lui-même, et l'évolution tardive et progressive du remplacement de l'infinitif en roumain nous enseignent que les types syntactiques peuvent déchoir et revenir, indépendamment, à n'importe quelle époque et dans n'importe quelle langue, beaucoup plus souvent et plus facilement que ne le dont les phénomènes phonétiques ou morphologiques.

IV

Nous avons vu que certaines langues, même sans influence extérieure, cherchent à se défaire de ce qu'il y a d'impersonel dans l'infinitif et le remplacent par des constructions personelles, et que le moyen le mieux approprié à cette fin était la subordonnée finale, correspondant le mieux à l'idée de but qui est à la base étymologique de l'infinitif. Nous avons aussi constaté que pour exprimer l'idée de l'infinitif on se sert de construction participiale (ou du supin): *me thân, me ḱënë, duhet, dit* etc. en albanais; *greu de făcut, este de văzut, trebuie văzut* en roumain.

On verra, dans ce qui suit, qu'il y a encore d'autres voies pour arriver au même résultat. Nous allons nous occuper du moyen que les idiomes de l'Italie méridionale et le néogrec ont choisi pour éviter l'infinitif impersonnel. Ce moyen est bien différent de celui qu'ont adopté les langues balkaniques, et Meyer-Lübke (Festgabe für Tobler, p. 112) a eu tort de les mettre ensemble: »*Ich will dass ich singe*« ist neogr., bulg, ostserb., südital., et encore de répéter l'erreur (Romanisch und Rumänisch = Mem. Acad. Rom. Sect. lit. III, 5, p. 21): In Süditalien ist eine griechische Bevölkerung langsam latinisiert oder romanisiert worden, hat aber ihre Konstruktion mit νὰ himitgerettet.... En réalite, il s'agit ici d'un procédé tout different qui trouve son correspondant en néogrec, mais qui n'a rien de commun avec la construction à νὰ, au moins là ou la parataxe est évidente.

Deux actions qui se suivent paratactiquement, liées ou non par une conjonction coordonante, peuvent s'enchainer de manière que la seconde fasse l'object (après les verbes sentiendi) ou le but (après les verbes movendi et volendi) de la première. Aussi la seconde partie de la phrase se prête-t-elle à être traduit par l'infinitif dans les langues qui en possèdent un: Αὐτὸς ὁ ἔμπορος ἤξερε καὶ ἔπαιζε βιολί (Δ. Γς. Καμπουρόγλου. Παραμύθα II p. 154) = ce commerçant savait jouer au violon, dieser Kaufmann konnte Geige spielen, ovaj je trgovac znao svirati na violinu.

Pour l'Italie méridionnelle, Rohlfs (Zeitschr. für roman. Phil. XLII, p. 219) a établi cinqu types: I. *vegnu cercu, vogghiu dicu;* II. *vegnu e cercu, vogghiu e dicu;* III *vegnu a cercu, vogghiu a dicu;* IV *vegnu cu cercu, vogghiu cu dicu;* V *vegnu mu (pemmu) cercu, vogghiu mu (pemmu) dicu.* La nature paratactique des trois premiers types est évident; les deux derniers sont d'origine étymologique douteuse (Rohlfs l. c.). La traduction de *mu* et *cu* par le néogrec νὰ pourrait tromper sur la vraie nature de ces particules: vulia mu sácciu-volevo sapere. ἤθελα νὰ ξέρω (Rosetti, Ist. limbii rom. II 89 d'après Rohlfs R L i R IV 130); cette traduction est la seule possible, mais le rapprochement de *cu* et *mu* du grec νὰ serait seulement possible, si l'on pouvait démontrer l'origine de conjonction finale de *cu* et *mu*. La construction paratactique aboutissant à rendre l'idée de l'infinitif, dont le centre est l'Italie méridionale (Calabre, Terra d'Otranto) et qui jette ses reflets jusqu'en Sicilie et l'Italie centrale (ctr. Ascoli, Arch. glott. ital. XIV, 453 suiv., de Gregorio, Stud. glott. ital. I, 238), se rattache à la construction néogrecque avec καὶ dont nous venons de donner un exemple. On peut en citer encore: Ὁ υμήσουμε, παιδάκι μου, ... μὴ σε πλανές ἡ ξενιτειὰ καὶ μᾶς ἀλησμονήσης (Textes pop. publiée par A. Thumb dans son Handbuch der neugr. Volkssprache, p. 209, où les deux parties de la phrase gardent encore une certaine indépendance; Ἀκοὺν πουλιὰ καὶ κιλαδοῦν, ἀκοῦν πουλιὰ καὶ λένε (ib. p. 206); Ἤκουσα καὶ σὲ 'μάλωνε ἡ σκύλα ἡ κεράσον, alternant quelques vers après avec: Ἤκευσα ἀλλη ν'ἀγαπᾶς καὶ χάνω τὴ ζωήμον (ibid. p. 210); Ὅταν ξύπνησε, εἶδε μακριὰ μία γραῖα καὶ κοσκίνιζε ἀλεᾶρ, (Camburoglu o.c. II p. 6, et enfin cet exemple très intéressant du Γιοφύρ, τῆς Ἄρτας: Κόρη τὸν λόγον ἄλλαξε... Πόχεις μονάκριβ' ἀδερφό, μὴ λάχῃ καὶ περάσῃ alterant avec μὴ τύχῃ καὶ περάσῃ on l'ancien construction avec le participe (τυγχάνω ποιῶν) est remplacée par la proposition paratactique.

On voit des exemples cités la grande popularité de cette construction paratactique en néogrec, et on est très disposé à croire Rohlfs, qui pretend que la construction analogue de l'Italie méridionale est due à l'influence de la base grecque de la population de cette région. En réalité, on trouve le même phénomène là où l'influence grecque a pu

parvenir, en bulgare, macédonien et en albanais et Sanfeld l'a signalé (Zeitschr. für roman. Phil. XXVIII, p. 11) en hvanăla se i igrala; fatila ta utsakla dérvotu; en alb. zuri dhe aü *e* kànte = il commença, lui aussi, à pleurer.

Je puis ajouter ces exemples qui me sembent très instructifs: Edhe zunë è bertisnë e këndoňën (Pedersen, Texte p. 83); zun è hangrë djali me priftin (ibid. p. 157), que Pedersen traduit constamment avec l'infinitif: sie fingen an zu schreien und zu singen; der Knabe und der Priester fingen an zu essen.

Pour ce qui est des exemples roumains cités à ce propos par Sanfeld: înśepea dře plândzea; se apucă de spuse tot ce auzise (Ispiresocu); m'am apucat de am scosaceastă carte (Gaster I 79), ils restent douteux tant qu'on n'a pas irrécusablement établi l'origine étymologique de ce *de* en roumain. Quant à moi, je pense toujours, malgré G. Meyer (sous *de*) et Sanfeld (1. c.) qu'il faut partir du *de* consécutif, et c'est le sentiment de Tiktin (sous *de*), à juger par l'arrangement de la matière qu'il a fait.

Plus convaincants que les exemples de Sanfeld sont ceux qui réalisent la parataxe par *si*: Ceiace imi pare rău aecă te-ai apucat *si* ai trimes la toată lumea invitaţii (Vlahuţa, Icoane şterse p. 13). En tout cas, admettant même que la roum. *de*, de conjonction consécutive soit arrivé à la fonction paratactique, ou qu'il l'ait eu originairement, nous sommes loin, en roumain, d'un type sintactique fixe, comme en grec.

D'ailleurs, de pareilles constructions paratactiques sont possibles dans n'importe quelle langue, et ce sont des causes impondérables, nous échappant assez souvent qui en font ou non un type syntactique bien établi, p. e. en anglais: go and see her; try and take it, que Muret-Sanders traduit: versuche es zu nehmen, Ayez la bonté et donnez moi le livre; Haben sie die Güte und geben sie mir.... Aussi, pour répondre aux théories précitées (de Sanfeld, Rohlfs etc.) revenons nous à notre profonde conviction que la création spontanée des types syntactiques est possible, partout et toujours, et que la plus grande circonspection est necéssaire, quand on veut établir des influences extérieures.

HENRIK BARIĆ

THRAKISCHES

1. Thrak. ζαλμός „Haut, Fell" hat G. Meyer, Beitr. zur Kunde der idg. Spr. 122 mit ai. *šarman* „Schirm, Schutz, Decke, Obhut", got. *hilms*, awnord. *hjalmr*, nhd. *Helm* usw. zusammengestellt, wobei er jedoch mit Recht hervorhebt, dass die thrakische Form *σελμ — oder *σαλμ — lauten müsste. Es liegt nämlich kein Fall vor, wo mit Sicherheit konstatiert wäre, daß der durch ζ wiedergegebene thrakische Sibilant das idg. $\hat{k}$ repräsentiere. Beispiele dafür, daß die palatale Media *ĝh* im Thrakischen zu ζ angeführt werden, sind bekanntlich alle phrygisch (phryg. ζέλκια „Grünkohl" zu akslav. *zelije* „Grünzeug, Kraut, Gemüse", *zlakъ* „Gras" usw.). Das einzige Beispiel, das N. Jokl, Reallex. der Vorgeschichte s.v. Thraker vorführt, — διζα, das man auf idg. **dheiĝh* — avest. *daeza* stellt, kommt für die thrakische Vertretung des idg. *ĝh* nicht in Betracht, da dessen ζ wegen Βι-διγις, Tomaschek, Die alten Thraker II 60, nur aus *gj* hervorgegangen sein kann, vgl. darüber K. Oštir. Thrako-Illyrisches 78, Anm. 1. In diesem Zusammenhang ist von Wichtigkeit entscheidende Gründe dafür zu finden, da ζ in thrak. ζαλμός auf idg. *ĝh* zurückgeführt werden muß. Herbert Petersson, Studien zu Fortunatovs Regel (Lund, 1911) hat, wie schon Fick, thrak. ζαλμός mit Recht zu griech. χλαμύς (idg. **ĝhl-m-*) χλαῖνα zusammengestellt. Der Stamm χλαμύδ -kann von einem urgriech. *χλαμός (= thrak. ζαλμός) abgeleitet sein; das Wort χλαῖνα kann an und für sich aus *χλαμια erklärt werden, vgl. z. B. griech. βαίνω aus *βαμιω.. Diese Erklärung würde aber voraussetzen, daß χλανίς unter Einwirkung von χλαῖνα für *χλαμύς stünde, was wohl wenig wahrscheinlich ist. In jedem Falle soll mann χλανίς, χλαῖνα nicht von χλαμύς trennen, da ein idg. **ĝhl̥-ni* neben **ĝhl̥-mo* gelegen haben kann. Auffallend ist, wie ai. *hármya* durch sein *m*-Suffix zu griech. χλαμύς und thrak. ζαλμός stimmt. Es ist desnalb sehr verlockend es aus idg. **ĝhel-mi-o* zu erklären. Es soll doch beachtet werden, daß auch andere Wörter vorkommen, die auf ein idg. **ĝhel* — „verhüllen" hinweisen: arm. *jelun (-van,-anc)*. „στέγη, ὄροφος, ὀρόφωνα;

tectum, tegmen; στέγασμα contignatio, concameratio; εἴλημα, integumentum". Soviel ich sehen kann, liegt für dieses keine Erklärung vor, obwohl arm. *j* nur aus idg. *ĝh* entstanden sein kann.

Der getische Göttername Ζάλμοξις enthält, wie man angenommen hat, ohne geringsten Zweifel das Wort ζαλμός. Schon J. Grimm (Monatsbericht der Berl. Akad. 1849, April.) hat in Ζάλμοξις „den verhüllten Gott" gesehen. Das Wort ζαλμός kann hier kaum die konkrete Bedeutung „Fell, Haut" gehabt haben, denn nichts deutet darauf, dass der Gott von seinen Verehrern etwa in ein Tierfell gekleidet gedacht wurde. Nach dem, was Herodot IV 94, 95 über ihm erzählt, geht hervor, daß er ein Unterweltsgott war (καταβὰς δὲ κάτω ἐς κατάγιον οἴκημα). Sein Name muss sich also darauf beziehen, daß der Gott im Verborgenen lebt, s. Hermann Güntert, Kalypso (Halle 1919) 137 f. Der zweite Teil — ξις gehört zu ai. *kṣeti* „wohnt", *kṣaya* „Wohnung", av. *šay* — „wohnen", griech. κτίζω. Demnach ist Ζάλμοξις „der im Verhüllten, Verborgenen wohnende".

2. Der Name des Bades *Germizera*, Γερμίζερα in Dacien ist noch nicht völlig erklärt. Das erste Glied Γερμι, das in Ortsnamen Γερμαί im Bezirk Germane am oberen Strymon, Γερμανή, Γερμανία (jetzt Banja), Bad am Bache *Germanštica* an der Nordseite des Ryla wiederkehrt, habe ich in meiner Ábhandlung Guturalni problemi (= Zbornik filol. i lingvist. studija A. Beliću) 188 auf älteres **garm-* (idg. Grdf. **gu̯horm*) mit dem thrakischen *a/e* Wechsel zurückgeführt und damit die Diskrepanz von *germ* — und ζερμι-in dak. Ζερμι — ζιργα behoben, dessen ζ auf. idg. *gu̯h* vor *e* in der Grundform **gu̯hermos*, alb. *zjarm* „warm": griech. θερμός zurückgeht. Im zweiten Glied -ζερα vermutet Tomaschek, Die alten Thraker II 88 offenbar richtig eine Bezeichnung für „Wasser", und vergleicht es mit arm. *jur* „Wasser", ai. *galana* „rinnend". Diese Zusammenstellung ist jedoch unrichtig. *jur* geht auf uridg. *gu̯dhr̥* — zurück (vgl. von Patrubány, Indogerm. Forsch. Anz. X, 49, Holger Pedersen,, Zeitschr. für vergl. Sprachforsch. XXXVIII, 209), wozu ich (Albanorumän. Stud. I 97) alb. *šurë* „Harn" aus **gu̯dhr̥m-* gestellt habe, das über uralb. *kšuran*: ai. *kšaram* „Wasser" — dessen *-m* auch in *rn* > r̃ von alb. *šurë* steckt. Das ζ in — ζερα kann nicht auf velares *gh* zurückgehen, das idg. *gh* vor Palatalen im Thrakischen erhalten bleibt, vgl. thrak. ἀργυλος ὁ μῦς griech. ὄρχιλος, Verf. Arhiv za arban. star., jezik i etnol. II 275—389. Ich erkläre -ζερα aus einem spätidg. **ĝher-ā* „Wasser", das in ai. *hradá* — „See, Teich": **aĝher* gen. *aĝh-n-es* in russ. *ozero* „See", griech. ἀχερουσία. ὕδατα ἐλεύδη idg. *ĝhr-n-dó-* H. Petersson, Arische und armen. Stud. 23 erhalten ist.

3. M. Olsen, Indogerm. Forsch. XXXVIII, 166 ff. hat die letzten fünf Buchstaben der in continuo geschriebenen Ringinschrift von Ezerovo

Ρολιστενεαίςνερενεατιλτανεοςκοαραζεαδομεαντιλεζυπταμηεραζηλτα abgetrennt, weil er ein bekanntes indogermanisches Wort darin zu erkennen glaubte, und das so gewonnene ζηλτα zur Sippe von akslav. *zlato* skr. *zlâto*, čech. *zlato*, poln. *złoto* (urslav. **zolto*) = idg. **ĝholto*, lett. *zelts* gestellt, in welchem Falle η in ζηλτα, wenn es als *ē* aufzufassen ist, unerklärt bliebe. Sollte es sich bloss um die thrakische Graphie vom Typus thrak. Ρωλης : Ρολις ; -δηλα, -ζιλα in dakischen Pflanzennamen δουώ-δηλα, πρια-δηλα πρια-διλα, *tirço-zila, usa-zila* usw. handeln, so könnte ζηλτα als Neutrum Plur. auf -a einem Part. Pass. auf *-to*, „vergoldet, golden" (:ostlit. *želtas* „id") als *ζιλτα auf idg. *ĝhl̥ta* zurückgeführt und zu gleichstufigen got. *gulþ* n, anord. *gull* n, aengl. afries, as., ahd. *gold* (aus **ĝhl̥tóm*) gestellt werden. Das mit dem Thrakischen engverwandte Phrygische kennt allerdings für „Gold" nur die Bezeichnung γλουρός Hes., doch ist auf diese Diskrepanz kein grosses Gewicht zu legen, da eine solche auch zwischen Lettisch und mit ihm engverwandten Litauisch und Preussisch sich findet, deren Bezeichnung für „Gold" lit. *áuksas*, altlit. *ausas*, apreuss. *ausis* mit der Sippe von lat. *aurum*, toch. A *wäs*, B yasā ysā, (S. Feist, Indogermanen und Germanen 329 f.) gehört.Hauptsache ist, ob die Deutung von ζηλτα als „aurum" für die Interpretation der Inschrift förderlich ist, die Olsen l. c. daraufhin auch nicht zum Teil versucht hat.

Nun hat V. Pisani, Indogerm. Forsch. XLVII (1929) 42—47, von Olsen's Deutung ausgehend, die Inschrift als Ρολις Τενεας Νερενεα Τιλτεα νησκο Αραζεα δομεαντι λεζυπταμ ιηρεα Σηλτα „Rolis Teneas Norenae Tiltae et Arazae do ob messes hornas (anni) aurum" analysiert, jedoch ohne überzeugend zu wirken, da es daraus, von den thrakischen Namen abgesehen, sich eine wenig thrakischanmutende Sprache ergeben würde. Geht man aber von der Zerlegung Ρολιστενεας Νερένεα. Τιλτεανηςκο Αραζεα δομεαντι Λεζυπταμ ιηρεα ζηλτα aus, so könnte in ιηρεα ζηλτα (d. i. *Σιλτα) wohl eine Kongruenz des Namens ιηρεα und des akkusativischen Neutrum Plur. ζιλτα vorliegen. Wenn weiter wegen der nach Ρολιστενεας zwei aufeinanderfolgenden Nominative Νερενεα Τιλτεανης-κο Αραζεα (vgl. thrak. Ἀραζος) = Rolis teniae f. Nerenia Tiltanes-que [filia] nächstfolgendes δομεαντι als 3. Person Plur. aufgefasst und auf idg. **dōmei-o-nti* > **dōmionti* (vgl. lat. *sopiunt* aus *suepī-o-nti*, aind. *svapayanti*) „lassen errichten" zurückzugeführt worden dürfte, so stünde nur die Erklärung von darauffolgendem λεζυπταμ aus. Es könnte darin vielleicht eine Dativform auf *om-i, om-u*, wie im slav. Instr. Sing. *влъкомъ*, Dat.-abl. Plur. *влъкомъ*, lit. *vilkám-s* vorliegen, in welchem Fall δομεαντι λεζυπταμ als „aedificant Lezupto" zu übersetzt werden könnte, was freilich nur als Arbeitshypothese und nur als solche in Vorschlag gebracht werden kann, da das Wort, das einen Namen zu borgen scheint, sonst

im Thrakischen *Lezuptama* eben nicht belegbar ist. Was die übrigen in der Inschrift vorkommenden Personennamen anbelangt, ist nach Kretschmer's und Dečev's Vorgang (Glotta) Ρολιστενεας, Νοη Ρώλες, wegen sarm. Βορυσθένης gewiss nicht in Ρολισ Τενεασ zu zerlegen; und Νερενεα zum Stamm in sabin. *Nero* „fortis ac strenuus" (v. Planta II 593. Ernout. Les élém. dial. du vocab. latin. 201 ff.) und anderer Namen (s. Schulze, Zur Gesch. lat. Eigennamen 315, 363, 485) zu stellen.

4. Rum. *carîmb* „Stab an dem die Höhe der gemolkten Schafmilch vermerkt wird" soll nach Miklosich, Etym. Wörterb. der slav. Sprachen, 182 b, als Lehnwort mit serb. *korubati*, „den Kukuruz auslösen" und bulg. *korúba* „hohler Baumloch" zusammengestellt werden. Berneker Etym. Wörterb. 577 zitiert fragend diese Etymologie, die semasiologisch nicht vereinbar, phonetisch aber unmöglich ist. Zwar könnte rum. *îm* dem auf slav. *ǫ* zurückgeführt werden (vgl. rum. *zîmbru* „bos urus, bison" aus slav. *zǫbrъ* „bos iubatus), aber der Reflex des Nasallautes *ǫ* ist im Bulgarischen *ъ*, nicht *u*. Sonst ist meines Wissens kein Erklärungsversuch für rum. *carîmb* vorgebracht worden.

M.E. hängt das rumänische Wort mit der hesychischen Glosse καράμβας. ῥάβδον ποιμενικήν, ἣν Μυσοί συκαλόβον. Da Hesych die entsprechende Bezeichnung bei den Mysern angibt, liegt es nicht fern zu vermuten, dass *carîmb* ein tkrakisches Reliktwort im rumänischen Wortschatz sein dürfte, denn die Myser waren von Haus aus ein thrakischer Volksstamm, vgl. Tomaschek, Die alten Thraker I, 5; P. Kretschmer, Einleitung in die Geschichte der griech. Spr. 211.

Die weitere Anknüpfung der thrakischen Glosse ist nicht sicher. In seinem Aufsatz „Die altindischen Wörter auf *-amba*" (Indogerm. Forsch. XXXIV 222 f.) stellte H. Pettersson καράμβα mit den auch im Griechischen anzutreffenden Bildungen auf — αμβο — und das Vorderglied mit ai. *šara* — „Rohr, Pfeil" zusammen. Der Vergleich, den J. Charpentier o.c. XXXV, 254 als „an- und für sich statthaft" bezeichnete, ist aber aus phonetischen Gründen unhaltbar, da καράμβος kein griechisches, sondern ein thrakisches Wort ist, und das Thrakische eine Satemsprache war, weshalb der *k*-Laut auf den idg. Velar zurückgehen muss. In lautlicher wie begrifflicher Hinsicht lässt sich dagegen ai. *karīra* — „Rohrschössling" vergleichen, zu dessen Suffix in *kur-īra* — „ein bestimmter Kopfschmuck, eigentlich Horn", *šarīra* „Körper" begegnet. Auch lit. *kurelis* „Knüttel" kann angeschlossen werden, das von balt. **kuras*, etwa „Stange" abgeleitet ist und mit sabin. *curis* „hasta" (: idg. *kr̥ ri-i-*) verglichen werden kann.

5. Spätgriech. κοσύμβη bedeutet nach den Angaben in den Wörterbüchern „Pelzkleid der Hirten" und „Franse, Troddel, Saum". Für die Bedeutung „Pelzkleid" ist die Stelle bei Dio Chrys., Or. LXXII, 1 zu

beachten: Διὰ τέ ποτε οἱ ἄνθρωποι, ὅταν μέν τινα ἴδωσιν αὐτὸ μόνον χιτῶνα ἔχοντα, οὔτε προσέχουσιν οὔτε διαγελῶσι, λογιζόμενοι τυχὸν (ὅτι) ναύτης ἐστὶν ὁ ἄνθρωπος καὶ ὅτι οὐδὲν δεῖ καταγελᾶν τούτου ἕνεκα. ὁμοίως οὐδ' εἴ τινα ἴδοσιν γεοργοῦ στολὴν ἔχοντα ἢ ποιμένος, ἐξωμίδα ἔχοντα ἢ διφθέραν ἐνημμένον ἢ κοσύμβην ὑποδεδυκότα οὐ χαλεπαίνουσιν, ἀλλ' οὐδὲ προσποιοῦνται τὴν ἀρχήν, ἡγούμενοι προσήκειν τὴν στολὴν τῷ τοιοῦτον τι πράττοντι. Das κοσύμβη hier das Kleidungsstück eines Hirten bezeichnen muss, ist ganz deutlich. Da es zusammen mit διφθέρα „eine bereitete Haut" erwähnt ist, liegt es unzweifelhaft am nächsten zur Hand anzunehmen, dass κοσύμβη das zum Überwurf verwendete ungegerbte Tierfell bezeichnet. Bei den Lexikographen beachte man folgende Angaben. Hesych: κοσύμβη. δεσμός· ἀνάδεσμα, ἢ ἐγκόμβωμα. καὶ ὅπερ αἱ Κρῆσσαι, φοροῦσιν, ὅμοιον ὀσπιδίσκω περίζωμα Αἰγύπτιον. καὶ τὸ ἐγκομβοῦσθα und in Etym. Magn. 311, 4: Ἐγκόμβρωμα, ὁ δεσμὸς τῶν χειρίδων, δ' λέγεται παρ 'Αθηναῖοις ὄχθοιβος, ὑπό δε ἄλλων κοσύμβη und 349, 43: Ἐξωμὶς, χιτὼν ἅμα τε καὶ ἱμάτιον ἦν γὰρ ἑτερομόισχαλος, καὶ ἀναβολὴν εἶχει ἣν ἀνεδοῦντο κοσύμβην; bei Suidas: κόσυμβος, καὶ κοσύμβη ἀνάδεσμος ἢ χιτὼν κροσσωτός. Septug. Esai 3, 18 findet sich κόσυμβος nach Sophocles s.v. „caul, net for the hair" und Exodus 28, 35 κοσυμβοτός „befranst".

Demnach dürfte κοσύμβη ursprünglich ein zottiges Tierfell bezeichnet haben, dann ein daraus verfertigtes Kleidungsstück oder daraus zum Besatz der Kleider ausgeschnittene Streifen. Aus „Haarzottel" werden sich dann die allgemeineren Bedeutungen „Quaste, Troddel, Franse" u. dgl. entwickelt haben. Man darf wohl in erster Linie an Ziegen- oder Bockfelle denken. Da es keine Möglichkeit gibt, das Wort κοσύμβη mit griechischen Mitteln zu erklären, so wird man annehmen müssen, dass es ein Fremdwort sein dürfte. Schon auf Grund des Suffixes kann man an thrakophrygische Herkunft denken, und dafür spricht m. E. der Umstand, dass es auch andere griechische Bezeichnungen des Pelzes thrakischen Ursprungs gibt, z. B. griech. βαίτη „Hirtenrock von Ziegenfellen (Herodot), das im got. *paida* „Rock" wiederkehrt.

Wenn wir nun voraussetzen dass κόσυμβος ein thrakisches Wort ist, zo müssen wir es auf die Grdf. *kok̂-umbo* zurückführen. Diese Form mag von einem Grundwort *kok̂-* mit der Bedeutung „Haar, Borste, Spitze" oder „harig, struppig, borstig" ausgegangen sein, das m. E. in der Slavischen Wortsippe: *ko trijet, kòstrēt,* „sehr scharfe Wolle, Zotte, meist von Ziegen; Gewebe und Anzug daraus, *kòstrētan* „zottig" aus urslav. **kostrъ*, das auf idg. **kok̂-ro-* mit eingeschobenen *t* (vgl. kslav. *ostrъ* „scharf" aus idg. **ak̂-ro* = griech. ἀκρός zurückgeht.) Urslav. **kostrъ* ziehe ich zu germ. Wort **hagra* — „Haar, Borste"), in norw. dial. *hagr* „die groben Haare am Schwanz und an der Mähne des Pferdes", dän. *heire* „bromus secalinus, Trespe", der Bedeutung nach identisch

mit slov.. *kostréba,* russ. *kostrá,* dessen Urform eben **kok̂-ró* gewesen sein muss. Die slawisch-germanische Urform *kok̂-ró* kann von dem Konsonantenstamm **kok̂-er* ausgegangen sein, neben welchem ein Stamm **kok̂-u* (idg. **kok̂u-mbo*) bestanden haben kann.

6. Die herrenlose Hesychglosse σάρσαι ἅμαξαι kann aus phonetischen Gründen nicht mit Lagerkrantz, Indogerm. Forsch. XXVI 365 dem Illyrischen zugewiessen werden, da σάρσαι als *k̂r̥sa* — zu air. mkymr. *cara,* bret. *karr,* dazu gall. Καρρόδουνον (Ptol.) aus idg. *k̂r̥sos* gehört, die illyrische Vertretung des idg. *r̥* aber *or* ist, vgl. den pannonischen Ortsnamen *Nauportus* : lat. *portus* „Haustür, Hafen", gall. *ritu* — „Furt" und das ahd. *furt,* H. Krahe, Indogerm. Forsch. LVIII, 3 (1942) 222; zweitens, weil die illyrische Vertretung der ursprünglichen Palatale *k̂, ĝh-k, g* ist, vgl. etwa illyr. Personennamen wie *Acra-banus* oder *Bal-acros,* deren Kompositionsglied idg. **ak̂ro-* „Spitz" in der Lautform an der Seite des griech. ἄκρον, lat. *ācer* im Gegensatz zum ai. *ašri-ḥ* „Ecke, Schneide", lit. *ašrùs* „scharf", slav. *ostrъ* „scharf" steht, oder einen Flussnamen wie Ἄγγρος, der eine *-ro-* Ableitung zu idg. **anĝh* „enge" darstellt und einen Velarlaut ebenso wie lat. *angō* oder griech. ἄγχος enthält, wogegen die Satemsprachen (vgl. z. B. akslav. *ozьkъ* „eng") einen Sibilanten enthalten.

Die Glosse σάρσαι ist m. E. dem satemsprachigen Trakisch zuzuweisen, weil thrakischer Reflex des idg. Sonanten *r̥* — *ar* ist, vgl. z. B. den Stammesnamen Δάρσιοι, der zu ai. *dhr̥šnōti,* griech. θάρσος (idg. **dhr̥s-*) gehört.

7. Thrak.-phryg. σίκκινις „Tanz der Satyre zur Ehre des Dyonis" ist bekanntlich zur Sippe : griech. κηκίω „sprudele hervor", dor. κᾱκίς „Wasser-oder Blutstrahl", κακίω. ἰδροῦν ἄρχομαι. Λάκωνες Hes., lit. *szóku, szókti* „springen, tanzen" gestellt worden, vgl. Fick, Die ehemalige Spracheinheit der Indogermanen Europas 415, F. Solmsen, Beitr. I 145, Fussn. 2. Wenn dieser Vergleich richtig ist, muss ersichtlich ein idg. **k̂ā(i)k-* : **k̂ik* angenommen werden. Schon an sich ist wahrscheinlich dass hier das *k* ein Suffix ist, also von idg. *k̂ā(i)-k* : *k̂i-k* ausgengangen werden muss. Dafür spricht das bisher unerklärte arm. *cayt,* das in begrifflicher Hinsicht volkommen mit griech. κηκίω, κηκίς übereinstimmt und lautgesetzlich auf idg. **sk̂əi-d-i* zurückführen lässt.

Griech. σκίναξ „flink, schnell", „Hase" scheint bisher keine überzeugende Erklärung gefunden zu haben. Prellwitz, Etym. Wörterb. s. v. zieht es fragend zu κίω „gehen", κινέω „setze in Bewegung, treibe", lat. *cio* „in Bewegung setzen, rege machen" usw. Das anlautende *s-* würde dann aber recht auffällig sein, denn in der Sippe scheinen keine Bildungen mit unorganischen *s-* vorzukommen. Nach Boisacq s. v.

ist die Etymologie unbekannt. Ich bin der Meinung, dass σκίναξ zu den hier behandelten Wörtern gestellt werden muss, denn es kann offenbar auf ein idg. **ski-nó-* „hüpfend, springend, emporschnellend" zurückgehen.

8. Ein Deutungsversuch des Volksnamens Σίντιες auf Lemnos liegt meines Wissens noch nicht vor, mag auch Hellanikos περὶ Χίου κτίσεως apd. Schol. Hom. Od. ϑ 294 auf ihre thrakische Herkunft gewiesen haben, vgl. „ἦσαν δὲ αὐτοϑι (d. h. auf der Insel Lemnos) κατοικοῦντε Θρᾷκες οὐ πολλοὶ ἄνϑρωποι. ἐγεγόνεσαν δὲ μιξέλληνες. Τούτους ἐκάλουν οἱ περίοικοι Σίντιας, ὅτι ἦσαν αὐτῶν δημιουργοί τινες ὅπλα ἐργαζόμενοι;" „(Jacoby FHG I 71a) S. 125. In diesem Zusammenhang kann der Stammesname Σίντιες offenbar nicht von thr. σίντις" getrennt werden, welches schon von W. Tomaschek, Die alten Thraker [= Sitzungsber. der Wiener Akad. 1893] 44 richtig zu griech. κεντέω „steche" κοντός „Stange", lett. *sīts* „Jagdspiess" wohl richtig gestellt wurde.

Nach Tukidides war die Bevölkerung von Lemnos, ebenso wie die von Athos δίγλωσσον ἔϑνος, vgl. οἰκοῦνται ξυμμείκτοις ἔϑνεσι βαρβάρων διγλώσσων, καὶ τι χαλαιδικὸν βραρύ, τὸ δε πλεῖστον Πελασγικόν, τῶν καὶ Λῆμνόν ποτε καὶ 'Αθήνας Τυρσηνῶν οἰκησάντων καὶ Κρηστονικὸν καὶ 'Ηδῶνες. Nun werden die Bewohner von Lemnos bereits von Homerischer Zeit Il. I. 594; Od. VIII 294 mit den Σιντίες, denen wir in historischer Zeit am mittleren Strymon begegnen, identifiziert, die, wie eingangs erwähnt, von Hellanikos als grösstenteils Thraker, teils halbgriechische Σίντεις und nach Strabo VII f. 45 vorliegender Quelle geradezu als ἔϑνος Θρακικόν bezeichnet werden.

In diesen historischen Daten über die thrakische historische Schicht auf Lemnos, gesellt die religionsgeschichtliche, wonach die μεγάλη ϑεὸς ἣν Λημνόν φασι den Griechen die thrakische Göttin Βενδίς war, vgl. Aristophanes apud Phot. S. 251, 7: μεγάλην ϑεόν: 'Αριστοράνης ἐν Λεμνίαις ἴσως τὴν Βενδῖν ; Hes. μεγάλην ϑεός 'Αρ. ἔφη τὴν Βενδῖν, und Suidas, der tekstuel Aristoteles Stelle „τὴν κρατίστην δαίμων ἧς νῦν ϑερμός ἐνϑ' ὁ βωμός" reproduziert. Thrakische Spuren im Texte der vorgriechischen Inschrift von Lemnos, die Pareti, Origini etrusche I 87 voreilig als lemnisch-thrakisch bezeichnet, hat auch Fr. Ribezzo, in der Studie Le iscrizioni di lingua mista egeo-etrusca e venetotracia nella stele di Lemno (Riv. indo-greco-ital. XV, 63—78) nicht nachzuweisen vermocht.

9. Griech. σισόη „a roll of hair" (κρωβύλος) ist gewiss kein genuines griechisches Wort, wie dies H. Petersson, Indogerm. Forsch. XXXIV 243 nachzuweisen versucht. Es ist bedeutungsgleich mit arm. *ccun-k* „Haarbüschel, auf der Mitte des Kopfes geblieben, nachdem die Haare abrasiert sind", das auf urarm. *cicun* (*k*^{c}) zurückgehen kann. Man kann deshalb vermuten, dass die beiden Wörter zusammengehören, in welchem Falle man für σισόη nur mit thrakischem Ursprung rechnen kann. Der

armenische Laut *c* kann nur aus idg. *sk̂* oder *k̂s* entstanden sein; die Endung *-un* kann auf idg. *-on-* oder *-un-* zurückgehen. Die beiden Wörter machen den Eindruck reduziert zu sein. Für arm. *ccunk* kann man die idg. Grundform **sk̂i-sk̂u-ni* oder auch *k̂i-k̂su-ni* ansetsen, falls nämlich das erste *c* infolge Assimilation für *s* stehen kann. Griech. σισόη könnte nun für ein thrakisches **sisouā* stehen, das man auf idg. **sk̂i-sk̂ou-a* bezw. *k̂i-k̂sou-ā* zurückführen kann. Ich habe einerseits Urverwandtschaft mit got. *skuft* „Haar", awnord. *skauf* „Quaste, Büschel", *skuf* „id." usw. (idg. **sk̂eu-bh-*), anderseits mit ai. *kṣupa* — „Staude, Busch" erwogen. Auch an lit. *šupsnlẽis* „ein Fähnlein Stroh" kann erinnert werden. Es setzt ein **šupnas* voraus, das mit nord. *skauf* zasammengehalten werden kan: idg. Grdf. *sk̂ubh-s-no.*

10. Griech. σίσυς „Flausrock" (Hesych) mit den Nebenformen σισύρα (Aristophanes), σίσιρνα (Aeschyl), σίσυρνος und σίσυρνον (Hesych) ist aus mehreren Gründen ganz wahrscheinlich ein Fremdwort. Ich vermute auch hier thrakischen Ursprung. Die verschiedenen Stammbildungen wiedersprechen jedenfalls nicht der Annahme indogermanischer Herkunft. Sie scheinen auf ein heteroklitisches Grundwort hinzuweisen. (Man vergleiche diesbezüglich σίσυρος und σίσυρνος mit griech. κύαρ „Loch", arm. *sor* „Höhle" und lat. *caverna*). Ich vergleiche lit. *šikšnà* „feines (zur Verfertigung von Riemenzeug) gegerbtes Leder", für welches man von dem Begriff „Leder", der aus „Haut" entwickelt sein mag, ausgehen muss. Vgl. *šikšnaparnis und šikšno(t)parnis* „Fledermaus" bei Lalis. Lit. *šikšna* erkläre ich somit aus idg. **k̂ik̂-s-na.* Das zugrunde liegende Urwort wird folgendes Aussehen gehabt haben: **k̂ik̂-u, k̂ik̂-er* und *k̂ik̂-es,* Gen. *k̂ik̂-n-és.*

HENRIK BARIĆ

ALBANISCHE UND ALBANISCH-RUMÄNISCHE WORTSTUDIEN

1. Alb. *áϑëtë* »herb, sauer« wird nach G. Meyer, Etym. Wb. der alb. Spr. 2. auch von N. Jokl wiederholt zur Sippe von lat. *ācer* »scharf«, lit. *asztrus* »id.« usw. gestellt (vgl. Linguist.-kulturhist. Unters. 49; Walde-Hofman[3] s. v. *ācer*). Phonetisch ist die Zusammenstellung wohl einwandfrei, doch muss man das alb. Wort wegen der gleichen Bedeutung des alb. *uϑëtë* von dieser Sippe trennen, und die albanischen Synonyme zur Wurzel **eues -dh-* stellen: alb. **aϑ* in *aϑëtë* zur *ou* Stufe, *uϑëtë* »herb, sauer«, *uϑëlë* »Essig« zu *u-* Stufe, dies umsomehr, weil das mit *aϑëtë* ablautende und mit Fem. - Suffix erweiterte alb. *eϑ-e* »Fieber« auf die *eu*-Stufe zurückgeführt werden muss. Auf die *u-* Stufe weisst wohl auch alb. *un*: tosk. *urë* »Feuerbrand« aus **uzdhno-* (lit. *usnìs* »Distel«, wenn aus **uzdní-*), dessen uralb. *n-r̃-* Lautwandel auf ein im uralb. entstandenes **udno-* hinweist, da nur ein alb. *dn-*, nie aber ein uralb. **usnó-* über *dr̃* zu alb. *r̃ n* werden kann.

Alb. *úϑulë* »Essig« (⟩*ufulë* neben *uϑ-t-l* in dem bei Puljevski belegten *oftul*, ist erst albanische Neubildung, worauf schon ϑ statt δ und wohl auch die Betonung der drittletzten Silbe, entgegen dem Prinzip der Pänultimabetonung hinweist. Eine idg. Grundform **urdh-lo* hätte albanisch wohl nur **ulë* ergeben haben.

Zur hier besprochenen Wurzel **eues-dh-* »stechen, brennen« dürfte auch der vielumstrittene lat. Name der lat. Göttin des häuslichen Herdes, *Vesta* gehören, da lat. *st* auf idg. *zdh* zurückführbar ist.

2. Alb. *akól'* »Diener, Knappe« kann bestimmt nicht mit G. Meyer, Wörterb. der alb. Spr. 6 zu anklingendem, aus dem südslav. *okolo* »ringsherum« entlehntem alb. *akole, okol* gestellt werden; mögen auch die beiden Bedeutungen durch die semantische Zwischenstufe in griech. ἀμφί-πολος »circumversans« vermitteln, entschieden spricht gegen diese Zusammenstellung der Unterschied in den *l*-Lauten: bei *okol* ein *l*, bei *akol'* ein *l'* -Laut.

Alb. *akol'* ist m. E. ein albanisches Erbwort, das ich in *a-kol'* zerlege und das zweite Glied zu idg. **kuelo-* in ai. *abhicara-h* »Gehilfe, Diener« und in griech. (hom.) ἀμφί-πολος m. und f. »Diener, Dienerin« lat. *an-culus* (aus **ambi-quolos*) *an-cula* »id.«, die zu idg. **kuele* in alb. *sjel* »bringe« (aus **kuelō* H. Pedersen, Zeitschr. für vergl. Sprachf. XXXVI, 322), ai *carati* »bewegt sich«, griech. πέλομαι »bin in Bewegung, versor« gestellt werden.

Dem *a* in alb. *akol'* muss eine Praeposition entsprechen, die dem Sinne nach der in ai. *abhi-cara-h* und in griech. ἀμφί-πολος lat. *an-culus* gleichkommt. Da es lautlich möglich ist, dass alb. *a* in *a-kol'* auf **obhi-* »um alle Seiten herum« zurückgeht, so kann es zu *abhi-* in ai. *abhi-cara-h* gestellt werden, das als uridg. Parallelform zu **ambhi* »um beide Seiten herum« in griech. ἀμφί-πολος, lat. *anculus,* akelt. *amb-actus* »servus ambactus, id est circumactus« Paul Fest. gehört. Auch ist die Möglichkeit nicht ausser Acht su lassen, das *a-* in alb. *a-kol'* mit de Praeposition *a/o* in ai. Doublette *a-cara* identisch sein kann.

Zu besprechen ist nur noch die *-o-* Stufe in *a-kol'*. *o-* kann nicht auf *ē* in **kuel-n-* zurückgehen, da idg. Labiovelaren *ku, gu* im Albanischen vor Palatalvokalen in der Haupttonstelle zu *s, z* werden, demnach eine alb. Form *asol' zu erwarten wäre, vgl. z. B. *so-kue* in alb. *sont* »heute Nacht« *(so-nate)* zu got. *hwē* »womit«, lak. πή-ποκα, *zonë* »Herrin, Frau« — got. *qens* aus germ. **kuēniām* < idg. **guēn-*. Alb. *o* geht auch auf *ā* zurück, vgl. z. B. alb. *kos* »Art halbsauerer Schafmilch« aus **quatiō-,* urverwandt mit slav. *kvas* aus **quāt-so,* doch kommt eine uridg. Grundform **obhi-kuāl-n-* bei einem Verbum der *e-* Reihe (vgl. *sjel* »bringe« aus **kuelō*) nicht in Betracht. Nach allen diesen Feststellungen kann alb. *a-kol'* nur ein idg. **obhi-kuol-n* fortsetzen, das aber, wegen des albanischen Überganges von *o* zu *e* (alb. *ne*< idg. akk. *nōs*) zu alb. **ak'el* führen müsste, sodass uns nichts übrig bleibt, als die Annahme dass *o* in diesem Worte aus älterem *ā* entstanden ist, eine Annahme, die schon K. Oštir, Anthropos VIII (1914) 173 für das alb. *ńoh* »ich kenne« gegenüber griech. ἔγνω angesetzt hat. Bekannt ist das urbalt. *ā* (neben *o*) aus idg. *ō* z. B. in lit. *žîno* = griech. ἔγνω, das aus älterem lett. und apreuss. *ā* erst im Litauischen entstanden ist. Theorien über diesen Lautwandel gibt es viele, vgl. darüber insbesondere Trautmann, Altpreussische Sprachdenkmäler 122, doch sind die genaueren Bedingungen noch nicht festgestellt. Diese festzustellen habe ich in meinen Albanischen Lautstudien versucht, die demnächst dem Drucke übergeben werden sollen. Hier will ich nur darauf hinweisen, dass die idg. *o-* Stufe auch in griech. πωλέομαι »bewege mich an einem Orte herum« vorliegt. Das *n* in alb. *akol'* aus **obhi-kuol-n-o* erinnert an das *n* in lit. *taĩ-n-as* »Diener«, lat. *Jū-turna* »Quelle in Latium > Nymphe«,

eig. »Zeus-Dienerin«, das ebenfalls zu *ter-* «umlaufen, drehen«, griech. τόρ-ν-ος »umlaufender Zirkelschaft« zu gehören scheint, vgl. Wiedemann, Beitr. zur Kunde der idg. Spr. XXVII, 224; Brugmann, Indogerm. Forsch. XIX, 382.

Schrader, Reallex. der idg. Altertumskunde 803 und Hirt, Die Indogermanen I 269 finden es mit Recht bedenklich, eine Gliederung nach Ständen, ausser vielleicht in ihren nächsten Anfängen, bereits für die indogermanische Urzeit anzusetzen, und liefern die über mehrere Sprachzweige hin verbreitete Benennungen des Knechten, soweit der Benennungsgrund noch mit einiger Wahrscheinlichkeit festzustellen ist, keinen Anhalt dafür, dass in einer früheren Periode der sogenannten urindogermanischen Zeit schon Sklaverei und Hörigheitsverhältnisse von der Art bestanden haben, wie wir sie bei verschiedenen Völkern, namentlich als Folge von Krieg und Kriegsgefangenschaft vorfinden. Muss doch auch die Lage des Dienenden gegenüber dem Herrn im allgemeinen um so günstiger gewesen sein, je primitiver die Kulturverhältnisse waren. Unter diesen Umständen verdient es Beachtung, dass unter allen Bezeichnungen von Personen des dienenden Standes diejenige der das höchste Alter zugesprochen werden darf, der von uns hier näher behandelten Begriffsklasse angehört. Es ist das die Benennung ai. *abhi -cara-h,* griech. ἀμφί-πολος, lat. *anculus,* alb. *akol'*, zu der kelt. *amb-ac-tus,* lit. *tarnas* nur eine Art von Variante darstellen. Weitergehende Schlüsse sind freilich der Natur der Sache nach hierauf nicht zu bauen.

3. Rum. *bălaur* »Drache« geht m. E. auf ein albanisches Reliktwort zurück, das mit der Vorstufe des heutigen, etymologisch noch nicht geklärten *bulár* »Wasserschlange« identisch ist. Als idg. Grundform setze ich das Kompositum **bālo-urs-* (mit schon idg. Übergang der Folge *-o* + *urs* in *ours*), woraus lautgesetzlich alb. *bołë* »grosse Wasserschlange« etstanden ist, da im Albanischen die Endkonsonanten schwinden und unbetontes *ou* über *au* > *a* zu *e* werden musste, während die konsonantische Akkusativform **bāloursm̥* reglerecht zu uralb. **balaur(š)e* wurde, das im rum. *bălaur* erhalten ist, und mit *u* aus vortonigem *o bulár* entstanden ist. Die daneben vorkommende Form *buuroṅe* (aus **bułuroṅë* > **buvuroṅe*) ist mit dem bekannten Suffix *-oṅë* gebildet, das zur Femininbildung in Tiernamen (vgl. *ujkoṅë* »Wölfin« neben *ujk* »Wolf«, *škeboṅë* neben *škabë* »Adler«) verwendet wird. Allerdings scheint rum. *-l-* in *bălaur* der vorgetragenen Etymologie zu widersprechen, da in rumänischen Lehnwörtern albanischer Herkunft dem alb. *-l-* ein *-r-* entspricht (vgl. rum. *zară* < alb. *δałë* »Milch«, rum. *viezură* < alb. *vjeδułë* »Dachs« usw.), doch ist der Widerspruch durch die naheliegende Annahme, dass *l* in rum. *bălaur* aus **băraur* dissimilatorischen Ursprungs ist, leicht zu beheben.

Das mit **uors* ablautende idg. **urs* (> alb. **riš* »kriechen«) steckt in alb. *rëšajë* »Viper, Otter«, *rëšan* »Reptil«, das zu vollstufigem (seit dem 2. Jhdt vor n. Zeitrechung belegtem) lat. *vorto* »am Boden schleichen, schleppen«, griech. ἔρρω »gehe mühselig einher, schleppe mich fort« gehört. Zu alb. *r* aus *ur* vgl. z. B. alb. *rajë* »Spulwurm, Regenwurm« aus idg. *urogā* (> alb. **wra(g)ā*): air. *frige* (idg. **urgā* »Fleischwurm«); zur Semasiologie lat. *serpens*, alb. *gjarpën* »Schlange«, *štërpiń* »alles Kriechende«, lat. *serpo* »krieche, schleiche«.

Wenn man alle Bedeutungen der hier behandelten Sippe, der rum. *bălaur* gehört, »grosse Schlange, Wasserschlange, Drache« vergleicht, so drängt sich von selbst der Gedanke auf, es sei für das erste Kompositionsglied *bolë* von »Wasser-Sumpfschlange« auszugehen, woraus sowohl »grosse Schlange«, wie auch »Drache« abgeleitet werden können, weil im Volksglauben der Drache sich im Wasser aufhält. Zu hier angesetzten uralb. **bāla* »Sumpf, Wasser« (*o* in bolë aus *ā* ist regelrecht, ebenso -l- aus -l-) vgl. alb *botš* »Schlaum«, dessen *t* der Übergangslaut zwischen dem *l* und durch Vokalschwund mit l zusammenrückenden *š*-Suffix (: **bolēš* > *bolë* — *boltš*) und mit regelrechtem Schwund der Liquida *l* vor dem *tš* — Laute, *botš* wurde.

Die alte, von N. Jokl, Zeitschr. für roman. Phil. XLI, 228 ff. exhumierte Zusammenstellung des alb. *bolë* mit alb. *bëlva* »Untier« muss abgelehnt werden, weil *lw* in lat. Elementen des Albanischen als *lb* erscheint, vgl lat. *salvare* — alb. *šelbóń*.

4. Al. *bil'ë* »Tochter« wird von G. Meyer, Alban. Stud. III, 78 zu alb. *bir* »Sohn« unter der Annahme gestellt, dass *l'* in *bil'ë* älter sei als *r*, auf der seine Zusammenstellung des cal. *mjel'* »unglücklich«: alb. *mjerë* »id« mit griech. μέλας, lett. *melns* »schwarz« beruht, für deren semantische Beziehung er auf die Doppelbedeutung des alb. *zī* »schwarz« — »unglücklich«, Etym. Wb. 283 hinweist. Des näheren hat sich Meyer über den angeblichen Wandel von *l* zu *r* l.c. geäussert, wo noch von den fünf Beispielen (*mirë* »gut«/: *mil*, *përjer* »drehe«, *štier* »setze, lege«: griech στέλλω, *urtë* »klug«, *varë* »Wunde« (: lat. *volnus*), *rī* »sitze« (: κλίνω), wovon keines einer Prüfung standhält. *rī*, *štie*, *urtë* wurde von Jokl, Stud. zur alb. Etym. und Wortb. 167, 93 anders erklärt, *varë* »Wunde« ai *vrana-h* »Wunde, Scharte, Riss«, Unters. 194 und *mjerë* »unglücklich« (bei Beibehaltung der von Meyer zu Grunde gelegten Bedeutung »schwarz«) auf die mit dem in Farbenbezeichnungen so häufig verwendeten Syffix *-ro* Grundform **mel-ro* zurückgeführt und deren *l-r* durch Assimilation der benachbarten Liquida zu erklären versucht. Das nur bei Kavalliotis auftretende *për-jel'* verdankt sein *l* der Dissimilation der beiden *r* in der sonst üblichen, gewiss älteren Form *përier* »drehe um, kehre um, senke mich«, die wohl von der

Wurzel *uer-* »biegen, drehen, krümmen« Erweiterungen wie lat. *ver-t-o,* got. *wairþan,* ai. *vártatē,* aksl. *vrъtěti,* lit. *vartýti* usw. nicht getrennt werden kann.

So bleibt nur das Wortpaar *bil'ë* »Tochter«: *bir* »Sohn« übrig, für dessen Zusammenhang eine Erklärung noch immer aussteht. Alb. *bir* »Sohn« hat man mit anord. *bur-r* »id«, (idg. **bh^{e}r-*) zusammengestellt. Wenn das Wortpaar *bir bil'ë* nicht auseinandergerissen werden soll, so müsste man nicht einen Übergang von *l* zu *r*, sondern von *r-l* zu *l* annehmen. Dafür könnte ein Beispiel in dem anders gedeuteten alb. mjel'e *mel'e* »unglücklich« vorliegen, das als *mer-l* zu mjerë »schmutzig, unglücklich« mit. alb. *për-mël'és* »mache die Fasten brechen«, eigentlich »verunreinigen« zu *mjerë* » chmutzig, unglücklich«, *përmjer* »pisse, bepisse«, *përmora* »pisste« unter Hinweis auf das analoge semantische Verhältnis zwischen alb. *zī* »schmutzig, unglücklich: nhd. *Kot* N. Jokl, Stud. s. v. Alb. *për-mjër* ist zusammengestellt aus *për-mjer* und *mjer* ist aus *mer* entstanden, das weiter auf **med-ró-s* zurückgeht und mit griech. μαδαρός »zerfliessend«, wozu Zubatý, Arch. für slav. Phil. XIII, 417 auch akslav. *modrъ* »lividus« und Uhlenbeck, Kurzgef. etym. Wb. 213 ai. *madira-h* stellt, urverwandt ist. Zur Wurzel **me/ade* »fliessen«, vgl. noch ai *madati* »nass sein«. lat *madeo* »bin nass«, griech. μαδᾶν »nass sein, fliessen« usw. A. Walde, Lat. etym. Wb. 3 s. v., Boisacq, Dict. etym. de la langue grecque 589 und Uhlenbeck o. c. 212. Zur Bedeutung »urinieren« bei dieser Sippe vgl. air. meistir »Urin« (aus **mad-tri*).

Nun ist auch ein illyr. *bila* durch Interpretation messapischer Inschriften als »Tochter« gewonnen worden. In der venetischen Inschrift *mexo zoto reitia. i φu. k. ka Koli vhiila* (P I D I 15,) »me dedit Reitiae Bucia Coli...« das letzte Wort vhiila ist wohl mit lat. *filia* identisch, wie dies schon V. Pisani, Annali della Facoltà di fil. e Lett. dell' Univ. di Milano V/3, 1952, 262, richtig erkannt hat, dies umsomehr, weil in der lateinisch geschriebenen, von E. Vetter, Glotta XXV, 259 f. veröffentlichten venetischen Inschrift die Form filia erhalten ist: *fugonta · egtorei – filia – fugenia · ianusoi* = »filia Fugonta Fugenia Egetori Ianuso«. Nach Pisani l. c. »la forma veneta con *i* rende sempre meno probabile che il lat. *filia* sie da **fe-*, come vorrebbe l'etimologia che la raccosta a *felare* ecc., e rafforza i fili che la connettono al messapico *bilia,* albanese *bilë* »figlia«, ohne indess eine Etymologie, die allen drei Formen genügen würde, in Vorschlag zu bringen. Demgegenüber will es mir scheinen, dass das *i* in lat. *filia* und venet. *vhiila* in demselben Ablaut stehen, wie lett. *dīle* »saugendes Kalb« zu lett. *dēle*, lit. *dẽle* »Blutegel«, in welchem Falle die von Pisani angenommene Zu ammenstellung mit alb. *bil'ë,* messap. *bilia* in Wegfall kommen müsste. Oštir's Annahme, dass

alb. *bir, bil'ë* aus voralb. **bür* > *bir* : *bil'* zu sum. *bur* : *ibila* gehöre (vgl. Illyro-Thrakisches = Archiv za arban. star., jez. i etnol. I 136) kann ich nach ihrem Werte nicht prüfen. Dem Messapischen ist der *f*-Laut fremd; die Annahme dass *b* in messap. *bilia* als Lautsubstitution für anlautendes *f* in urital. *filia* sei scheint mir gar nicht so wahrscheinlich, weil die Entlehnung eines Verwandtschaftsnamens ein zu intimes Verhältnis zwischen den Messapiern und den Italikern voraussetzt, was einstweilen zu wenig erwiesen ist.

5. Rum. *bunget* »alter, dichter Eichenwald« ist unbestritten ein mit lateinischem, bei Waldnamen üblichem -etum-Suffix (vgl. *pinētum* »Fichtenwald«, *pinus* »Fichte« usw.) erweitertes alb. *bung-u* »Eiche«. Nur ist die Etymologie des albanischen Wortes strittig. N. Jokl, Liguist.-kulturhist. Unters. 177 ff. geht von der Annahme aus, dass die Grundbedeutung des alb. *bung* die Speiseeiche ist, und stellt es zu ai. *bhunákti, bhunjati* »gewährt Genuss, geniesst, verzehrt«, *bhōgaḥ* »Genuss«, was phonetisch wohl möglich, mir jedoch unwahrscheinlich erscheint, da alb. *bung buta* »Speiseeiche« neben *bung kek'e* »Eiche« (Bashkimi s. v.) nicht auf einen spezifischen Namen für »Speiseeiche« schliessen lässt. Ich verbleibe deshalb bei der Annahme, dass alb. *bung-u* zu lit. *bingùs* »stattlich« gehört, das mit griech. παχύς »dick, fest«, ai. *bādháḥ* »fest« auf die Grdf. *bhn̥gh-* »dick, fest« zurückgeht. Dies umsomehr, da ein ähnliches Verhältnis in der Sippe **dereu̯(o)-* vorliegt, die meist »Baum, Holz« im Griechischen (δρῦς), Keltischen (air. *daur*, kymr. korn. *dar*) und Illyromakedonischen δάρυλλος aber auch »Eiche« bedeutet. Hirt (Indogerm. Forsch. I, 478), Osthoff (Etymol. Parerga I, 169 ff.) und Hoops (Waldbäume und Kulturpflanzen im germ. Altertum 117 f.) haben als ursprünglichen Sachgehalt »Eiche« gesetzt und Specht (Zeitschr. für vergl. Sprachforsch. LXVI, 58) ist für »Baum« eingetreten. Für »Eiche« entscheidet aber die metaphorische Verwendung von Ableitungen des Wortes, die »fest« bedeuten. Wie ags. *trum* »fest« von idg. **dereŭ-* abgeleitet ist, so kann dies auch für griech. παχύς, lit. *bingùs* gegenüber alb. *bung-u* zutreffen.

6. Alb. *buštrë* »Hündin« geht nach K. F. Johansson, Indogerm. Forsch. XIV 268 vermutungsweise auf die Grdf. **bhid-tria* zurück. Semantisch ist dagegen nichts einzuwenden, da sich alb. *buštrë* zur Wurzel **bhid-* »beissen« so verhalten würde, wie engl. *bitch* »Hündin«, isl. *bikkia* »id«. Phonetisch ist die Etymologie aber nicht bedenklos. Zwar kann *i* statt des zu erwartenden *u* in *buštrë* freilich durch labialisierenden Einfluss des vorgehenden *b* erklärt werden, und dies umsomehr, weil eine Form mit *i* dialektisch d. i. in griesch. -alb. und kal. -alb. *bištrë* bezeugt ist. Mehr Schwierigkeit bereitet aber die Annahme Johanssons, dass alb. *št* auf idg. *d-t* zurückgeht, da beide Beispiele, die sie stützen

sollten, nicht überzeugend wirken. Alb. *bisht* »Schwanz, Schweif«, das Johansson auf dieselbe Wurzel *bhid- bhid-to* »gestützt« analysiert, (wofür man übrigens auch **bhid-stā* ansetzen könnte) hat keine semantische Parallelen und *gl'išt, gišt* »Finger«, wofür Johansson die Grundform *ghl̥t-ti* ansetzt und zu (freilich nur bei Lexikographen vorkommendem) ai. *guti-* »Fussknöchel« stellt, kann auch anders gedeutet werden, vgl. G. Meyer, Beitr. zu Kunde der idg. Spr. VIII, 196; id. Etym. Wb. der alb. Spr. 56; Bugge, Beitr. cit. XVIII, 547; Brugmann, Indogerm. Forsch. XI 285; H. Pedersen, Vergl. Gramm. der kelt. Sprachen I, 78; N. Jokl, Indogerm. Forsch. XXVI.

7. Man sieht in alb. *ϑek* »wärme am Feuer« ein ital. *seccare* »trocknen«, was sowohl wegen des *ϑ* wie auch wegen der Bedeutung alles eher als einwandfrei ist, abgesehen davon, dass man den kulturellen Hintergrund einer solchen Entlehnung kaum sehen kann. M. E. ist das alb. Wort ein Erbwort. Es geht auf idg. Grondform **k̂eu̯ko-* die in aind. *šocati* »glüht, brennt«, avest. *saočant-* »brennend« usw. gehört. Der Übergang idg. eu > *e* ist lautgesetzlich, vgl. den alb. Aorist *deša:* gried [ε] γευσαμην.

8. Alb. *ϑekë* »Franse, Zipfel« ist bekanntlich mit ai. *šákhā* »Ast, Zweig«, npers. *šāx* »Zweig, Ast, Horn«, got. *hōha* »Pflug«; lit. *šakà* »Zweig, Ast«, akslav. *socha* »Knüttel« und arm. *cax* (*o-* Stamm), dessen *c* aus idg. *sk-* gegenüber ai. *šâkhā,* got. *hōha* für die Richtigkeit dieser Herleitung spricht und sich zu diesen wie prakr. *chepa-,* lat. *scīpio,* gr. σκίπων verhält.

Die Bedeutung des albanischen Wortes kann sehr wohl aus »Zweig« erklärt werden, obwohl man auch annehmen könnte, dass in alb. *ϑekë* die älteste Bedeutung »Spitze« bewahrt worden sei. Indessen scheint die Bedeutung »Ader«, die G. Meyer, Etym. Wörterb. der alban. Spr. 88 verzeichnet, dafür zu sprechen, dass *ϑekë* früher« Verästellung des Geäder« bedeutet hat. Idg. *ō* wird in Albanischen zu *e* (vgl. Akkus. *ne* »uns«: lat *nōs*). Wir müssen also alb. *ϑekë*, ai. *šakha* und got. *hōha* auf idg. *k̂o-kh-a* zurückführen. Lit. *szaka,* kslav. *socha* und arm. *cax* muss idg. **sko-kh-o-* sein.

9. Die Erklärung von rum. *flamûndl* = lat. *flamabundus* Candrea s. v. ist aus semantischen Gründen abgelehnt worden, vgl. S. Puşcariu, Etym. Wb. der rum. Spr. s. v., doch wohl mit Unrecht. Die Bedeutung »Hunger« kann sich aus dem allgemeineren Begriff »Pein, Qual, Schmerz« entwickeln, wie griech. πένα »Hunger« neben πόνος »Plage, Pein« zeigt. Derselbe allgemeine Begriff wird auch in got. *hūhrus,* nhd. *Hunger* zunächst grundlegend gewesen sein, worauf awnord. *há* »quälen« (urgerm. **hanhan*) und lit. *keñkti* »wehe tun« deuten, die älteste Bedeutung der Wurzel *kenk-* : *kn̥k-* war jedoch »brennen«, wie das Griechische ausweist.

Vgl. κάγχανος »dürr« (Homer), πολυκάγκης (δίψα) »sehr brennend« καγκαίνει · θάλπει, ζηραίνει (Hesych), καγκαλέα · κατακεκαυμένα (id.). In κέγκει · πεινᾶ (Phot.) und κακίθης »hungrig« (Hesych) schein tsich »hungern« unmittelbar aus »brennen« entwickelt zu haben. Dieselbe Bedeutungsverschiebung von »brennen, dörren« zu »hungern« /verschmachten«/ haben wir in awnord. *sulte* »Hunger«, schwed. *svälta,* dän. *sulte* »hungern« neben ahd. *swelzan* intr. »verbrennen«. Die germ. Wurzel *su̯elt-* /idg. **su̯el-d/* gehört zu mnd. *swelen* »sengen, dörren«, ags. *for-swoelan* »aufbrennen« /engl. *sweal/*, lit. *svìlti* »versengt werden«, lett. *swelt* »sengen«. Alles spricht dafür, dass die Bedeutung »Hunger« erst im Germanischen entwickelt ist. Dieser Umstand ist nicht ohne Bedeutung fur Pedersens Anknüpfung vor armen. *khalc* »Hunger« an germ. **su̯eltan* /Zeitschr. für vergl. Sprachforsch. XXXIX 429/, die lautlich völlig einwandfrei ist, wenn man mit Lidén, Arm. Stud 108 von idg. *su̯ld-sk̂-* ausgeht. Wenn germ. *su̯elt-* nur die Bedeutung »hungern« aufwiese, würde sich die Erklärung geradezu aufdrängen. Wegen der im Germanischen vorliegenden älterer Bedeutung »brennen« müssen wir jedoch voraussetzen, dass arm. *khalç* selbständig die gleiche Entwicklung durchgemacht habe. Analoge Bedeutungsenswicklung liegt auch in lat. *torreo* »dörren, sengen«: ai. *tarša-ḥ* »Durst«, *tr̥šyati* »dürstet«, lechzet«, *tr̥šnā* »Durst«, av. *taršna* — »Durst«.

10. Allb. *grun* »Weizen« wurde wiederholt als ein romanisches Element betrachtet; von G. Meyer aus dem vegliot. *grun* »id.« von Pascu, Viaţa rom. 1913 Oktoberheft und P. Skok, Archivum Romanicum VIII 1/2, 147 f.; Arhiv za arban. star., jezik i etnol. I 227 aus dem rum. *grîu* /<*granu*/ »id.« entlehnt. Keine von den beiden Annahmen ist stichhaltig. Die erste fällt deshalb ab, weil es weder dokumentiert, noch überhaupt denkbar ist, dass Weizen aus Veglia und überhaupt Quarnero nach Albanien eingeführt wurde; die zweite, weil für alb. *u* für rum. *îu* nicht ein einziger Beispiel aufzutreiben ist. M. E. gehört alb. *grun* dem albanischen Erbwortschatz. Ich stelle es wohl zu lit. *grūdas* »Korn«, lett. *grauds* »id.«, ahd. *grūz* »Korn von Sand und Getreide«, aisl. *grautr* »Grütze«, ags. *grytt*, ahd. *gruzzi*, nhd. *Grütze*. Auszugehen ist vom idg. Part. Perf. Pass. **grudno-* »zerstampft«: lit. *grūdžu* »stampfe«, ahd. *grioz*, as. *griot* = lat *rūdus* »zerbröckeltes Gestein, Geröll, Schutt« — alles Deverbativa aus idg. **ghreu̯dō* »zerreiben, zermalmen« — und in der Bedeutung zu vergleichen lat. *trīticum* »Weizen«: lat *tero* »reibe«, lat. *grānum* »Korn«: ai. *jīrnáḥ* »zerrieben«, slav. *pьšenica* »Weizen« *-eno-* Particip zu der Sippe lat. *pinso,* worüber ausführlich R. Meringer, Wörter und Sachen I. 3 ff.

Nach diesen Ausführungen wird man wohl kaum bestreiten können, dass die Möglichkeit besteht, in alb. *grun, grur* »Weizen« ein **ghrudno-*

»zerstampft« zu suchen; das so rekonstruierte **ghrudno-*, *ghrudnā* ist Part. Perf. Pass. zu lit. *grūdžu* »stampfen« worüber mehr bei Torp-Falk, Wortschatz der germ. Spracheinheit 145. Genau würde dem alb. *grun* aus **ghrudn-* germ. **gruttj* aus **ghrudnt̯j* in ags. *grytt*, ahd. *gruzzi* »Grütze« entsprechen, leider besteht bei diesen nur westgermanischen Formen die Möglichkeit, dass *tt* in *gruttj-* nicht auf *-dn-* zurückgeht, sondern eine erst westgermanische Verdoppelung des *t* vor folgendem *j* darstelle, wie dies von Torp-Falk — l. c. angenommen wird.

Ebenso schwer ist zu entscheiden, ob das kurze *u* in alb. *grun, grur* gegenüber der Länge in lit. *grūdžú* voralbanisch, also ob *grun, grur* auch im Vokal zu nhd. *Grütze* stimmt oder ob das *u* statt *ü* aus ursprünglichem *u* eine erst albanische Lautentwicklung darstellt, die an das *u* statt *ü* in alb. *brum* neben *brümë* aus lat. *brūma* usw. erinnern. Weil jedoch bei den idg. Erbwörtern immer die theoretische Möglichkeit bestehen bleibt, dass nebed *ū* auch ein *ŭ* bestand und eine Vertretung des *ū* durch *u* nur bei lateinischem Element mit Sicherheit festgestellt werden kann, so kann man der Lösung dieser Frage bei den idg. Erbwörtern leicht aus dem Wege gehen, erst bei den lateinischen Elementen muss man entscheiden, ob und unter welchen Bedingungen lat. *ū* im Albanischen als *u* erscheint.

11. Albanorum. Stud. I 37 habe ich alb. *jošë* »Grossmmutter« zu alb. *ǵüš* »Grossvater« gestellt, das Weidmann, Beitr. zur Kunde der idg. Sprachen wohl richtig auf idg. **sūs̯o* /über **šušia* > ǵüsia/: ai. *sū-ḥ* »Erzeuger« zurückgeführt hat. Gegen die Lautentwicklung /**sā[u]s̯tā* oder **sō[u]siā* woraus über **šāšiā* > **hošë* > *ošë*/ kann nichts eingewendet werden, da der Lautwechsel *ǵ-* > *h-* /bzw. dessen satzphonetischer Ersatz *j*/ bekanntlich vom Wortton und der Vokalqualität abhängt: *ǵ* aus *š* vor betontem Vokal, *h* aus *š* vor nichtbetontem Vokal vgl. H. Pedersen, Zeitschr. für vergl. Sprachforsch. XXXVI, 278, f.; der Wechsel *o* : *ü* geht auf den idg. Ablaut *ōu̯* : *ü* zurück, und das *š* ist regelrecht aus *s̯t̯* entstanden; zur Stammbildung vgl. ai. *suš-ā* »Gebärende«, welche Form aus **sāu̯es* abgeleitet wird.

Doch lehnt Jokl, Linguist.-hist. Unters. 215 diese Etymologie ab mit der Belehrung, dass bei Verwandschaftsbezeichnungen die lineare Sonderung (Schwert- oder Spindelmagenseite) zu beachten ist, somit die Annahme einer Dehnstufe in der Bezeichnung der Grossmutter mütterlicherseits unannehmbar sei. Ich lasse mich gerne in der Rechtsgeschichte, wie auch sonst in allem belehren, doch muss ich dem gegenüber auf **avos, *avi* hinweisen, die nach Ermittlungen Delbrücks (Abhandlungen der Sächs. Gesell. XI, 462) auf die mütterliche Grosseltern gehen und trotzdem dem Indogermanischen angehören, vgl. auch E. Hermann,

Nachrichten der Göttinger Ges., Phil. -hist. Kl. 1918, 214. Die Verbindung von *jošë* und *gús* ist daher aufrecht zu halten.

Zu Gunsten meiner Deutung spricht auch der Umstand, dass zu der Sippe alb. *gúš, jošë* -auch alb. *dëštoń* »gebäre, werfe zu früh« *dëštak* »Frühgeburt« gehören. Alb. *dëštoń* ist Denominativ zu *dušütë* »missgeboren, weil frühgeboren«, daher auch »frühgeboren«. Alb. *dušütë* = = *dus* + *sū-to;* idg. *dus-* in ai. *duš* = griech. δυσ- »schlecht« arm. ˊ- »verneinende Partikel«, air. *du-* »tadelndes Praefix«, got. *tuz- wērjan* »schwergläubig sein«, ahd. *zur-* »zer«-; zu *sū-tó* »geboren« vgl. ai. *sūtás* »id.« *suth* »Geburt, Frucht«, ai. *sūtuš* »Schwangerschaft«. *š* aus *ss* ist in der Ordnung, da im Albanischen das *s* nach den Konsonanten als *š* erhalten bleibt. Zum Schwund des nachnebentonigen *ŭ/ü* in *dëštoń* (*ë* > *u*) vgl. *dërtóń* < lat. *directare, vulndetë* < lat. *voluntatem*, so dass ein idg. **dus--sthó-* »schlecht stehend« in ai. *duh-sthaḥ* = griech. δύστος »unglücklich« oder idg. **dus-stó-* »schlecht geboren« in ai. *s-tri* »Weib«, eigentlich »Gebärerin (Wurzel **ese*) überflüssig ist.

12. Alb. *harδël'ë* »Eidechse« kann aus lautlichen Gründen nicht Entlehnung aus lat. *lacerta* „id" sein, wie dies G. Meyer, Etym. Wb. der alb. Spr. 147 vermutet. Einen anderen Deutungsversuch trägt H. Schuchardt, Zeitschr. für roman. Phil. XLI, 700 vor, der — wie vor ihm Stier, Zeitschr. für vergl. Sprachforsch. XI 233 — glaubt, dass für alb. *harδël'ë* von mgriech. χαρδοῦν auszugehen ist, das von arab. *hirdôn,* in arabisch-aegyptischen Aussprasche *hardun* herstammt und weist auf arag. *fardacho* »Eidechse« hin, das klärlich ein Lehnwort aus dem Arabischen ist. Als idg. Erbwort bringen N. Jokl, Indogerm. Forsch. XXXVII (1937) 110 Fussn. und L. Spitzer. o. c. XXXIX (1939) 105 alb. *harδël'ë* mit mhd. *scherzen* „fröhlich springen, hüpfen", ai. *kūrdati* „springt", griech. κόρδαξ „Tanz" zusammen. Trotz semantisch sehr ansprechender Deutung, für welche zahlreiche begriffliche Analogien angeführt werden könnten, ist sie unbedingt abzulehnen, da im Albanischen idg. *sk̂* > *šk* entspricht und nur idg. *sk* (*h*) zu *h* wird, vgl. Verf. Albanorum. Stud. I (1919) 51, 73 f.; Arhiv za arban. star., jez. i etnol. III (1926) 215 f.; IV (1929) 246 ff. Ohne die alte Lehre, dass idg. *skh* und *sk̂* im Albanischen zu *h* werden, Verdacht zu legen, hat H. Petersson, Arische und armenische Stud. 41 alb. *harδël'ë* mit griech. κορδύλος „Warneidechse" zusammengebracht, ein Vergleich, der den Vorzug hat, dass das albanische Wort sich mit dem griechischen vollkommen deckt. Nun ist griech. κορδύλος nicht von griech. κορδύλη „Art Thonfisch", σκορδύλη „junger Thonfisch" zu trennen, das wegen ai. *šardūla* „Tiger" auf idg. (*s*)*ker-d-*, (*s*)*k̂or-d-* mit palatalem *k̂* zurückgeführt werden muss. Die altindisch-griechisch-albanische Wortparallele schliesst aber Peterssons Vermutung aus, dass σκορδύλη „junger Thonfisch" nach seiner Farbe benannt worden ist.

13. Das dunkle drum. Verbum *jupui* „aushülsen" stelle ich als albanisches Lehnwort zu alb. *hup* „verliere", da das angenommene semantische Verhältnis der beiden Vörter eine schlagende Parallele in got. *fra-liusan*, ahd. *far-liosan* „verlieren" und got. *lausjan*, ahd. *losjan*, nhd. *lösen* gestützt wird. Phonetisch ist die vorgeschlagene Etymologie einwandfrei. Alb. *hup* „verliere" geht regelrecht mit dem Übergang $s > h$ vor betontem *u* auf idg. *sūpo* in lat. *dis-sipo* „zerstreuen", slav. *sъpati* „fundere" zurück, während das anlautende *j* in rum. *jupui* auf alb. *ǵ* (= idg. *s*) vor unbetontem *u* hinweist. Ausserdem ist Zusammenhang des albanischen und rumänischen Wortes damit noch nicht erschöpft. Neben *hup* findet sich im Albanischen die Praesensform *hum* „verliere", deren *m* aus *pn-* enstanden ist (vgl. alb. *ǵumë* „Schlaf": ai. *svápna-ḥ*, griech. ὕπνος „id"., der die rum. Doublette *jumuli* entspricht. — Zu derselben Sippe gehört auch alb. *špëtóń* (〉*pëštóń*) „erlöse, befreie, entkomme", in der L. Spitzer, Mitteil. des rum. Inst. in Wien I, 330 merkwürdigerweise lat. *hospitare:* rum. *ospătá* „bewirten" sucht, das aber klärlich aus einem uralbanischen Namen auf—*ata* **seu̯pota*〉 **šepatā* „Erlösung" abgeleitet ist.

14. Alb. *kohë* „Zeit" verknüpft man mit H. Pedersen, Zeitschr. für vergl. Sprachforsch. XXXVI, 329, der von der idg. Grdf.* *kēso* ausgehend, das alb. Wort unter die Beispiele für idg. anlautenden reinen Velar einreiht, zu slav. *časъ* „Zeit, Stunde", apreus. *kisman* „Zeit"; anderseits stellt man das alb. Wort mit *Zubatý*, Arch. für slav. Phil. XVI, 386 das slavische und altpreussische Namen zu slav. *čajǫ*, *čajati* „warten, erwarten, hoffen" und weiterhin zu griech. τηρέω „nehme wahr, behüte", mit ursprünglichem Labiovelar (**qu̯ē*) zusammen, vgl. z. B. Berneker, Slav. etym Wörterb. I 137 zusammen, wo für alb. *kohë* eine Grundform **kēsā*, für slav. *časъ* eine Grundform *q^{u}ēso* angesetzt wird. Eine Lösung des Widerspruches ist an sich in doppelter Weise möglich: entweder man verzichtet auf die Verknüpfung des alb. Wortes mit dem baltisch-slavischen, oder man lässt die Herleitung des letzteren aus einer mit Labiovelar anlautenden Basis fallen. Die Wahl kann bei dieser Alternative nicht zweifelhaft sein, da einer Wurzeletymologie eine evidente Gleichung gewiss vorzuziehen ist.

Für den Begrieff „Zeit" gibt es kein gemeinidg. Wort, die einzelnen Sprachen haben ihre besonderen Ausdrücke. Aber das Albanische, Baltische und Slavische treffen sich in alb. *kohë* „Zeit" (aus* *kēsā*) und slav. *časъ* „Zeit, Stunde" (aus *kēso-*), dazu altpreuss., acc. sg. *kisman* (aus **qēsm-o-*). Die Sippe **kēu* — heisst „beobachten" und man bestimmt die Zeit durch Beobachtung der Gestirne. Mit alb. *kohë* „Zeit" verbindet H. Pedersen, Indogerm. Forsch. V, 45 auch sab.—lat. *cascus* „grau, Altersgrau", das er auf eine Grdf. *kas-ko-* zurückführt, doch kann *cascus*

von lat. *cānus* „grau, aschgrau" (aus **cas-nos*): ags. *hasu* „graubraun", aisl. *hǫss* „id"., ahd. *hasan* „grau" nicht getrennt werden.

15. Herbert Petersson, Arische und armenische Studien 88 f. nimmt an, dass alb. *l'ëkurë*, *l'akur* „nackt", skut. *l'kur* „Schote" zur arm. *lerk* „glatt, unbehaart", für das er idg. **leg^{u}-ro-* ansetzt und zu griech. λοβός „Schotenhülse", λεβηρίς, lat. *legūmen* (aus **leg^{u}-ū-men* „Hülsenfrüchte" stellt. Semasiologisch einwandfrei, ist die albanisch-armenische Parallele aus phonetischen Gründen abzulehnen, da *k* in alb. *l'ëkurë* nur auf idg. *q^{u}* zurückgehen kann, und alb. *krąndë* „Weinrebe, Strohhalm" gegenüber air. *grend*, nhd. *Granne* keine Gegeninstantz ist, da es sich hier um *k/g* im alban. Anlaut handelt. Petersons Annahme, dass die „idg. Wurzel **leg^{u}-h-* die Aussprachsvariante *lek^{u}* (in gewissen Mundarten) gehabt haben kann" schwebt völlig in der Luft, handelt es sich doch um die Parallelwurzel **leq^{u}-* in griech. λέπω „schäle ab", λοπός „Schale. Rinde, Fell" auf die schon G. Meyer, Etym. Wb. der alb. Spr. 236 verwiesen hat.

16. Die von N. Jokl, Stud. zu alb. Etym. und Wortbildung 49 vertretene Ansicht, alb. *l'eš* „Wolle" sei ai. *lava-ḥ* kann nicht überzeugen, da die altindische Bedeutung „Wolle" klärlich sekundär ist.

Von alb. *l'eš* „Wolle" kann *l'etë* „Mähne" nicht getrennt werden. Ich stelle sie als *u̯l̥ə-s* und **u̯lə-t* zu idg. **u̯elā* „Wolle" in **u̯l̥nā* > ai. *ūrṇā* „id" = got. *wulla* = lit. *vìlna* = lat. *lāna* = griech. λᾶνος, λῆνος. — *e* in alb. *l'eš*, *l'et* kann für idg. *ō* stehen (vgl., alb. *ne* „uns" Akkus.: lat. *nōs*); da eine idg. **u̯lō*-Stufe nicht zu belegen ist, wohl aber **u̯lə-* im Keltischen (vgl. mir. *oland*, cymr. *gwlan*, corn. *gluan*, bret. *gloan* „Wolle" = = **u̯lənā* Fick, Vergl. Wörterb. der idg. Spr. II^{4} 276, R. Schmidt, Indogerm. Forsch. I 47 f.), so wird *e* in alb. *l'eš*, *l'etë* wohl auf *a* (< idg. *ə*) zurückgehen. Das *š* im alb. *l'eš* ist identisch mit dem *s* von **u̯oləs* in griech. οὖλος „kraus", aksl. *vlasъ* „Haar". *t* in alb. *l'etë* setzt idg. **u̯lə-t* „Wolle Haar" voraus, das aus griech. λάσιος „dicht mit Haaren bewachsen, haarig" aus **Fλάτιος* erschliessbar und an air. *folt* „Haar", kymr. *gwallt* „capilli" Fick, o. c. II^{4}, 263 direkt anschliessbar ist.

17. Alb *l'is* „Baum, Eiche" habe ich o. c. I, 48 auf idg. *l̥kio̯s* = = griech. ἄλσος „bois, bois sacré" zurückgeführt. Phonetisch ist die nur vermutungsweise vorgeschlagene Gleichung völlig einwandfrei (alb. *l'i* < idg. *l̥*), doch muss ich sie unbedingt zurückziehen wegen bes *po-* Praefixes in alb. Ortsnamen *Pol'is i maδ* (bei Elbasan) das unbedingt auf slavische Herkunft des alb. *l'is* = *lěsъ* hinweist.

Es liegt mir aber ferne das *i* in alb. *l'is* auf Rechnung des Slavischen zu setzen wie es N. Jokl tut, der das Wort einer ikawischen Mundart entstammen lässt, vgl. Linguist.-kulturhist. Untersuchungen aus dem Bereich des Albanischen 187, 323, da das *i* wie der gleiche Vokal

in *nip* (<lat. *nepos*) sehr wohl mit G. Meyer (Etym. Wb. der alb. Spr. s.v.) aus intern albanischen Verhältnissen, d. h. aus der Stellung vor Doppelkonsonanz (z. B. im bestimmten Akkusativ) erklärt werden kann. Auch ist Jokls Hinweis darauf, dass Holz, ganz besonders Eichenholz, einer der wichtigsten Ausfuhrartikel des albanischen Binnenlandes nach Dalmatien im Mittelalter war, in diesem Zusammenhang völlig belanglos, da eine Entlehnung aus einer dalmatinischen ikawischen Mundart eher zu erwarten wäre, wenn das slav. Wort mit der Ware von Dalmatien nach Albanien importiert wäre. Und überhaupt lassen sich Čakavismen im Albanischen nicht nachweisen. Denn der Bedeutung halber ist es alles eher als „naheliegend", dass alb. *driṅë* „Reisig" auf ein čakavisch-ikawisches Kolektiv *drinje* zurückgeht, wie dies Jokl, Indogerm. Forsch. XXXVI, 101 annimmt; ein Ausfuhrartikel ist auch das čak. Interrogativspronomen *ča* nicht, woraus nach K. Treimer, Zeitschr. für roman. Phil. XXXVIII, 388 entlehnt sein soll. Dem gegenüber ist alb. *ograje* „Zaun" gewiss Slavisch, doch ist Jokls Annahme, Slavia XIII (1937) 311, dass *ograjë* alb. Reflex eines dem serb. *ograd'e* entsprecheden čak. *ograje* abzulehnen, den das albanische Wort geht auf serb. *ograda* zurück, dessen-*d*-in zwischenvokalischer Stellung geschwunden und sodann das hiatustilgende *j* aufgekommen ist. Zum relativ späten Verlust der stimmhaften Medien in zwischenvokalischer Stellung, vgl. alb. Ortsnamen *Berat* = slav. *Bělъgradъ*, *Porades* = slav. *Podъgradъc*.

18. Rum. *mare* „gross" soll nach Hannes Sköld, Indogerm. Forsch. XLII 188 ein keltisches Lehnwort sein, da es die Form des keltischen Wortes für „gross" so sehr an die jenige des rumänischen Wortes erinnert, dass es ein merkwürdiger Zufall wäre, wenn zwischen den beiden kein Zusammenhang bestände: ir. *mor*, *mar*, cym. *mawr*, acorn. *maur*, brit. *meur*, gall. in *Jantu-marus* u. a. Namen. Diese Wörter gehen auf eine urkeltische Form **māros* zurück, welche von Pedersen, Vergl. Gramm. der kelt. Spr. I 49 als ein mit Suffix *-ro* gebildeter Positiv zur Wurzel *ma-, *oder mo- im Komparativ ir. *moa*, osk. *mais*, got. *mais* erklärt wird. Es wird mit got. *waila-mēreis* „εὔφημος", ahd. *mari* „berühmt, an. *moerr* „herrlich" und dem zweiten Gied in griech. ἐγχεσί-μωρος, slav. *Vladi-měrъ* zusammengestellt. Gegen den naheliegenden Einwand, dass aus geographischen Gründen nicht gut gehe, eine Entlehnung aus dem Keltischen ins Rumänische anzunehmen, weist Sköld darauf hin, dass sich keltische Wortentlehnungen auch im Griechischen und Armenischen nachweisen lassen, und beruft sich auf die autoritativen Worte Pedersens welcher sagt, dass „die ehemalige weite Verbreitung mit sich geführt hat, dass man keltische Lehnwörter in sehr entfernten Gegenden finden kann", o. c. 20. Sköld verschliesst sich nicht gegen die Möglichkeit, dass das rumänische Wort einem anderen Sprachstamm gehört, „von dessen

sprachlichen Verhältnissen wir nichts wissen", insistiert aber darauf, dass es jedoch immer besser ist, „mit existierenden als mit hypotetischen Sprachen zu operieren«, dass auf dem Boden, wo sich die rumänische Sprache entwickelt hat, auch andere Keltenspuren zu finden sind. M. W. hat man bisher rum. *duši* aus dem Keltischen zu erklären versucht, vgl. A. Densusianu, doch ist das Wort slavischer Herkunft.

Das rumänische *mare* »gross« wird von Tiktin zu lat. *mas, maris* »männlichen Geschlechtes« gestellt, was phonetisch wohl einwandfrei, semantisch aber nicht überzeugend ist, da für den Bedeutungswandel »männlichen Geschlechtes« > »gross« in der übrigen Romania, sowie in den in Betracht kommenden Substratsprachen nicht nachweisbar ist und auch sonst befremdend anmutet. Auch die übrigen Versuche, das rumänische Wort aus Lateinischem zu erklären, sind m. E. abzulehnen. Meyer-Lübke's Annahme, dass rum. *mare* »gross« auf *magnus* + *talis* (rum. *tare* »so beschaffen, so gross«) zurückführt, findet eine hübsche Parallele im prov. *granat* »gross« = *grandis* + *tantus*, die L. Spitzer, Mitteil. des rum. Inst. in Wien I 295 beibringt. Doch scheitert der scharfsinnnige Erklärungsversuch daran, dass Spuren von *magnus* im Rumänischen nicht nachweisbar sind. Spitzer's alternativ, mit aller Reserve vorgetragene Gleichung rum. *mare* »gross« - lat. *mare* »Meer« ist völlig indiskutabel.

Nun hat G. Weigand, Krit. Jahrber. über die Fortschr. der roman. Phil. XI/I, 126 rum. *mare* mit rum. dial. *mier* »gross« zusammengestellt, in dem er den lat. Komparativ wittert. Seine Zusammenstellung scheint doch die Herkunftsfrage des rum. Adjektivs auf die richtige Bahn gelenkt zu haben, insoferne das nebeneinander von rum. *mare* und *mier* auf die bekannte thrakisch-albanische Alternanz *a/e* (vgl. P. Kretschmer, Einl. in die Gesch. der griech. Spr. 222, Verf., Albanorum. Stud. I 4) hinweist. Für vermutliche Spuren eines thrakischen *mār(o)* »gross« vgl. D. Detschew in seiner Studie über die sonst sehr fragwürdigen thrakischkeltischen Parallellen in thrakischer Toponomastik, God. na Sof. Univ. XVIII, 38 ff. Das mit idg. **māros* ablautende *mōros* scheint im Balkanillyrischen bestanden zu haben. Denn unter dieser Annahme liesse sich das rätselhafte altdalmatische *máuro* »gross «(Veglia) erklären, dessen Diphtong *áu* ein *ǫ* voraussetzt, vgl. *fláur* »Blume« aus lat. flore (m), M. Bartoli, Das Dalmatische II.

19. Dass rum. *mazăre* »Erbse« dem Albanischen entstammt, ist eine längst bekannte und allgemein zugegebene Tatsache (vgl. G. Meyer, Etym. Wb. der alb. Spr. 284, L. Spitzer, Mitteil. des rum. Inst. in Wien I, 200, K. Treimer, Zeitschr. für roman. Phil. XXXVIII, 391; Verf., Albanorum. Stud. I 55; N. Jokl, Linguist.-kulturhist. Unters. aus dem Bereich des Albanischen 182 f.). Doch ermangelt das Verhältnis

zwischen vorum. *mazăre* »Erbse« und gleich bedeutendem alb. *moδulë*, wie auch die Herkunft des albanischen Wortes einer zufriedenstellenden Erklärung. G. Meyer hat albanisch *moδulë* l. c. wohl vermutungsweise mit lit. *mãžas*, »klein«, *možis* »Kleinigkeit« zu verbinden gesucht, eine Zusammenstellung die schon H. Pedersen, Zeitschr. für vergl. Sprachforsch. XXXVI, 335 mit einem Fragezeichen versieht. Nach N. Jokl l. c. ist die Erklärung aufzugeben, da durch Bashkimi die Nebenform *motul* »specie di fava col seme nero« bezeugt ist, die nach Jokl's Ansicht zu got. *mats* »Speise«, ahd. *maz* »id.«, ags., as. *mos*, ahd. *mous* »Speise«, nhd. *Mus* »weiche Speise, Brei (aus **mad-so-*) gehören soll. Das Verhältniss zwischen *moδulë* und *motulë* ist m. E. falsch beurteilt. Die entstellte Form *motule* (mit volksetymologischem Anschluss an *mot* »Wetter« – vgl. nhd. »Wetterling, Wetterkraut«) ist für die Aufschliessung nicht zu brauchen, sondern nur ein ursprüngliches *moδëlë*. Meine Gleichung l. c. *moδ-ulë* »Erbse«, npers. *maš* »id.«, arm. *maš* »Bohnenart« kann nicht Jokls Frage o. c. 333 entkräftigen: ob man »anklingende idg. Erbsennamen suchen soll«. Unbedingt, lautet die Antwort, und unbedingt ist der Entstehung der Kulturpflanzen nach bewärten Vorgang von Hehn, Kulturpflanzen und Haustiere in ihrem Übergang aus Asien nach Griechenland und Italien sowie in das übrige Europa, Berlin 1870, 1894, 1911 als Kulturgut bestimmter Kreise an den sprachlichen Petrefakten vorzüglich nachzugehen. Von der alb. Grundform *moδëlë* (*moδulë*) ist aufzugehen und es können nicht beide Formen *moδulë* und *motulë* nur so miteinander verknüpft werden, dass »jener Laut, der in dem einen Wort durch δ, in dem anderen durch *t* reflektiert wird, von der Suffigierung durch *ul* (*ël*) einerseits als δ auftritt, ohne stimmlos geworden zu sein«. Denn das könnte nicht erklären: 1/ die rumänische Form welcher 2) als alt doch *-d-* Schwund im Albanischen entgegenstehen sollte, aber, **mual* existiert nicht oder 3) bei jüngerer, neuerlicher und gleicher Wortschöpfung **moϑëlë*, das gleichfalls fehlt. Vielmehr handelt es sich um eine Dissimilation. Bekantlich hat das Gegische ein δ, das sich wöllig dem *l* nähert, regional sogar damit zusammenfällt. Diese Erscheinung ist aber auch im Toskischen stellenweise merklich. Aus δ *-l* bei der ersten Artikulation, ein Verschlusslaut dissimiliert, ein *d* an der zugehörigen Bildungsstelle.

20. Nach N. Jokl, Linguist.-kulturhist. Unters. 40 ist alb. *nul'ë* »Grossmutter« nichts anders als das lat. Deminitiv zu *anus* »altes Weib« im Romanischen nicht nachweisbarem *anulla*, das in der späten Latinität z. B. bei Prudentius, περιστερ. hym. 6, 149 belegt ist. Der Abfall des unbetonten *a-* ist regelrecht (vgl. alb. *mik* »Freund« aus lat. *amicus*), ebenso alb. *l'* – für lat. *-ll-* (H. Pedersen, Zeitschr. für vergl. Sprach-

forsch. XXXIII, 542). Doch ist die Etymologie wegen des unterbliebenen Rhotazismus abzulehnen. Ich erkläre *nul'ë* aus dissimiliertem *nunë*.

21. Der Ansatz der Grundform von alb. *pesë* »5« ist noch immer strittig. N. Jokl, der zuletzt das Wort behandelt hat, kehrt – freilich ohne Begründung – zur alten Annahme zurück, wonach für alb. *pesë* von **penque* auszugehen wäre, vgl. Mélanges off. Holger Pedersen (=Acta Iutlandica IX/1) 158. Dieser Ansatz ist aber phonetisch nicht haltbar, da statt *e* ein *i* zu ervarten wäre, wie dies aus dem Hinweis auf die Gleichung ai. *mā̆sá-* »Fleisch«, alb. *miš* »id.« klar hervorgeht. Ein **penkutja* alb. **pe[m]ktja* hätte ebenfalls nur zu **pjesë* geführt. Man kann aber diesen Einwänden durch den Ansatz eines idg. **pᵉn̥ kue* der zu alb. *pesë* oder, da *e* wohl *ie* ergäbe, zu *pasë* > *pesë* werden konnte, ausweichen und sich dabei auf die Reduktionsstufe in ahd. *funf*, schwäb. *fuch-e* »fünfzehn« und av. *puxδa* – berufen, vgl. Verf., Albanorum. Stud. I 90. Nun lehnt Oštir, Arh. II 283 diese Erklärung des alb. *a* mit der Berufung auf Brugmann, Grundr. II/2, 55 ab, nach dem *u* in diesen Formen erst einzelsprahliche Neuerung sei, eine Annahme der ich aber nicht billigen kann, vgl. Jacobsson, Arier und Ugrofinnen S. 256.

22. Alb. *pužmuž* »Schnecke« geht auf serb. *pûž* »Schnecke« (slov. *pólž*, urslav. **pъlžъ*) zurück und stellt gewiss eine Reduplikationsbildung dar. Eine analoge Einschaltung eines labialen Elements bei reduplizierten Bildungen weist das Türkische auf, vgl. *boš* »leer — *bom boš* »ganz leer«, von *bejāz* »weiss« — *bem bejaz* »ganz weiss«, von *dolu* »voll« — *top dolu* »ganz voll«, von *kara* »schwarz« — *kap kara* »ganz schwarz«, von *kyrmyzy* »rot« — *kur-kyrmyzy* »ganz rot«.

23. Alb. *šitój* »zaubere, hexe« erklärt G. Meyer, Etym. Wörterbuch der alb. Spr. 385 aus dem slav. *sito* »Sieb« und beruft sich dabei auf dem Siebzauber, für den ich in der mir bekannten Literatur über den albanischen Volksglauben keine Bestätigung finde; mag *š* in einer Reihe von Beispielen wie *šulë* »Dienerin.«: slav. (Jokl, Indogerm. Forsch. XXVI, 151 f., šul »Dienerin« slav. *sъlъ*), id. Linguist. -kulturhist. Unters. 58 f.), *šuk* < slav. *sъka* (id. Miletič-Festschr. 142 usw.) dem slas. *s* entsprechen, auffallend ist jedoch das *š* in alb. *šitój*, das ein Denominativ zu *sitë* »Sieb« sein soll, in dem das slav. *s* noch erhalten geblieben ist; deshalb habe ich alb. *šitoj* in meiner Zusammenstellung der Beispiele für alb. *š*= slav. s (Hymje në historín e gjuhës shqipe S. 76.) nicht aufgenommen.

Alb. *šitój* ist ein Erbwort. Es ist uralb. **šītā* < **šītō* »Zauber« mit dem denominativbildenden *ń* (*j*) erweitert und geht auf uridg. **seɨta* »Zauber« zurück, das in germ. *saiƀa-* »Zauber« in der *o*- Stufe vorliegt: anord. *seidr* »Seit, Art Zauber«, lit. *saitas* »Zauberei«, urkymr. »praestigiae, illusio", anord. *sida* »Zauberei treiben«, usw. Torp-Falk, Wort-

schatz der germ. Sprachenheit 440. Phonetisch ist die [illegible] Etymologie einwandfrei: *ī* in *šitój* steht regelrecht für *ę́*, und *š* ist die lautgesetzliche Vertretung des idg. *s* vor unbetontem Palatal.

24. G. Meyer, Etym. Wb. der alb. Spr. s. v. stellt alb. *kl'ań, k'ań* »weinen« als Erbwort zu griech. κλαίω (aus idg. **klau̯niō*) und lehnt die Herleitung von lat *clamāre* ab »schon weil dies im Romanischen von Spanien bis Rumänien »rufen« bedeutet; doch gebraucht der Italiener den Ausdruck »levar clamore« für »jammern«. Die Begriffe »tönen, schreien, jammern, weinen« liegen nahe beisammen, und Beispiele solcher Bedeutungsvariationen sind alles eher als selten: vergleiche lat. *fleo* »weinen« und slav. *blejǫ* »blöcken«, lit. *bliáuju* »brüllen (vom Rind); aind. *rud* »weinen«, lit. *raudà* »Wehklage« und akslav. *rydajǫ* »wehklagen« zu lat. *rudo* »brüllen, schreien«; ὀλολύζω »schreien« und »wehklagen« zu lat. *ululare* »heulen«; ὀλοφύρομαι »jammern« zu lit. *ulbúti* »rufen, singen«, armen. *olb* »lamentatio« (Prellwitz). Im letzten Falle sehen wir den Begriff »singen« in der gleichen Gesellschaft mit »rufen« und „jammern«.

25. Rum. *şopîrle* »Eidechse« gehört zweifelsohne als Lehnwort zur toskischen rhotazierenden Dialektform *šapir-i* im Gegensatz zu geg. *tšapin-i* dessen anlautende *tš* aus *š* + Artikel *të* entstanden ist. Das *i* ist das ableitende alb. amplifikatives, daher maskulinisierendes Suffix, das auch zur Bildung von Bezeichnungen für Tiermännchen verwendet wird, vgl. alb. *šatį* »Gänserich«: *šotë* »Ente« (Jokl, Linguist-kulturhist. Unters. 310) wie wir es im lit. *angìnas* »grosse Schlange«: *angìs*, *añtinas* »Enterich«: *ántis* »Ente«, *žąsinas* »Gänserich«: *žasìs* »Gans« (Leskien, Bildung der Nom. 404 f.; Brugmann, Grundr. II/1, 272 f.) haben. In diesem Zusammenhang ist wohl am Platze zu erwähnen, dass nach Bashkimi geg. *tšapini* eine grosse Eidechsenart bezeichnet. Der albanische Akzent *í* erklärt sich gemäss albanischer mechanischer Akzentregelung. Im Deklinationsschema, insbesondere in dem vielfach massgebend gevordenen Akkusativ war nach dem Durchdringen des Pänultimaprinzips die Betonung *-ína* regelrecht. Von hier aus wurde dann (vgl. Jokl. Indogerm. Forsch. XXXVI, 99, ff.) ein Nominativ *-ín*, *-í* gebildet. Zu alb. *tšapįni* gehört auch geg. *tšamil* dessen *t* in *tš* ebenfalls der Artikel *të* ist, *m* steht für *-pn* aus *pin* (wie in alb. *karme* »Felsen« = eigentlich *karpënë*:: *karpë* »id«. Verf, Južnoslov. Filolog II 86). Das *l* in geg. *tšamil*, das in rum. *šopîr-le* wiederkehrt, ist mit dem bei Tiernamen beliebten *-lo-* Suffix identisch, das in slav. *kozьlъ: koza*, lat. *capreolus: caprea* usw. (W. Schultze, Jagić-Festschrift 343 ff) vorliegt. *o* in rum. *šopîrle* setzt ein uralb. **šōp-* voraus, das nicht auf lat. *sēps* »giftige Schlange, Eidechse« zurückgehen kann, weil in den albanischen Wörtern, deren lateinische Herkunft unbestritten ist, dem langen lat. *ē* (*-ę*), ebenso wie dem kurzen *ĕ* (= *ę*) ein *ie* entspricht (vgl. alb. *rjetë* »Netz« < lat. *rēte* »id.« und alb. *vjetërë*

»alt« < lat. *vĕterem*, H. Pedersen, krit. Jhber. über die Fortschr. der roman. Phil. IX, 214 ff.; und insbesondere Verf., Arhiv za arban. star., jez. i etnol. I 209). Anderseits wäre es vielleicht doch zu gewagt, ein urgriech. σάψ für das Albanische anzusetzen, dies trotz dem Umstande, dass urgriech. *makhnām* »μηχανή« durch alb. *mokërë* (Thumb, Indogerm Forsch. XXVI, 16). wiedergegeben wird.

M. E. ist nämlich doch zu erwägen ob dem rum. *sopîrle* zu Grunde liegende albanische Wort indigen sei. Diesfalls müsste es im Anlaut vor dem *š* einen Konsonanten eingebüsst haben, da sonst *h* statt *š* zu erwarten wäre. Dadurch ist man wohl zum Schlusse berechtigt, dass das alb. *šop-* in rum. *šopîr-le* auf **kšāp*, ja sogar auf **k'suap-* oder *ksuap* zurückgehen kann, das man bekanntlich dem griech. σήπω »lasse fallen« zu Grunde legt und es weiter zu lit. *šùpti* »faulen«, *sušùpęs* »verfault« stellt, vgl. Zupitza, Beitr. zur Kunde der idg. Sprachen XXV, 93 ff. Zwischen idg. **ksu-* > **kšw-* und *š-* müsste man **šš̆w-* > *šš* ansetzen, da aus dem Anlaut *šw-* je nach dem Wortton: *v -'* oder *d-* lautgesetzlich zu erwarten wäre, uralb. **ksuap- *šš̆ap* > alb. *šop-* hätte also als Erbwort einen dem griech. σήψ »Geschwulst« »giftige Schlange« ähnlichen Bedeutungsübergang durchgemacht haben. Bei der Nichtausserachtlassung des albanischen Wortes würde man auch die Lidénsche Verbindung des griech σήπω mit ai. *kuāku-* »champignon« (Studien zur aind. und vergl. Sprachgeschichte 51 ff., Boisacq, Dict. étym. de la langue grec que 853) zurückweisen müssen, da eine Grundform **kiaku̯* dem alban. Worte nicht gerecht wird, die Auseinanderreissung von alb. *šapí* und griech. σήψ aber kaum angängig ist.

26. Alb. *špreh* »ich spreche aus« gehört gewiss zu aengl. *sprecan*, as. *sprekan*, ahd. *sprechan*, zu kymr. *fracth* aus **sprakt*, bret. *fraer* »klar«, vgl. N. Jokl, Symbolae gramm. in honorem J. Rozwadowski, Cracowie 1927/I, 249, nur ist die von Jokl angesetzte Grundform **spreg-sk* besserungsbedürftig, da idg. *sk* im Albanischen erhalten bleibt, und *-h* nur auf idg. *-sḱ* hinweist, vgl. Verf., Arhiv za arban. star., jezik i etnol. III /1926/ 186.

27. In Pedersen's Albanischen Texten wird das alb. Wort *štiaz* Pl. »σπίθες, Funken« im Glossar s. v. mit *štíjezë* f. »Lanze, Stricknadel« verbunden, das G. Meyer zussammen mit *štijë* »Lanze, Sonnenstrahl« zu lat. *hastīle* »Schaft, Speer« stelt. Die Bedeutung von *štiaz* empfielt diese Etymologie nicht; viel näher liegt eine Entlehnung aus dem Griechischen ἑστία, das im Mittel- und Neugriechischen weit verbreitet in der Bedeutung »Feuer« von Sophocles Greek Lexikon schon um das Jahr 600 unserer Zeitrechnung nachegwiesen ist. — Der Form nach passt *štiaz* zu ngr. στια, das der nach Ζωγράφειος Ἀγών I 59. 190 im Epirus, in der nächsten Nachbarschaft des Albanischen vorkommt: es ist ein demi-

nutives Plural, wie *ullaze* »Auge« zu *ullë* »Nabel«, *γράμμα*«, *arádazë* »Zeilen« zu *arádë* (s. G. Meyer, Alban. Stud. I 388), wobei *-zë* an die Pluralform auf *-a* antritt; das Abfall des -e stimmt zur Lautbehandlung der Texte Pedersens (vgl. dessen Einleitung S 7,); über den Bedeutungswandel »Feuerchen, Flämmchen« zu »Funken« ist nichts hinzuzufügen. Die unerweiterte Eorm *šti* (best. *štia*, unbest. Pl. *štia*) ⩽ στία zeigt hinsichtlich der Endung dieselbe Behandlung wie z. B. *aksi* = ἀξία; formell entspricht am genauesten *mni-zë* im kalabrischen Albanisch = μνεία (s. G. Meyer, Etym. Wb. s. v.). Eine Erörterung bedarf nur noch das anlautende *št-;* die neugriechischen Lehnwörter zeigen, wie die italienischen und slavischen zumeist *st-* (vgl. *stafide* < σταφίδα, *stamnë* < στάμνα, *sterë* < στέρνα), doch erscheint *št-* auf für und bisweilen neben *st-* sowohl in slavischen, italienischen wie in griechischen Lehnwörtern (vgl. *štravís* »erschrecke«, slav. *strachъ*, *štimë* < ital. *stima*, *štül* < griech. στύλος), wodurch auch ein *štiaz* = στία verständlich wird. Diese seltenere Vertretung des neugr., ital. und slav. *st-* durch *št-*erklärt sich in der Lautsubstitution, denn das Albanische kennt als ihm eigen nur die Lautgruppe *št-*. So erklärt sich, dass *st-* in lat. Lehnwörtern »lautgesetzlich« durch *št-*, wie in den idg. Erbwörtern vertreten wird. In nachlateinischer Epoche wurde die Lautsubstitution am meisten dort begünstigt, wo das Lehnwort volksetymologisch an ein einheimisches sich anlehnen konnte, wie dies etwa bei *stromë štromë-* alb. *štriń* und *štroń* »bereite aus, strecke aus« und eben auch bei *štiaz* der Fall sein mag, falls wir bei letzterem Anlehnung an das von Pedersen zu Grunde gelegte *štijëzë* annehmen wollen. Dass bei Entlehnungen die Volksetymologie auch in solchen Worten eine Rolle spielt, die nur durch die äussere Form, nicht auch durch die Bedeutung dem einheimischen Wort klangähnlich sind, hat längst H. Pernot, Bull. de la Soc. ling. Nr. 45 (1898) p. (XX) gerade an einigen neugriechischen Beispielen gezeigt.

28. Rum. *ţare* »Hürde« ist dem Albanischen entlehnt. Die albanische Form lautet zwar *ϑark*, sodass im Albanischen auch eine Nebenform **tsark-* gegeben haben muss, dessen *ts-* stat *s* aus präfigiertem alb. Artikel *t-* + *s* entstanden ist, ebenso wie im makedorum. *tsoarră* »Krähe« < alb. *të sorë;* gegenüber *ts* ist drum. *cioară*, das wegen *tš* auf ältere alb. Form *tšorrë* zurückgeführt werden muss. Der präfigierte alb. Artikel *të* liegt bekanntlich noch in *tëmbël* »süss«: *ëmblë* »id«; *terë* »dunkel«: *erë* »Dunkelheit, Abend«; *tjatërë* »der andere«: *jatërë* »id«.

29. Alb. *ul'k* »Wolf« wird (mit ai. *vṛka-*, lit. **vil̃kas*, slav. *vьlkъ*, = idg. **ulquo*) auf die idg. Wurzel **uel-* »reissen« in lat. *vello* »raufen, zupfen; ausreissen, auszupfen, abzupfen«, got *wilwan* »rauben« bezogen, vgl. Walde, Etym Wb 448. Ich meine dagegen, dass das Wort vielmehr zur Wurzel **uel-*, **uol-* gehört, die in lit. Pl. *vãlas* »ein Pferdeschweifhaar«,

lit. *váltis* »Ähre«, serbkr. *vlât* »die Rispe, die Ähre«, ir. *folt* »Haar«, kymr. *gwallt* »id« *(u̯ol-t-)*, akslav. *vladъ* »Haar« urslav. **voldъ : *u̯ol-dh-* gehört und deute demnach idg. *ul-quo-* als das zotttige Tier. Ich glaube für diese Auffassung eine Stütze in sab. *hirpus* »lupus«, lat. *hircus* »Bock« zu finden, die auf idg. **ĝher- quo-s* zurückgeht, das von der Wurzel *ĝher-* »struppig sein« lat. *hirtus* »borstig« aus idg. **gher-to-s* gebildet ist. Ganz nahe gehört hierzu arm. *jar* »Pferdemähne«, das H. Petersson, Zeitschr. für vergl. Sprachforsch. XLVII, 528 auf idg. **ĝhr̥ri-* zu lat. *hispidus* »rauh« (aus *hirspidos*), hirsutus »stuppig«, ai. *hr̥syate* »wird starr, sträubt sich« zurückführt. Es kann offenbar kein Zufall sein, dass diese Grundwörter mit diesem ganz seltenen Suffix *-quo-* gebildet sind, das m. E. mit idg. *-oqu-* »Auge, Aussehen« zusammenhängt. Idg. **ul-quo-s* wäre also wörtlich »mit zottigem Aussehen«.

30. Rum. *urmă* »Fussspur, Fährte« — alb. **hurmë*, kann nicht von alb. *gurmë* »id.« getrennt werden. Alb. *g* ist aus *š* vor betontem und *h* aus *š* vor unbetontem, nichtpalatalem Vokal entstanden, so dass sich als Grundform **šurmë* (< *šurmă*) ergibt. Als idg. Grundform setze ich an **sr̥mā* (idg. *sr̥mā*) aus **sr̥pno-* eigentlich »Schleichspur« : lat. *serpo* »kriechen, schleichen«, alb. *šterpiá* »alles kriechende«.

31. Alb. *vješt* »Herbst« fasst W. Giese o. c. 63 richtig als Ableitung von alb. *viel'* »halte Weinlese« auf, doch setzt er merkwürdigerweisse als Ableitungssuffix *-ešte* an, obwohl es auf der Hand liegt, dass *št* in *vješt* der albanische Reflex der Konsonantengruppe *-lst-* ist, der in einer Reihe der Bildnng nach entsprechenden Beispielen schon längst erkannt worden ist, vgl. alb. *θještë* »echt, rein, unverfälscht« : *k-θiel* »rein« (Jokl, Stud. zur alb. Etym. und Wortbild. 37), ferner *kaštë* »Stroh, Spreu« : *kal* »Ähre, Halm, Stengel«, *heštë* « Pfriem, Ahle« : *hel hele* »Bratspiess, Spiess, Lanze« (id. Indogerm. Forsch. XXXVI, 124).

Eine Parallele für die Namengebung «Zeit der Weinlese« findet sich im rum. *viniceriu* »September«, doch ist die Annahme, dass es sich um eine albanische Lehnübersetzung handelt wohl kaum in Betracht zu ziehen, da ähnliche Benennungen auch ausserhalb des Rumänischen (vgl. friaul. *mes di vendème*, prov. *mes di vendèmi*) auch anderswo vorkommen, vgl. z. B. slov. *vinotok* »Oktober«, bulg. *grozdober* »Oktober« = »Weinlese«, nhd. *Weinmonat* »Oktober«, ahd. *windume-mânôth* »Oktober« (<lat *vendimia*), estn. *winaku* usw. Wichtiger ist m. E. auf geg. *višt*, das »Getreide auf dem Felde« (Bashkimi 405) bedeutet, hinzuweisen, da es, mit Rücksicht auf wurzelverwandtes lit. *valýti* »Getreide einbringen« (G Meyer, Etym. Wb. 457) scheint, dass die alte auf den Getreidebau bezügliche Namensgebung im Albanischen vor dem Weinbau gewichen ist. Zu alb. *vješt* »Herbst« > »Oktober« vgl. friaul. *mes di tom* »Oktober«.

Vješt dient in Toskischem zur Bezeichnung der drei Herbstmonate. Zur ihrer Unterscheidung dient das Zahlverfahren: der September heisst *Vješt e parë*, der Oktober *Vješt e dytë*, der November *Vješt e tretë*. Eine derartige Unterscheidung gleichnamiger Monate durch Zahlen ist bekanntlich auch sonst üblich z. B. im Syrisch-arabischen, Persischen und Osmanisch-türkischen, wo der Oktober von November, und der Dezember von Januar durch den Zusatz von arab. *al-awwal* »der erste« bzw. *al-tani* »der zweite« unterschieden werden. Eine auffallende Parallele zu den toskischen Benennungen der Monate September-Oktober-November bieten die entsprechenden volkstümlichen osmanisch-türkischen Monatsnamen in oferne hier alle drei Monate als »Herbst« *(güz)* bezeichnet werden. Doch erfolgt ihre Unterscheidung nicht durch das Zahlverfahren: *güz ajy* »September«. = »Herbstmonat«, *orta güz ajy* »Oktober = Mitteherbstmonat«, *son güz ajy* »November = Ende-Herbstmonat«.

32. Gegen die Herleitung des alb. *zgoń* »wecke auf« aus lat. *exvigilare* (ital. *svegliare*, franz. *eveiller*), die G. Meyer, Etym. Wörterb. der alb. Spr. 332) in Vorschlag gebracht hat, hat schon H. Pedersen, Zeitschr. für vergl. Sprachforsch. XXXIII, 547 mit guten Gründen Einspruch erhoben, ist doch bei dem genannten albanischen Verbum auch in solchen Mundarten, die die ursprünglichen Gruppen *-kl-*, *-gl-* deutlich als solche erkennen lassen, keine Spur eines *l* vorhanden. Neben *zgoń* »wecke auf« komt auch *k'oj* »erwecke« vor, das G. Meyer l. c. aus damals noch nichtbelegtem *skoń* erklärt, dessen Existenz durch bei Kristoforidi, Λεξ. τῆς ἀλβ. γλώσσης belegte toskische Form *skoj* gesichert ist. Nun hat N. Jokl in seinem Beitrag zur Lehre von der albanischen Vertretung der idg. Labiovelare (= Acta Jutlandica XI/I, Arhus 1937, 148 ff). versucht, die Sippe von alb. *sk'oj*, *zgoń* aus albanischen Mitteln zu erklären. Von der richtigen Annahme ausgehend, dass alb. *koj* ein Simplex vorliege, glaubt Jokl im stammhaften Bestandteil von *skoj*, *zgoń* die genaue Entsprechung eines lat. *cieo*, *ciēre* »in Bewegung setzen, rege machen, wecken«, des Weiteren von griech. σεύω »setze in rasche, heftige Bewegung«, aind. *cyavatē* »erregt sich, geht fort« erkannt zu haben und setzt als albanische Grundform **kie-n-ţō*. Phonetisch lässt sich freilich nichts einwenden, die Bedeutungsübereinstimmung ist aber nur auf Albanisch und Latein beschränkt, sodass ein anderer Erklärungsversuch wohl versucht werden darf, dies umsomehr weil die Bedeutung »wecken« in Gegensatz zu alb. *zgoń*, *skoj* (s. unten) im lat. *cieo* gewiss sekundär ist. Freilich verbleibe ich auch dabei, dass *z* in *z-goń*,, *s* bzw. *š* in *skoj* (aus *škoj*) eine etwa »ex« bedeutende Präposition ist zu deren Entstehung neben lat. *ex-*, *dis* auch idg. *ou-kue* > alb. *s* und idg. *eĝzh* (woraus uralb. *kš* > *šš* > *š*, idg.* *duis* »nach zwei Seiten auseinander«, idg *dus-* »miss« einen nicht mehr genau zu fixierenden

Anteil beigesteuert haben, doch nehme ich an, dass in alb. *zǵoń* der stammhafte Teil, das alb. Wort für »schlafen« steckt, mit H. Pedersen o. c. 548 unter *dz-ǵumë* »wach« unser Wort verbindet. *ń* in alb- *ǵoń* ist das denominativkausative alb. Verbaformans *-nį*, vor welchem ein *p* (wie z. B. in alb. *hüń*, *hüj* »gehe hinein«: lat. *sub-eo* »id.« Verf. Albanorum. Stud. I 17 ff.) geschwunden ist, so dass sich ein uralb. **šāp-* ergibt, aus dem mit dem lautgesetzlichen Wandel von *š* zu *ǵ* vor betontem Vokal und *ā* zu *ō ǵop* wurde: demnach lautet die idg. Grundform **(se)-sō̯(u̯)pa* und bedeutet »ich bin eingeschlafen und bin noch im Schlafen, schlafe«. Die letztgenannte Form ist das Perfektum zu idg. **seu̯ep-* »schlafen« (Hirt, Ablaut. 135): *sōpio* »einschläfern«, aind. *svāpayati* »schläfert ein«, alb. *ǵumë* »Schlaf«, ai *svapati* »schläft«. Ob das *n* in alb. *-ǵoń* von Part. Perf. auf *-no* bezogen wurde oder ob *ń* an ein Part. Perf. *sō̯(u̯)pnos* angetreten ist, lässt sich nicht mehr ausmachen.

33. Alb. *zog* »Vogel« wird mit. arm. *jag* »junger Vogel« als eine spezifisch albanisch-armenische Wortparallele aufgefasst (vgl. H. Pedersen, Zeitschr. für vergl. Sprachf. XXXVI 268.). Nun hat Sigurd Agrell in seiner Arbeit Zwei Beiträge zur slavischen Lautgeschichte (Lunds Univ. Arsk. NF Abt. I, Bd. 1, 45. 32 28) arm. *jag* sehr ansprechend mit lit. *żagata* »Elster«, let. *schagata* verknüpft. Dieses Wort hängt gewiss mit einigen lautbezeichnenden baltischen Wörtern zusammen, vgl. lett. *schadsinat* »schwatzen«, und lit. *żvagéti* »to hiccough«, *żagylys*, *żegylys* »biccough« (Lalis) die ebenso wie arm. *jag* auf idg. **ĝhagh-* zurückgehen. In lit. *żegséti* beruht das erste *e* auf Assimilation; das *o* der albanischen Wortform *zog* geht auf eine Urform **ĝhāgh-* zurück.

34. Alb. *berońë*, geg. *berój* »unfruchtbar« (von Menschen und Tieren) hat schon Bugge, Beiträge zur Kunde der idg. Sprachen XVIII (1893) 174 mit afranz. *baraigne* »unfruchtbare Frau« zusammengestellt und beide Wörter mit alb. *ber* »Schaf, Weidevieh« — nach G. Meyer (Etymologisches Wörterb. der alb. Spr. 33) einem alten Alpenwort« — in Zusammenhang gebracht. Trotz Meyer-Lübkes scharfsinnigen Bemerkung (Roman. etym. Wörterb. 942), dass es sich in alb. *berońë* und afrz. *baraigne* wohl um zufälligen Anklang handeln dürfte, auch alb. *berońë* selbst unerklärt, demnach isoliert sei, nimmt Jokl (Linguistisch-kulturhist. Untersuch. 242 ff.) die alte Zusammenstellung mit Unrecht wieder auf. Freilich kann man nicht in Anrede stellen, dass der Stamm *ber-* die Entsprechung in den romanischen Mundarten, insbesondere in denen der Alpen wiedekehrt (vgl. engad. *bar*, piem. *bero*, mail. *bera*, com. bergam. *bar*, lothr. *ber*) findet, doch muss die Zusammenstellung des alb. *berońë* und afranz. *baraigne* schon deshalb abgelehnt werden, weil das altfranzösische Wort, in dessen *-aigne* Jokl o. c. 243 ein lateinisches Suffix *-anea*

wittert, nicht romanischen, sondern bestimmt germanischen und zwar fränkischen Ursprungs ist.

Die Bedeutung des Wortes, das sich, abgesehen vom Galloromanischen, auch im Alpenromanischen (von Wartburg, Franz. etym Wörterb. I 242 f.) findet, bezieht sich — zum Unterschied von alb. *beroñë* — nicht allein auf Menschen und Tiere,, sondern auch auf den Erdboden; so ist namentlich *terre brehaigne* eine wiederholt überlieferte Verbindung. Die Grundform **barañ-*, die von Meyer-Lübke l. c. und v. Wartburg l. c. angesetzt wird, genügt den tatsächlich überlieferten Formen nur zum Teil. Die schon alt belegten Formen *barhaign*, *baraing* erklären sich als leicht verständliche Umstellung eines ersprünglichen *brahaing brehaing* in Gegenden, in denen intervokalisches *-h-* verstummte; unverständlich wäre aber eine Umstellung von *baraing* zu *brahaing*, wobei auch ungeklärt bliebe, auf welchem Weg in den Hiatus ein konsonantischen *-h-* eintrat.

Denn dass dieses *-h-* nicht bloss graphisches Trennungszeichen im Hiatus war, sondern das ins Galloromanische aus dem Fränkischen eingedrungene konsonantische *-h-*, zeigt unter anderem die südwestliche Form *bragaigne*, in der das spirantische *-h-* des Nordens in den entsprechenden gutturalen Verschlusslaut umgesetzt wurde. Ähnlich ist nordfrz. stimmloses *-bh-* bei der Wanderung in den Süden durch die stimmlose Entsprechung *-k-* ersetzt worden, vgl. afrz. *Brunehaut* neben prov. *Bruniquel*, afrz. *jehir* in *gequir* usw. Gamillscheg, Romania Germanica I 263.

Die Grundlage des Wortes muss also fränkisches *-h-* enthalten, und zwar nicht inlautend, denn in dieser Stellung ist das *-h-* schon im Fränkischen ein blosser Hauchlaut goworden, der bei der Romanisierung unterdrückt wurde, sondern silbenanlautend. Schon v. Wartburg deutet o. c. 243. Anm. 10 an, dass die ursprüngliche Bedeutung des Wortes »unfruchtbares Land« gewesen sein kann, und vergleicht damit westfällisch *brak* »brach« und »ohne Kind«. Das gleiche *brak* liegt auch im ersten Glied des fränkischen Grundwortes vor: frank. *brack* »brach«, das auch in Ortsnamen wie *Braclog silva* schon im IX Jhdt. in Gelderland bezeugt ist. Das zweite Wortglied ist fränkisch *hagin* »umhegter Platz«, die Grundform von *brahaing* ist also fränkisch *brak-hagin* »brachliegender, fest umgrenzter Platz«. Vielleicht handelt es sich um einen alten Rechtsausdruck, womit ein unbebautes Grundstück, dessen Besitz strittig war, bezeichnet wurde, ähnlich wie awallo *warescait* »Brachland, Weideland« ursprünglich einen von den Behörden beschlagnahmten, daher nicht kultivierten Besitz bezeichnet. Die weite Verbreitung des Wortes, namentlich auch die Wanderung in den nicht fränkischen Süden, kann damit zusammenhängen, dass das Wort als nordfranzösischer Ausdruck der karolingischen Güter, wie andere nordfranzösische Wörter, die sich in den Capitularien Karls des Grossen finden, in den Süden getragen wurden.

Aus der Tatsache, dass das silbeneröffnendes *-h-* echter Konsonant, nicht Hauchlaut war, erklärt sich auch die Wiedergabe der Lautgruppe *-k+h-* durch romanisches *-hh-*. Wenn im Galloromanischen zwei Konsonanten aufeinander stossen, wird der erste an den zweiten assimiliert. Diese Assimilation wird durch die Entwicklung von Ortsnamen wie etwa *Bréhain* in Meurthr -et- Moselle d. *Bergheim* gesichert. Fraglich ist noch, ob das substantivische *brahaigne* »Brachland« selbst von einem adjektivischen *brahaing* »unfruchtbar« neugebildet ist (das selbst wieder von *brahaing* »Brachfeld« übertragen sein müsste), oder ob die feminine Form die ursprüngliche war, von der aus ein Adjektiv *brahaing* rückgebildet wurde, wie *châtain* aus *châtaign*, *violete* aus *violette*, u. ä. Eine schon fränkische Grundform *brakhagina* wäre denkbar, wenn man an Erhaltung einer alten lokativischen Form zu *brakhagin* denkt, vgl. in Ortsnamen *Haribrëma* zu *brem* »Rand, Einfassung«, heute *Herbrammes* (Namur) u. a., G a m i l l s c h e g, Germanische Siedlung in Belgien und Nordfrankreich, Berlin, 1938, 99.

Nun zurück zu alb. *berońë*. Nach J o k l l. c., soll das Grundwort *ber* wie auch das Suffix *-ońë-* romanischen Ursprungs sein, was wohl behauptet, gewiss aber nicht wahrscheinlich gemacht werden kann. Gegen die Annhme, dass *ber* »romanischen« Ursprungs sei, spricht entschieden seine Verbreitung, seine vorindogermanische Versippung (vgl. O š t i r, Beiträge, 317), die mit Bestimmtheit auf ein vorromanisches Reliktwort hinweisen. Was nun das Suffix *-ońë* anbelangt, kann nicht mit J o k l für seine Erklärung von einem »Nebeneinander der lat. Suffixe *-aneu- -oniu-*« ausgegangen werden, das auf der oben zurückgewiesener Zusammenstellung von afrz. *beraigne* das sich als fränkisches Lehnwort entpuppt hat, und alb. *berońë* konstruiert ist. Anderseits kann *-ońë* wegen seiner Bedeutung nicht auf lat. *-onia* zurückgeführt werden, weil *-ońë* nach dem bisher bekannten albanischen Wortvorrate zur Femininbildung in Tiernamen (vgl. *muškońë* »Mauleselin«: *mušk* »Maulesel«, *škabońë: škabë*, *ujkońë* »Wölfin«: *ujk* »Wolf«) dient, die Motion augmen. Suffixes dem Romanischen, das Rumänische ausgenommen, nicht unbekannt ist. Daher habe ich schon in meinen Albanorum. Stud. I (1919) 71 alb. *-ońë* als heimisch und mit den *-ōn-* Ableitungen vom Typus des lit. *širšōnas* »Hornisse« verwandt aufgefasst, vgl. auch C. T r e i m e r, Slavia III (1924) 361. Ist dem es so, so kann der Parallelismus des alb. u j k ó ń ë »Wölfin«: rum. *ursoae* »id.« nur auf rumänischer Umformung des albanischen Suffixes beruhen.

Zugunsten seiner Annahme, dass alb. *-ońë* in *berońë* romanischen Ursprungs sei, hebt J o k l (o. c. 307) allerdings hervor, dass von den mit diesem Suffix versehenen Wörtern die Mehrheit, nämlich *škebońë*, *gabońë*, *muškońë* — Fremdwörter sind, eine Bahauptung, der eben die

angeführten Beispiele widersprechen, denn *gabońë*, *škabońë* ist ein zu vorlat. *capys* gehöriges vorindogermanisches Reliktvort (s. s. v.) im Albanischen, während *muškońë* zweifelsohne dem heimischen albanischen Wortschatz gehört. Es geht nämlich auf idg. Grdf. **muĝhsi-* in avest. Eigennamen *Sāi-mužeis* zurück, und ist, mit regelrechtem albanischen Übergang von Guttural + *s* (K. Oštir, Anthropos VIII 165; Verf. Albanorum. Stud. I 95 ff.) mit amplifikativen -k o- Suffix gebildet, das in urslav. **mъzъkъ* vorliegt, aus dem mit der Assimilation des *g* an *z* (— idg. *ĝh*) akslav. *mъzgъ* entstanden ist.

Die albanische Motion ist von einem Wortpaar wie *ujk* »Wolf«: *ujkońë* »Wölfin« ausgegangen und hat auch die Reliktwörter ergriffen. Dass zu *ber* ein Femininum *berońë*, das ja »unfruchtbares Tier,« dann auch »unfruchtbare Frau« bedeutet, erklärt sich daraus, dass alb. *ber* mit allen seinen ausseralbanischen Verwandten »Widder« bedeutet, und das albanische Synonym für »Widder« *daš* regional (z. B. in Skutari) noch »verschnittener Widder« — »Hammel« »castrato« (Jungg s. v.) im Gegensatz zu *vargës* »daš i pa tredure« — »unverschnittener Widder« (Kristoforidi, Λεξικὸν τῆς ἀλβανικῆς γλώσσης 473; »capro non castrato«, Bashkimi 152) bedeutet. Demzufolge ist alb. *berońë* nichts anders als »Hammelartiges Tier«. Für ausseralbanische Parallelen für dieselbe semasiologische Beziehung der Begriffe »Widder« — »unfruchtbar« liegt z. B. ahd. *stero* »Widder« — got. *stairô* f. »unfruchtbar« vor.

HENRIK BARIĆ

BALKANOLOGISCHE SPRACHSTUDIEN

I

Eine unerklärte albanische Satzart

Eine im Albanischen oft zu belegende, unlogisch anmutende Ausdrucksweise besteht darin, dass ein Verbum im Plural steht, obschon im Vorausgehenden nur von einer Person die Rede ist, die Subjekt sein kann, eine zweite mit me „mit" verknüpft aber nachträglich genannt wird, vgl. z. B. *puθɛšin me vajze* (Holger Pedersen, Albanische Texte 158), was nach dem ganzen Zusammenhang nicht etwa „sie (d.h. mehrere) küssten sich mit dem Mädchen", sondern nur heisst = „er und das Mädchen küssten sich". Aus denselben Texten vgl. noch: *zunɛ luftɛnɛ me džidžon* „sie kamen in Kampf mit seinem Vaterbruder" „er kam in Kampf mit seinem Vaterbruder" (S. 71); *škonɛn šumɛ mirɛ me até grüa* (S. 81) „sie vertragen sich gut mit dieser Frau" = er vertrug sich gut mit dieser Frau", *bɛnɛ toiðjo punɛ edé me atɛ* (S. 43) „und so taten sie mit ihm", = „und so tat sie mit ihm", *zunɛ lafin me tɛ* (S. 71) „sie knüpften ein Gespräch mit ihm" = er knüpfte ein Gespräch mit ihm", *se tš θanɛ pela me mɛzin* (S. 78) „was sagten die Stute zum Fohlen" = was sagte die Stute zum Fohlen", *ndɛjn até ditɛ tɛ bašk*ɛ *me handžinɛ* „an dem Tage blieben sie beide zusammen mit dem Wirt" = an dem Tage blieb er mit dem Wirt zusammen". Dieselbe Wendung, die Pedersen in der čamischer Mundart in Südalbanien konstatiert hat, ist auch gegisch; vgl. z.B. *škuam me Ǵergǵin nɛ Prištinɛ* „wir gingen mit Gjergi nach Priština" = ich ging mit Gjergi nach Priština"; *do tɛ škojmɛ mɛ Dritɛn, mandei le tɛ vijɛ edhe Fadili kur tɛ ktehet nɛ špí* „wir werden mit Drita gehen, später soll auch Fadil uns folgen, wenn er nach Hause zurückkehrt" = ich werde mit Drita gehen, später soll auch Fadil uns folgen, wenn er nach Hause zurückkommt" usw. usw.

Pedersen, der als ester o. c. auf diese albanische Wendung aufmerksam gemacht hat, lässt sie unerklärt. Sie ist gewiss nicht spezi-

fisch albanisch. Auch im Italienischen ist sie gar nicht so selten. Ich habe natürlich nicht solche Fälle im Auge wie *così disse il mio duca, ed io con lui volgemmo i nosti passi da una scala* (Dante, Purg. XVII. 64—65) oder *la reina coll' altre donne .... cominciarono* (Boccacio. Decam. Intr. S. 26 Aug. Fanfani); *sancto Franciesco cholli altri chompangni andarono a Sancto Jachopo* (Fioretti di s. Francieseo, ed. Manzoni, Rom 1902. S. 11. 37); *chostai colli suoj compangni sono de' più santi uomini* (Abid. 18. 29) deren Verschiedenheit von den oben behandelten albanischen Beispielen leicht erkannt wird und die sie wohlbekannten aus anderen Sprachen an die Seite stellen (vgl. Hölder 180. Anm. 1, Koch-Zupitza 72, Kühner, Ausführliche Grammatik der lat. Sprache 14. 2), sondern solche wie *Jo mi godo, tra gli altri* (sc. comodi), *un camerino, | Ove col mio Tiberio di Gennaro | N' ascondemo talor fin dal mattino* (Tansillo, Stanze a Martirano XXX) oder — aus neurer Zeit — *ma sopratutto... la sera... ella-preferiva andarsene tutta solla, impettita sotto la sua sciarpetta bianca. sino a Porta Garibalbi. Cosi s'erano incontrati con Paolo, ove egli gironzolava* (Verga, Primavera. Brigola. Milano 1877 S.1), *appena furono soli colla ragazza* (Verga. Vita dei campi); *siamo stati a scuola insieme, con Torranza* (Fogazzaro, Fadele; *mi sfogai scrivendo al Carducci, col quale in un triste momento c'eravamo trovati a far tristi riflessioni e presagi* (Franc. D' Ovidio, Rimpianti 290.; *col padre non pare fossein armonia il Manzoni, ma cola madre si amavano svisceramente* id. Saggi critici S. 85; *scusi.... c'è per esempio il signor Bolzoni, col quale ci compreliano a meraviglia* (Rina del Prado, Sorella 28; *qui con Marco, siamo preoccupati del tuo stato d'animo* (Serao, Castigo S. 191); *abbiamo dormito ei mesi nela stesa camera, col Daga* = io e il Daga (Deledda, Cenere 227); *si siete bisticciati. con lei?* = hast du dich mit mir gezankt? (ib. 345)

Aus Materialen die A. Tobler, Vermischte Beiträge zur französischen Grammatik II № 3 für diese Redewendung zusammengestellt hat, vgl. *nous le tenions à deux avec la marraine* (Loti, Yves S. 197), wo *à deux* jeden Zweifel ausschliesst; dann *vous* (der Gattin gewendet) *nous quittes? — Oui, nous avons à sortir ce matin avec madame de Brienne* (Scribe, Mariage d'argent III 5); *nous nous sommes rencontrés de nouveau avec Gambetta*(A. Daudet, Souvenir 39); *nous avons toujours été ici avec défunt mon père, tous les deux tout seuls* (Droz, Les étangs 226); *nous avions fait, avec ma femme. une promenade de deux dans les Pyrénées* (Zola, Revue bleue II, 1894) 152 Sp. *avers le meme temps, nous discutions beaucoup, avec Émil Hennenquin, la théorie des milieux* (Rod, Trois coeurs 14); *nous marchons côte à côte avec Norette, la main dans la main, sans rien nous dire* (Azène, Chèvre d'or, 168); *nous avons eu pendant quelque temps ici Adolf Tobler, qui est aussi un de vos élèves*

et avec qui nous avons beaucoup parlé de vous (Brief von G. Paris an Diez vom 6. Oktober 1881, Archiv für Studium der neueren Sprachen CXV. 75).

Dass man Beispiele gleichen Verfahrens schon im Altfranzösischen vorfindet, glaubt Tobler nicht. Doch liest man Chevalier au lyon 2501 ff. wo Gauvin den Yvain auffordert, sich von seiner Fran auf eine Weile zu trennen, und mit ihm sich auf ritterliche Fahrten zu begeben (in der nach der Handschrift P äbgedruckten Variante) *Rompez le frain et le chevoistre, S'irons tornoiier avec vous*, das sich hieher ziehen lässt, und dies umsomehr, da in anderen Handschriften an Stelle von *avec vous* — m o i s e t v o s steht. Gegen Toblers Einwand, dass „es altem Brauch nicht entgegen wäre, wenn Gauvent *irons* im Gedanken auch nur an sein eigenes Gehen verwendete, spricht auch die in zitierten Versen geschilderte Situation selbst. Auch steht das hier behandelte Beispiel nicht „isoliert" da. Liest man doch bei Joinville *messires Gobers... en cui compaignie je, Jehans sires de Joinville passames la mer* (74 e), was zum Gebrauch im Neufranzösischen völlig stimmt.

Von ausserromanischen Sprachen kommt für die hier behandelte Redewendung vor allem das S l a v i s c h e in Betracht, vgl. russ. *My s toboj kak riba s vodoj* (Dal'), *My s sestroi* (ich und die Schwester) *My s nim raznih vkusov* (Ušakov), *stanem my s toboj žitь* „wir werden mit dir leben" im Sinne von „ich und du werden leben" (M i k l o s i c h; Vergl. Grammatik der slav. Sprachen IV, 48) *my s toboi idem* (Narodnyja russkija skaski I 54); *edina nas matuška s toboj rodila* (ibid. I 64) = eine Mutter hat mich und dich geboren"; serb. *da sva mi* (Vlatko) *z bratom primili p'neze* (Mon. Serbica spect. hist. Serbiae, Bosnae, Ragusii, ed. Miklosich 411, = „dass ich und der Bruder das Geld erhalten haben"; abulg. *i za utra izyde Ektorŭ kralĭ i načęsta sę byti sŭ Axilešemŭ* (Trojanska priča izd. Miklosich, Zagreb, 1871, S. 36) „Hinaus ging. Hektor und sie begannen sich zu schlagen mit Achilles« wo wiederum nicht mehrere, sondern nur Hektor und Achilles die Kämpfende sind, was i diesem Falle noch deutlicher wird, *da načęsta sę* — ebenso wie *sva* in oben angeführtem altserbischem Beispiel — D u a l ist.

Ebenso drückt sich das L i t a u i s c h e aus: m ù d u b ú s i v i r g y v é n s i s s u d ë d ù k u d r a ú g e „wir beide werden sein und werden leben mit dem Alten zusammen" = „der Alte und ich werden zusammensein und zusammenleben (vgl. D e l b r ü c k, Vergl. Syntax der idg. Sprachen III, 256.)

Ähnliches findet sich auch im D e u t s c h e n. Tobler weist o. c. 20 auf eine Stelle der Henkelschen Übersetzung von Dostojevskis Raskolnikov „Wir haben mit Lisaweta die Kreuze getauscht; sie gab

mir das ihrige, und ich gab ihr mein kleines Heiligebild", doch mit der Warnung, dass vielleicht damit russische Redeweise nachgebildet sein dürfte, was auch tatsächlich der Fall ist; auch die Beispiele, die Grötzschel in der Lausitz vorgefunden und in der Zeitschrift für deutschen Unterricht XIX (1905) 196 besprochen hat, können nicht als ganz sicher betrachtet werden, da die Redewendung von zweisprachiger, in deutschen Familien beschäftigter Dienerschaft, ebenso wie in Wien von tschehischen herstammen könnte, deren Zufluss nach der ehemaligen österreichischen Reichshauptstadt bedeutend war. Das gilt auch fur niederschlesischen Provinzialismus *Wir sind heute mit ihm spazieren gegangen* (= ich und er sind heute spazieren gengangen), auf den G. Steinbart im Archiv für neuere Sprachen CIII (1899) 150 aufmerksam gemacht hat. Durch slavischen Einfluss kann man aber nicht die beiden Beispiele erklären, die G. Ebeling im CIV Band derselben Zeitschrift angeführt hat: *Wir waren da im Harz mit meiner Frau,* welche Redewendung er Alfred Pisop ablauschte und *Wir assen man in Türingen Forellen mit meiner Frau,* die Ebeling in der Unterhaltung mit einem Ratsherr aus Stralsunds, aber aus Berlin gebürtig, notierte. Toblers Behauptung l. c., dass im Deutschen dem französischen Typus *nous avec lui* = „ich und er" „nichts entsprechendes vorkäme", ist demnach abzulehnen.

M. E. gehört hieher auch griechisch Καὶ εὐθὺς ἐκ τῆς συναγωγῆς ἐξελθόντες ἦλθον εἰς τὴν οἰκίαν Σίμωνος καὶ Ἀνδρέου μετὰ Ἰακώβου καὶ Ἰωάννου (Marcus I, 29) = er (d. i. Jesus) ging mit Jakobus und Johannes in das Haus des Simon und Andreas", da die alternative Deutung Ebelings „Iesus, Simon und Andreas gingen mit Jakobus und Johannes in das Haus des Simon und Andreas" durch den Kontext der biblischen Erzählung widerlegt wird.

Die hier besprochene Redewendung ist auch im Altindischen festzustellen. Wackernagels Deutung der homerischen Formel Αἴαντες Τευκρός τε (Zeitschrift für vergl. Sprachf. XXIII, 308 f.) geht aus von der vedischen Konstruktion *ā yad ruhāva Varunaš ca nāvam* (RV 7, 88, 3) „wenn wir beide besteigen und Varuna das Schiff" = „wenn ich und Varuna das Schiff besteigen." Weitere Belege aus dem Altindischen finden sich RV 8, 1, 6, 8, 34, 1 a; 8, 69, 719, 111, 31, 9, 95, 5. Stokes hat zuerst (Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung II, 395) als Analogie zu der „Eigentümlichkeit des altnordischen *sātud it Völundr saman ī holmi*" aus dem Altirischen Dullnid *Pātrice o Themuir hierich Laigen; corincātar Dubtach* „Patrick ging von Tara in die Grenzen von Leinster; sie trafen sich [er] und Dubtach" Lard. fol. 18 a. 2 und *icind tricha bliadan condriefem and ocus tū* „nach

dreissig Jahren werden wir = [ich und du] dort zusammentreffen" Felire 5. März Note (L Br. 83, Stokes Ausgabe S. LXI) gestellt. Er fügt hinzu: „Man sieht, dass das Altirische sich dadurch vom Altnordischen und Angelsächsischen unterscheidet, dass es die Konjuktion und ausdrückt, das vorhergehende Pronomen ins Verbum verlegt." Zwei weitere Beispiele wies Ebel nach (Beitr. zur vergl. Sprachf. IV, 351): *dorensat sid cus Fergal* „sie machten Frieden mit Fergal" = er machte Frieden mit Fergal" in den Annals of Innisfallen Rawl B. 503 (bei O'Donovan, Ir. Gr. S. 447) und *biam soer cechinbaid lamnoeb do Laignib* „erimus salvi semper, d. h. ego cum sancta de Laginiensibus".

Wir haben also — ohne dass irgendwelcher Zusammenhang bestünde — auf sieben ganz verschiedenen Sprachgebieten, auf dem albanischen, auf dem slavischen, auf dem lettischen, auf einem vom Slavischen nicht beeinflussten deutschen, auf dem griechischen und auf dem keltischen dieselbe unlogische und korrekter Grammatik wiederstrebende Ausdrucksweise. Man wird danach auch ihre Erklärung nicht in irgendeiner besonderen Art der Präpositition „mit" (alb. *me*, ital. *con*, franz. *avec*, slav. *sŭ*, lit. *su*, griech. μετά, kelt. *cus*) suchen, sondern in den gleichen psychischen Verhältnissen. Der Sprechende ist von dem Gedanken an die zwei in Betracht kommenden Personen dermassen erfüllt, dass er sich so ausdrückt, als ob auch dem Hörer beide bekannt wären, und dann nur als nachträgliche Erklärung die zweite hinzufügt. Er wählt dazu in den gegebenen Beispielen die Präpositin der Gemeinschaft, er könnte aber ebensogut die Konjuktion der Verknüpfung „und" wählen und tatsächlich findet sich auch das und zwar im Altindischen, wofür ich auf die Beispielsammlung bei Delbrück o. c. III 256 verweise und in keltischen Sagentexten, vgl. z. B. *intan doregasu cotbūaib anair doridisi fiddaid sund innaidhisin dadaig Findabair* „wenn du mit deinen Rinderherden von Osten wieder zurückkommen wirst, dann werdet ihr hier noch in derselben Nacht zusammenschlafen = du und Findabair; *rogabson dino iarsin rige lagen batar Micoral Cobthach* „er ergriff nun die Herrschaft von Leinster darauf und sie waren (d. h. lebten) im Frieden [er] und Cobthach"; *Tair forsallar dino ol Ingcel; bid indosso duit on ol Fiacha Rigfola. Dothāetsaide forsilar, condrecat intrēnfer* "tritt her auf den Flur, sagte Ingcel; das wird sofort geschehen, sagte Fiacha. Er tritt vor auf den Flur, sie treffen zusammen [er] und der Herkules, H. Zimmer, Keltische Studien: Zeitschrift für vergl. Sprachf. XXXII, 154 f.

Die Frage nun, in welchen Fällen zur Konjuktion, wann zur Präposition gegriffen werde, wird die einzelsprachliche Funktionslehre der zwei Partikeln zu lösen haben.

II

Zur rumänischen Deklination

Die Vereinfachung des lateinischen Kasussystems hat sich folgendermassen entwickelt. Der Nominativ als Subjektivus musste bleiben, konnte in seiner Funktion durch keinen anderen Kasus ersetzt werden. Bei Genitiv unterscheidet man partitiv, possesiv, adnominal und exclamativ. Der erste ist durch *de* ersetzt worden, der Ausgangspunkt dafür ist zu sehen in Fällen wie gib mir ein glas Wein und gib mir Glas von dem Wein, den ich gestern getrunken habe. In solchen Verbindungen liegt die Anschauung, dass man von einem Ganzen einen Teil wegnimmt, so deutlich vor, dass man auch sprachlich zu einer deutlicheren Ausdrucksweise greift. Auch der Genitiv des Ausrufs wird durch *de* ersetzt. Er ist im klassischen Latein nicht üblich, findet sich aber bei Plautus, dann vereinzelt bei anderen Dichtern, später bei Tertullian, also Ausdrücke, wie o mercis malae, o miserae sertis. Diesen lateinischen Genitiven entsprechen in allen romanischen Sprachen *de* — Verbindungen: span. *pobre de mi*, prov. *ay dieus de l'alba*, afr. *fils Alexis, de ta dolente mere*, rum. *vai de voi bogaților*, vgl. Meyer-Lübke, Rom. Gramm. III, 234 und 367 und die ergänzenden und berichtigenden Bemerkungen von A. Barth, Zeitsch. für franz. Sprache und Literatur L, 308 f., wo namentlich darauf hingewiesen wird, dass es sich im Romanischen um die Fortsetzung einer lateinischen Konstruktion handelt. Das *de* bedeutet, wie in so vielen Fällen, „betreffs", „mit Bezug auf", es ist wieder eine deutlichere Form als der Genitiv.

Ganz anders verhält es sich mit dem possessiven Genitiv. Das Besitzverhältnis schliesst im Gegensatz zu den andern eine innere Beziehung zwischen Besitzer und Besitztem in sich: der Besittzer ist interessiert an dem Besitzen. Für das Interesse aber gibt es eine andere Ausdrucksweise als den Genitiv, nämlich den Dativ: „Das Haus des Königs" ist „das Haus, das dem König gehört, „an dem er ein Interesse hat". Ist der Dativ danach ein verbaler Kasus, stellt er sich dadurch in scharfem Gegensatz zum Genitiv, der selbst als partitiv zunächst rein nominal ist, so liegt doch die Möglichkeit vor, nun auch dann das Possessivverhältnis durch den Dativ auszudrücken, wenn kein Besitzverbum ausgesprochen wird: „dem König das Haus" oder, pleonastisch, „dem König sein Haus."

Somit hat die vielseitige Funktion des Genitivs seine Weiterentwicklung nach zwei Seiten zur Folge gehabt: Verdeutlichung durch die Präposition *de* und Übergang zum Dativ. Dieser letztere dagegen ist so eindeutig, dass es zunächst blieb, dann allmählig, wenn aus Gründen der Deutlichkeit oder stärkeren affektischen Hervorhebung eine Präpo-

sition bevorzugt wurde, Ersatz durch *ad*: *scribo ad te* für *scribo tibi*. Auch der Akkusativ ist eindeutig und bleibt, erweitert sein Gebiet aber noch dahin, dass er allgemeiner Präpositionalis wird, also auch nach *cum ab* usw. in der Umgangssprache schon zu Beginn unserer Zeitrechnung erscheint, wofür Beispiele im Thesaurus linguae latinae unter *ab* und *cum* zu finden sind. Umgekehrt ist der Ablativ so vieldeutig, dass die Übernahme seiner Aufgaben durch Präpositionen sehr früh erfolgt ist und bloss erstarrte Formeln, wir rum. *noptea* „bei Nacht". *seara* „abends" geblieben sind. Endlich der Vokativ, der nur im Singular der Masculina auf — *us* mit Ausnahme von *deus* seine eigene Form hat, bleibt zunächst.

Danach ergibt sich für eine gewisse Periode der lateinisch-romanischen Sprachentwicklung ein Vierkasus-System:

Nominativ	(Subjektivus)	*dominus*
Dativ	(Obliquus)	*domino*
Akkusativ		*dominum*
Vokativ		*domine*

Vergl. zu dieser Entwicklung Meyer-Lübke, Gröbers Grundriss I. 487, wo auch Beispiele wie *membra ad duos fratres* u.a. gegeben sind und Roman. Gramm. III, 35—46.

Dieser lateinische Zustand ist im Altfranzösischen und Altprovenzalischen noch erhalten, vgl. afranz. *ne porrez men pere faire honte* „Ihr werdet meinem Vater keine Schande machen können", wo *pere* Laut für Laut lat. *patri* wiedergibt, *li roi fils* „dem König der Sohn", mit alter Wortstellung und artikellosen Dativ, also einigermassen erstarrte Formel, aber auch *li fils le roi*, wo Wortstellung und Artikel zeigen, dass die Ausdrucksweise lebensfähig blieb. Endlich findet sich, wo es sich um Deutlichkeit handelt, auch *a:* frere *al rei Marsilion* schon im Rolandslied 1214., noch heute in der Volkssprache und beim Pronomen; *mon livre à moi* auch schriftsprachlich, wogegen sonst mit *de* der Zustand wieder erreicht ist, wohl nicht in atavistischer Rückkehr, sondern unter Einfluss der des Lateinischen kundigen Kreise.

Das Italienische weiss von all dem nichts. Infolge des frühzeitigen Verstummens des — *s* fiel der Unterschied zwischen dem s — kasus als Subjektivus und dem s — losen als Obliquus mit verschiedenen Funktionen, die sich je aus dem Zusammenhang ergaben, und daraus erwuchs das Bedürfnis, den Dativ durch eine Präposition kenntlich zu machen und zwar durch *ad*, wofür die Anfänge weit in das Lateinische hinaufreichen, bei verbalem Dativ, durch *de*, das in allen anderen Fällen zur Verbindung zweier Substantiva diente, deren eines das andere näher qestimmte, bei adnominalem Dativ.

Das Rumänische dagegen steht vollständig auf dem als lateinisch-romanisch bezeichneten Zustand und hat ihn im Gegensatz zu den anderen Sprachen und trotzdem es wie das Italienische das — *s* hat schwinden lassen, bis heute bewahrt. Der Grund liegt in der Nachstellung des Artikels. Für den Dativ des Pronomens bestanden im Lateinischen drei Formen: *illi*, *illo* und *illui* im Masculinum, *illi*, *illae*, *illaei* im Femininum. Von diesen dreien hatte *illi* das missliche, dass es das Geschlecht nicht zum Ausdruck brachte, wurde daher als Artikel wenig verwendet. Im Französischen ist *li* korrekt geblieben, *illo* musste zu *le* werden. Danach ist *le* in dem oben angeführten *li fils le rois* der Fortsetzer eines *illo regi*. Dem würde nun ganz genau rum. *lu* entsprechen, das in der älteren Sprache vor dem Substantivum als Dativartikel erscheint. Die Frage nach dem Ursprung dieses *lu* ist mehrfach behandelt worden. Dass es sich nicht um eine Verkürzung von *lui* handelt, ist selbstverständlich. Puşcariu sieht daher in dem *lu* die Akkusativform des vorgestellten Artikels, es liegen „asyndetische Nebeneinanderstellungen der Substantiva bei einem Besitzverhältnis" vor. (Zeitschr. für rom. Philol. XLI, 78). Also man sagt *casa soacră- mea* „das Haus meine Schwiegermutter" für „das Haus meiner Schwiegermutter". Er verweist auf Wundt, Die Sprache II. 95, wo gesagt wird, dass in primitiven Sprachen das Besitzverhältnis in der Form *Herr Knecht dieser* für *der Knecht des Herrn* ausgedrückt ist. Ich bin mit dem inneren Wesen dieser Sprachen zu wenig vertraut, möchte aber doch folgendes einwenden. Die römischen Vorfahren der Rumänen sagten *casa socrae*, *frater feminae*, die romanischen Nachkommen *casa soacră*, *frere sa fame*, was nun allerdings formell einem *socra*, *femina* gleichkommt. Wie aber ist das begrifflich zu erklären? Man darf nicht ohne weiteres sagen, in dem von Puşcariu angeführten afranz. *la feauté l'emperour* sei — *empereour* das lat. *imperatorem*, denn da es formell ebenso gut *imperatori*, funktionell nur dieses sein kann, so wird man sagen müssen, in *empereour* seien Dativ und Akkusativ zusammengefallen und infolgedessen habe *empereour* die Funktion des Dativs und des Akkusativs erfüllt, etwa wie im lat. Ablativ der alte Ablativ und der alte Instrumentalis zusammengefallen sind. Diese eine Form behält nun zunächst noch die zwei Funktionen bei. Bei *sancta Maria* allerdings liegt die Sache anders. *Mariae* wäre wohl zu *Mari* geworden, *feminae* im Altfranzösischen zu *femme*, aber im Provenzalischen zu *femne*, d. h. also, die Feminina auf — *a* hätten den Dativ vom Akkusativ geschieden. Aber auch nur diese. Die Sachlage wäre also im Französischen ursprünglich die gewesen, dass die Masculina unterschieden: Nominativ und Obliquus *rois roi*, ebenso die Feminina der ersten Klasse hätten den Nominativ- Akkusativ dem Dativ gegenübergestellt = *fille*, Dat. *fill*, Akk. *fille*. Das ein solcher

Zustand nicht bleiben konnte, liegt auf der Hand, besonders wenn wir bedenken, dass für den Dativ in allerersten Linie Lebewesen in Betracht kommen, wo dann unter Umständen im Dativ beide Geschlechter zusammenfiel n; ein *carae filiae* und ein *caro filio* würden gleicherweise afranz. *chier fil*, prov. *car fil* lauten. Die Gleichheit der Flexion wurde hergestellt, indem man dem Obliquus der Feminina die doppelte Funktion des Dativs und Akusativs, die er gemäss seiner Entstehung bei den Masculinen und bei den Femininen der 3. Klasse hatte, in der bei weitem häufigeren Form des Akkusativs übertrug.

Dasselbe möchte ich nun auch für das Rumänische annehmen. Man hatte *casa soacre* und *casa socru* und inbese *pe soacra.* bzw. *pe socru* also im Femininum Verschiedenheit der Kasus, im Maskulinum nicht. Auch hier entspricht eine Gleichmässigkeit der ganzen Sprachentwicklung. Wie aber sollte ein dem soacre entsprechender Dativ des Maskulinums lauten? Mathematisch wäre das sehr einfach.

Dativ Fem. *socre*: Plur. *socre* = Dat. Masc. X = Plur. *socri* aber darf man eine solche papierne Formel auf die lebendige Sprache übertragen? Nehmen wir dazu weiter Erfahrungstatsache, dass im sprachlichen Leben im allgemeinen das Maskulinum führend ist, so wird man sagen dürfen, dass die Aufhebung der besonderen Dativform der Feminina das ist, was man erwarten kann. Eines allerdings muss noch bemerkt werden. Puşcariu führt *Jon al Georghe* an, dessen *al* er ganz richtig in *a lu* zerlegt. Ich würde in diesem *al* die genaue Entsprechung eines franz. *au* sehen, d. h. die Dativpräposition mit der normalen Form des Artikels oder aber das aus *illo* entstandene *lu* durch *a* verdeutlicht. Wie dann *lu* sich weiter ausdehnt und auch das Kasuszeichen des Femininums wird, kann man bei Puşcariu nachlesen. Etwas anders fasst Drăganu die Sache auf (Revista Filologică II, 311). Er geht aus von *ad illum*, woraus dann namentlich in enger Verbindung mit Wörtern, die auf *a* ausgehen, *lu* entstanden sei. Das ist möglich, doch fällt auf, dass gerade in den Belegen von 1784 *Maria a lu Istrate Pop, Savinca a lu Nikulaie* neben *Vasile al Buşcoiu Pintilie, Leontie al Drăgan Maxin, Ion al Zbreha* steht und dass die alten Texte *lu* sehr viel häufiger haben als *alu* oder gar *al*. Schwierig ist die Femininform. Aus *illae* erwartet man *le*, statt dessen aber erscheint *i, îi*, vgl. die Belege bei *Procopovici*, Revista Filologică I. 250. Auch Procopovici sieht in *alu — ad illum*, in *ali* dagegen betontes *illaei*. Das mazed. *ali*, das als Femininum zu *alu* erscheint, wäre dann aus tonlosem *le* mit *a* zu erwartende Form. Bedenken erwägt aber, dass diesem *ali* in dem Register von Zagra *ai* entspricht, Drăganu o. c. VI, 314, so dass man mit der Möglichkeit einer Umbildung von *ale* nach *alu* zu *a le, ali* rechnen muss. Die Frage ist nun also die wie kommt es, dass proklitischem *lu* neben enklitischem *lui* ein gleichmäs-

siges nicht proklitisches *le* neben enklitischem *ei* entspricht. Setzen wir die älteste Form *lei* aus *illaei* an, so ergibt sich folgendes Verhältnis. Bei Maskulinum lauten beiden Formen mit *l* an, bei Femininum die dem *lu* entsprechende *le* mit *l*, die andere mit *l'*: Die Gleichheit zwischen tonloser und betonter Form wird erreicht, wenn *le* durch *l'e* ersetzt wird, woraus dann *l'i* entsteht. Damit wäre eine weitere Stütze für meine Erklärung von *lu* aus dem Dativ *illo* gewonnen.

Lui ist eine betonte Form, *lu* eine tonlose oder wenigstens halbbetonte. Jene war in der Enklise allein möglich, weil die halbbetonte mit dem Nominativ — Akkusativ zusamengafallen wäre. Das gilt auch für die Proklise, aber die formelhaften Verbindungen, in denen die Proklise erscheint, schliessen ein Missverständnis aus und ausserdem war es durch den Zusatz von *a* ausgeschlossen. In den freieren Ausdrucksweisen mit Enklise aber war es nötig, eine scharfe Grenze gegen das andere *lu* zu ziehen und das war leicht möglich, wenn mann von den zwei Formen *lui* und *lu* die erstere beibehielt.

Bis hieher geht also das Rumänische mit dem Galloromanischen zusammen, nun tritt aber die Scheidung ein. Wie gezeigt, sind der partitive und der exclamative Genitiv durch *de* ersetzt, der possessive durch den Dativ. Bleibt der adnominale, der nun nach der einen oder nach der anderen Seite gehen müsste. Im Romanischen hat er sich dem partitiven, im Rumänischen dem possesiven angeschlossen. Der Grund ist vollkommen klar. Der Dativ ist formell zu wenig ausgeprägt, das possessive Verhältnis bekommt etwas starres, das partitive *de* ist viel deutlicher und so wird denn von Anfang unserer Überlieferung an *la porte de la maison* usw. gesagt, vgl. Westerholm, Étude historique sur la construction du type *li fils le rei* en français. Im Rumänischen *lui* dagegen war ein so ins Ohr fallender Exponent des Dativs gegeben, dass ein Umsichgreifen sich fast von selbst ergab.

Das Verhältnis von *de*, *din* zum Dativ verdient eine eingehende Untersuchung an Hand der Texte, auch eine genauere Darstellung des heutigen Sprachgebrauches, als die Grammatiker bieten, wäre erwünscht. Aus der Übersetzung des Matthäusevangeliums vom Jahre 1574, die Gaster im Archivio glottologico italiano XII, 199—254 veröffentlicht hat, hebe ich einige Beispiele heraus. Nebeneinander stehen *turma de porci* 8, 31 und *turma porcilor* 8, 32; *în calea păgânilor nu mergeți și în cetatea de Samaria nu mergeți* 10, 5, wo man mit einer Abneigung gegen die Flexion des fremden Namens rechnen könnte; *scrisu easte casa mea casă de rugăciuni să cheme e voi o ați făcutu casă de tâlhari* 21, 13, wo *de rugăciuni* den Zweck ausdrückt, *de tâlhari* durch den Parallelismus bedingt ist; *veșminte de oaie* 7, 22 „Schafkleidern" ist zwar possessiv, aber das ganze „Menschen treten in Schafkleidern auf" zeigt

einen Vergleich, vgl. damit *în nume de prorocu,, în nume de dereptu, în nume de ucenicu* 10, 41; *poboabă easte împărarția cerului grăunțului de mustavi* 13.31. *steble de leamne* 21.8, dem *de cunune de spini* 27.29 partitiven oder den Stoff anzeigen.

Auffälliger ist *sat de olazi* 27.10 und *feate de oameni* 22.16, wo reines Possessivverhältnis vorliegt, so dass man wohl an ein Versehen des Übersetzers denken darf, wogegen *vânatori de oameni* 3.19 „Menschenfischer", *cartea de lăsăciune* 5.31 „Scheidebrief" und *cuvântu de curvie* „Vorwurf des Ehebruches" wieder ein loseres Verhältnis ausdrükken. Daneben ist nun der Dativ und bei nichtartikuliertem Substantivum auch in anderen als den possessiven Verbindungen ganz gewöhnlich. Ich wil dabei bemerken, dass schon *Hasdeu*, Etymologicum magnum I. 49 auf die Übereinstimmung zwischen Rumänisch und Altfranzösisch hingewiesen hat, nur war ihm der Umfang der altfranzösischen Ausdrucksweise nicht bekannt, daher er denn auch die Weiterentwicklung des Rumünischen nicht hervorheben konnte.

Mit Recht hat Puşcariu darauf aufmerksam gemacht, dass im Meglen der Dativ mit *la*, der genitiv mit *lu* gebildet wird. Aber auch hier muss unterschieden werden. Mit *la* wird, wie sich aus den Texten von Capidan, Megloromânii 2 ergibt, der verbale Dativ eingeleitet, mit *lu* der possessive und der adnominale Genitiv, wogegen der partitive durch *di* ausgedrückt wird, vgl. *unlu din fitšor* 64,2; *spuci la frati-su* 64,4; *gri- la sarn- sa* 64,4 *šu l' — au deadi nul' area la tset cătuneanlu* 65,20; *suflitulu fitšoru* 1,12; *unlu di fitšor* 64,2; 500 *di lire* 23,11; freilich auch *poarta di raj* 1,11: *fitšor di tzar* 65,26 neben *fitšor lu tsărescu* 64,33 und natürlich *feata tsarului* 64,23. Danach scheint sich hier ein Kasussystem anzubahnen: *di* Partitiv, *lu* Genitiv, *la* Dativ, wobei zu bemerken ist, dass der Genitiv formell dem lateinischen Dativ entspricht, funktionell aber nur eine der Verwendungen des klassischlateinischen Genitivs enthält, als Possessiv den Volkslateinischen Dativ fortsetzt.

Man hat längst darauf hingewiesen, dass im Zusamenfall von Genitiv und Dativ das Bulgarische mit dem Rumänischen zusammengeht, offen bleibt aber die Frage, ob eine Nachahmung von der einen oder von der anderen Seite stattgefunden habe oder ob es sich um gleichmässige Entwicklung handle. Weigand meint, der Verlust der Kasusflexion könne nur durch das Rumänische in das Bulgarische gelangt sein, „denn das Altbulgarische kannte das noch nicht. (Balkanarchiv I, VII). Auch Jagić war früher dieser Ansicht (Archiv für slavische Phil. X, 282,1894,) aber seine weitere Beschäftigung mit den mittelbulgarischen Sprachdenkmälern hat ihn (1898 Wiener Sitzungsberichte 139, 4 und 140, 3) zu der Auffassung geführt, dass es sich um einen ganz internen Vorgang handle. Dieselbe Anschauung hat K. H. Mayer, Der Untergang der Deklina-

tion im Bulgarischen, vertreten und als allein mit den Tatsachen vereinbar erwiesen, „da vor dem XVII Jahrhundert die Deklination im Bulgarischen noch nirgends völlig zerstört war" (S. 20). Dass im Neugriechischen die Geschichte der Deklination eine ganz andere ist als im Rumänischen und im Bulgarischen, sobald man sich nicht auf ganz äusserlichen Standpunkt praktischer Grammatiken stellt, erhellt aus der einfachen Tatsache, dass formell im griechischen der Genitiv allein geblieben ist. Funktionell ist der griechische Genitiv-Dativ in der Tat ebenso vorwiegend ein Genitiv wie der rumänische und bulgarische ein Dativ. Im Albanischen sind in allen Klassen Genitiv und Dativ lautlich zusammengefallen, d. h. hier auch liegt zugrunde ein Dativ (vgl. *Verf.* Hymja ne historín e gjuhës shqipe 121 (doch braucht die Funktionelle Frage noch der Untersuchung).

Die Pluralbildung lässt sich für Frankreich, Italien und Rumänien in folgende einfache Formen zusammenfassen:

1. Sing — *a* Plur. — *e* oder — *as* fast ausschliesslich Feminina
2. „ — *o* „ — *i* „ „ Masculina
3. „ — *e* „ — *i* oder *es* Maskulina und Feminina.

Nun geht die Entwicklung dahin, die dritte Klasse unter die beiden andern aufzuteilen. Im Altfranzösichen und im Provenzalischen zeigen die Maskulina 3 von Anfang an im Subjektivus des Plurals kein *-s*: dem *mur* aus *muri* entspricht *pain* nicht *pains*, die Feminina dagegen bewahrten das *-s*. Die weitere Folgerung aus diesem Zustand konnte aber nicht gezogen werden, weil mit dem Verstummen des *-s* Unterschied zwischen Singular und Plural überhaupt verschwand. Anders im Italienischen. Hier verband das *-i* des Plurals die Maskulina ebenfalls mit denen der 2. Klasse, stellte dagegen die Feminina in Gegensatz zu denen der ersten. Dem konnte nun in der Weise abgeholfen werden, dass die Feminina 3 ihren Plural auf — *e* bildeten dann aber, wo es galt Singular und Plular zu unterscheiden, einen neuen Singular auf — *a* bekamen: aus *ape api* entstand *ape ape*, dann *apa ape*. Beispiele für diese — *e* — Plurale aus dem älteren Florentinischen bei Meyer — Lübke, Ital. Gramm. 347, für die — *a* — Singulare abenda 335, Beispiele die sich heute natürlich vermehren liessen, vgl. nel corso, l' — *i* di seconda è normale nel pl. masc. e l' — *e* di prima nel. fem." /P. E. *Guarnerio*, Arch. glott. ital. XIV. 190/ und „numerosi gli esempi di femminili di terza in prima" /eb. 189/; für Pisa und Lucca ist —*e* im Plur. Fem. 3 „pressochè di regola" /Pieri, Arch. glott. ital. XII. 161 und 175/ usw.

Das Rumänische zeigt ähnliche Tendenz, aber in anderer Richtung. Das —*i* der Feminina 3 wird auf 1 übertragen zunächst da wo lat.— *a* zu —*e* geborden ist: *vii* zu *vie* aus lat. *vinea*, dann in manchen anderen Fällen, heute in grösserem Umfang als früher. vgl.: arum. *lune*,

heute *luni*, Mayer — Lübke, Roman. Gramm. II, 31; Tiktin. Rum. Elementarbuch. 5.179. Das hat zunächst also den Zusammenfall mit den Maskulinen zufolge, da aber der Artikel verschieden ist, so ist diese Gefahr nur beim artikellosen Substantivum vorhanden: ein *painile* trennt sich von *viermii*. Man kann also sagen, dass auch im Rumänischen die Neigung besteht, alten Femininen im Plural dieselbe Endung zu geben. Dass es nun aber die des Maskulinums der 2. Klasse war und sein konnte, hat noch einen anderen Grund.

Der plural der Neutra lebt im Altfranzösischen noch in einigen wenigen Beispielen, ist aber bald verschwunden, s. Mayer — Lübke. Hist. Gramm. der franz. Sprache 248, im Italienishen erfreute und erfreut sich grosser Beliebtheit und hat sein Gebiet stark ausgedehnt, in Graubünden ist er zum Kollektiv geworden. Die Ausdehnung hat verschiedene Gründe. Wo, wie z. B. im Sizilianischen, *—e* und *—i* zusammenfallen, ist damit die Möglichkeit gegeben, den Plural vom Singular zu scheiden: muraturi als Plural und Singular wird durch muraturi, muratura ersezt. Im Rumänischen, wo, wie in Norditalien, das *—a* der Neutra durch *—e* ersetzt wird, trat dieses *—e* in Gegensatz zu dem Fem. Plur. *—i* und die Ausdehnung des einen Typus ging Hand in Hand mit der der des anderen. So bahnt sich also ein Zustand an: Plur. Mask. *—e*. Fem. *—i*, also doch wieder eine Zweigeschlechter — Deklination. Frankreich konnte, wie gesagt, diesen Weg nicht gehen, weil es den Unterschied in den Zahlen nur noch durch den Artikel zum Ausdruck bringt, in dessen Plural auch der Genusunterschied verschwindet: les hommes, les femmes. Nun kommt noch als weiteres der — uri — Plural, dessen Gebiet sich auch immer mehr erweitert. Auch hierin stimmt das Rumänische zum Süditalienischen, doch bedarf es zunächst noch genauerer Mitteilungen über die dortigen Verhältnisse. Die Beliebtheit und das Umsichgreifen von *—uri* dürfte aus dem Bestreben, den Plural scharf zum Ausdruck zu bringen und daraus zu erklären sein, dass durch den Dativ *—lui*, *—lor* proparoxytone Flexionsendungen vorlagen, die Verwendung bei Fremdwörtern daraus, dass bei diesen die Überlieferung fehlte.

Nimmt man dazu die starke Ausdehnung des Umlautes, so ergibt sich, dass das Rumänische eine ausgesprochene Neigung zur formalen Unterscheidung der zwei Zahlen hat. Ähnliches zeigen auch in verschiedener Weise die italienischen Mundarten. Wo hier durch die Reduktion oder den Schwund der auslautenden Vokale Singular und Plural zusammenfallen, da wird entweder in der schon angedeuteten Weise des Sizilianischen verfahren oder der Umlat hilft, vgl. neap. *polece pulece* aus *police pulice* die beide dem ital. *pulce* entsprechen würden. Das steht wie schon bemerkt, im scharfsten Gegensatz zu den Sprachen Frankreichs,

auch zum Andalusischen, wo — *s* vielfach ganz verstummt ist, *la vaca, lo cavayo* Singular und Plural sein kann.

III

Zum rumänischen und vegliotischen Futurum

Die Bildung des Futurums mit *volere* /statt mit *habere*/ ist bekanntlich rumänisch, bulgarisch, makedonisch und serbisch, neugriechisch und albanisch. Zu dem, was Sanfeld in Balkanphilologien 104 sagt, habe ich kaum etwas hinzuzufügen. Ausserhalb des Rumänischen sind es die ostfranzösischen Mundarten und das Altobwaldische, die das *volere* — Futurum kennen, aber auch dem Italienischen ist es nicht ganz fremd, vgl. L. Spitzer, Italienische Umgangssprache, S. 89,1. Dass an albanischen Einfluss nicht zu denken ist, hat Sanfeld gezeigt, ich möchte aber auch griechischen bezweifeln. Altes θέλω γράφειν ist durch θέλω νὰ γράφω verdrängt worden, das Rumänische dagegen ist bei *voiu scrie* geblieben, nur vereinzelt zeigen ältere Texte *voiu să scriu*, sodass man darin vielleicht einen fremden Einfluss sehen kann, der aber nicht durchzudringen vermochte. Die Kurzformen oiu, *vei ei i, va a o*, vom *om, veti iți* usw. sind intern rumänische Entwicklung. Mit dem Dakorumänischen geht das Istrorumänische zusammen, vgl. Puşcariu, Studii istroramâne II, 182. Wohl aber steht nun der Typus *o să facu*, der mazedorumänisch und meglenitisch ausschliesslich, in der Walachei zum Teil üblich ist, in auffalender Übereistimmung mit den umgebenden Sprachen, d. h. ein Typus, bei dem der Tempusexponent starr, nicht mehr flektiert ist und dessen Grundlage nicht durch lateinisch-romanisches *volo facera*, sondern durch rumänisches *a vrea* mit abhängigem Satz gebildet wird. Mit anderen Worten: an Stelle der alten Futurbildung tritt eine neue. Das ist nicht merkwürdig, können wir doch im Romanischen wie anderswo beobachten, wie das wenig populäre Futurum immer wieder neugebildet wird, man denke nur an nfrz. *aller chanter*, das vollständig die Rolle von *chanterai* übernommen hat. Dass in der italienischen Umgangssprache sich ein *voglio cantar* aus oder besser neben *canterò* entwickelt, wurde eben gesagt, dass in der Moldau *am să cînt* neben *voiu cîntá* steht, ist bekannt. Dieses *am să cînt* ist zwar stofflich mit dem *cantare habeo* der anderen Sprachen identisch, hat aber historisch nichts mit ihm zu tun. So bleibt nur die Vereinfachung der Flexion als spezifisch balkanisch. Hier spricht nun allerdings die geographische Lagerung für eine gegenseitige Beeinflussung und zwar, da das linksdanubische Rumänisch, Moldau und Siebenbürgen das nicht zu kennen scheinen, zu Ungunsten der Rumänen.

Dem Vegliotischen ist lateinisch — romanisches *volo cantare*, aber auch *habeo cantare* völlig fremd, vgl. Bartoli, Das Dalmatische I 141, II ...; Gamillscheg, Studien zur Vorgeschichte einer romanischen Tempuslehre 203 f.; als Futurum wird das Futurum exactum verwendet. Man hält dies als isolierten Fall in der Romania, wohl aber mit Unrecht. Dieselbe Verwendung kommt auch in der Französischen Mundart des Pays de Barèges vor. Rohlfs hat in seinem Aufsatz über das Futurum in dieser Mundart (Le Futur: Homenaye a Fritz Krüger, Mendoza 1954, Tomo II 133—134) festgestellt, dass »les patois de cette region .... ignorent completement le type de futur roman« *io chanterai*, esp. *cantaré* < < cantare habeo. Seinen Angaben nach, »pour exprimer une idée future on se sert des formes suivants:

cantéri	mouríri	poudéri
cantáros	mouríros	poudéros
cantáro	mouríro	poudéro
cantárom	mourírom	poudérom
cantárot	mourírot	poudérot
cantáron	mouríron	poudéron

und führt Beispiele an, wie *qu' aussiri* »je tuerai«, »je coudrai«, *que deri* »je donnerai«, *que m'embiaro* »il m'enverra«, *qu'amieri* »j'amenerai«, *que balero* »il vaudra«, aus denen klar hervorgeht, dass diese Formen die Funktion des Futurums haben. Doch ist Rohlfs etymologische Deutung wonach »ces formes, il n'y a pas de doute, correspondent au systeme du plus-que-parfait latin: canta/ve/ras, fini/ve/ras« alles eher als überzeugend sind. Es bleibt nämlich die Frage offen, wieso das lateinische Plusquamperfektum: fini/ve/ras die Funktion des Futurums, übernehmen konnte. Rohlfs verschliesst sich nicht der Annahme, dass, »les continuateurs du type canta/ve/ram, qui dans un temps plus reculé aurait exprimé un conditionel, aurait pris la valeur d'un futur sous l'influence du futur roman employe dans le béarnais littéraire avec lequel notre ex-plus-que-parfait offrai une concordance presque absolue jusqu'au moment ou l'*a* final non accentué ne s'etait pas encore affaibli en *o*, situation qui se mantien a Aarain«, und vergleicht »das Plusquamperfekt in der futurischen Funktion *cantèrei*, *cantáras*, *cantára*, *cantáram*, *cantáras*, *cantáran* mit dem schriftsprachlichen béarnischen Futur *cantarèy*, *cantarás*, *cantará*, *cantarám*, *cantarát (s)*, *cantarán*, die doch im Akzent abweichen. Viel näher liegt aber die Annahme, dass sich um den Zusammenfall von *canta(ve)rat* mit dem zweiten Futur *canta(ve)rit* handelt, der Rohlfs Angaben nach, in der Mundart des Pays de Barège in der kondizioneller Funktion erhalten ist. Das setzt freilich eine Inversion der zwei lateinischen Formen, deren Gründe noch zu untersuchen sind, doch muss in der

älteren Periode, wie im Vegliotischen, das zweite Futurum, das sich ja vom Perfektum Konj. nur in der 1. Person Sg. unterscheidet, den besprochenen Futurformen zu Grunde liegen.

IV

Zur Chronologie der alb. Lenierung

Im Gegensatz zur Erhaltung der intervokalischen Tenues steht im Albanischen der Verlust der Medien, gleichwie ob sie auf idg. Mediae oder Mediae aspiratae zurückgehen. Er erfasst bekanntlich auch die lateinischen Elemente, vgl. z. B. *bekói* < benedicere, *malkói* < maledicere, *dešerój* < desiderare, *gük* jūdicem, *gukate* < judicatum, *miek* < medicum, *va* < vādum, *vē* < vidua, *pül* < *padūlem*, Grundris der roman. Phil. I 1052, Pekmezi, Alban. Gramm. 42.; vgl. noch *e* < fĭdem, *mejtój* < meditare, Jokl, Studien zur alb. Etymologie und Wortbildung S. III, *proj* < praedo, *neje* < nōdum und *rikë* < radicem, die nicht von den Beispielen zu trennen sind die dem idg. Grundstock gehören, welche G. Meyer Alb. Stud. III 65 zusammengestellt hat und denen noch *δien* 3. Sing Aor. »cavavit« griech χέζω < idg. **ĝhediō* und *leń* »nasco« *-l'ind* »gebären«, got. *lindan* H. Pedersen, Albanische Texte S. 152 und 12 hinzugefügt hat. Da die Diphtongierung von *e* in *mjek* < medicus nicht romanisch, sondern echtalbanisch ist (vgl. rjetë < rēte), scheint Battisti, Le dentali esplosive intervocali nei dialetti italiani (= Prinzipienfragen der romanischen Philologie — Festschrift Meyer-Lübke = Beih. zur Zeitschrift für roman. Phil. XXVII) S. 38 für den Verlust der intervokalischen Mediae in den lateinischen Elemeneten einen genaueren *terminus ad quem* zu finden, wogegen schon G. Meyer o. c. 65 gelungen ist, auf Grund der Auslautsvorgänge den Abfall von *-a* und *o* als *terminus a quo* für den Verlust von *-d-* in ererbten Elementen des Albanischen festzustellen. Battisti l. c. kann sich nicht entscheiden, alb. *leldój* heranzuziehen »dove l'evoluzione di ụ a *l* potè determinare la conservazione della dentale, non trovando un parallelo per il trattamento indigeno di *au* protonico in *al*«, wogegen aber hervorzuheben ist, dass im Venetischen der Typus *laldare* einst und jetzt reichlich belegt ist. In den romanischen Elementen des Albanischen ist bekanntlich das intervokalische *-d-* durch *-δ-* vertreten, doch wäre es verfehlt, diesen Übergang als romanische Lautentwicklung zu betrachten, da das Albanische in intervokalischer Stellung keinen anderen Dental als *-δ-* hatte das auf idg. *ĝ ĝh* zurückgeht, (vgl. G. Meyer o.c. §§ 28,33,45), daher die dentale Media, durch *δ* substituieren musste, vgl. *preδë* aus romanischem *preda*, *feδë* < *fede* gegenüber *fe*, was zweifellos auf unvolks-

tümlichen Charakter vom *preðë*, *feðë* schliessen lässt; auch *kúðërë* < *incudine* gehört zu der jüngeren romanischen Schicht, wie dies durch *ú* (Grundr. I² 1047) hervorgeht, wogegen der Übergang von *-n-* zu *-r-* nicht als Gegeninstanz gelten kann, da *-r-* für *-n-* auch in den slavischen Elementen des Toskischen festgestellt werden kann, vgl. tosk. *tërsirë* < slav. *tъrsina* (Verf. Godišnjak I, 269); auch *að(ë)rój* < *adorare* kann, wegen des erhaltenen unbetonten *a* kein altes Lehnwort sein; *kaðë* ist dem Albanischen vom Serbischen (Grundr. I² 1041) übermittelt und *proðë* »Interesse« stammt aus dem Italienischen, d. h. aus der Zeit, in der der Übergang von *ō* zu *e* bereits abgeschlossen war (vgl. Grundr. I² 1046). Demgegenüber muss alb. *štrüθ* ein altes Lehnwort aus lat. extrūdo sein, wofur alb. *ü* < lat. *ū* und der Schwund des auslautenden *ō* der der Lenierung von *-d-* vorangeht, zeugen, vgl. alb. *treθ* »taglio« < **treudō*: lat. *trudō*, got *þriutan*, *l'ēθ* »stanco« < idg. **lēdō*: got. *letan* usw. G. Meyer o. c. 46,65. Auch die Vertretung des altvenetischen *-d-* ist *-ð-*: *moneðë* < *moneda*, *viðë* < *vida* < lat. vita.

Die albanische Vertretung der lat. intervokalischen Tenuis *t* ist freilich *-t-*, vgl. *mbret* < imperātor, *špatë* < spat(h)a, *vjeter* < veterem, jetë < aetas, m(ë)kat < *peceatum*, *kunát* < cognatu(s), *ftój* < < invitare, *martój* < maritare. Doch finden sich in einigem Fällen Beispiele mit alb. *-d-* für lat. *-t-*, die nach Pekmezi charakterisch für das Nordalbanische sein soll, z. B. *dreθ* für *treθ*, vgl. doch tosk. *dreguar* (bei Naim Frašëri) gegenüber *tregón* bei Meyer, Etym. Wörterbuch der alb. Sprache 436. Aus dem toponomastischen Material vgl. in der Ibaljagegend *ḱudát* < civ(i)tate gegenüber tosk. *ḱütet*, wozu Pekmezi l. c. das nordalb. *gutet* anreiht. Der Form *kujtón* < cogito entspricht *kuidés* »affanno«, der Form *trëndafil* < τριατάφυλλον *-drunofilë* (G. Meyer o. c. 430). Wie die Dublette tosk. *tëršëré* »avena«: *drëšërë* < < slav. *tъrsina* (s. oben) zeigt, handelt es sich, in den beiden letztangeführten Beispielen um die Nachbarschaft des *r;* in *k'udát* dürfte es sich wohl um eine Dissimilation handeln. Die übrigen Tenues kommen meines Wissens lediglich im anlautenden *kr-* vor: *gërθës*: *kɛrθés* < *critāre* < quiritāre (G. Meyer o. c. 205), *krështë* »criniera, spazzola«: *grështë* »treccia« < crista (G. Meuer o. c. 205), tosk. *kështërë* < *christiana:* nordalb. *gështén* < *gërshtén*, G. Meyer o. c. 191; Grundr. I². 1042). Einige Ausnahmen stellen *gështńë* < castanea, das auch im Makedorumänischen mi *g-* anlautet (Grundriss l. c.) und *zǧebë* »scabbia« das wegen des auslautenden *e-* ein Etymon auf *-a* voraussetzt, dessen Media wiederum im rumänischen *sgaibă* wiederkehrt, (vgl. Zeitschr. für roman. Phil. XXXII, 12 Fussn. 5). Wenn schliesslich dem Sing. *ǧük* (im Nordalb.) ein Plural *ǧüǧë* entspricht, so dürfte es sich wohl um Assimilation des internen *-k-* zum anlautendem *g-* handeln. Doch ist es

nicht ausgeschlossen, dass es sich die Alternanz Tenuis- Media auch dadurch erklären liesse, dass die albanische Wiedergabe der lateinischen und slavischen Tenuis (vgl. das oben s. v. *tërsirë drëšërë* gesagte), um eine schwankende Wiedergabe des fremden *t* handelt, die dadurch bedingt wurde, dass die albanische Tenuis eigentlich eine Tenuis fortis ist, vgl. darüber G. Weigand, Alban. Gramm. 86; gështënë und *gjütét* zeigen allenfalls dass die Alternanz *t* /*d* in *gar* keinem Zusammenhang mit der romanischen Lenierung steht.

Auch der alb. Verlust der intersonantischen Medien ist vom romanischen unabhängig. Er ist bestimmt spät anzusetzen. Meyer-Lübke hat als erster auf den Schwund des *-g-* in albanischen Toponym *Berat* hingewiesen, das aus slav. *Belgŭradŭ* herstammt, vgl. Mitteilungen des rumänischem Instituts in Wien I 36. Aus dem Vergleich mit alb. *rugë* < < ital. (ven) *ruga* geht es klar hervor, dass der Verlust der intervokalischen Media älter ist, als das Eindringen der Venezianismen. Der altalbanische Namen von Ragusa ist jedoch *Ruš*, dessen Vorstufe nur *Rausa* sein kann, aus welcher Form über *Rəusa* mit Kontraktion von *əu* zu *u Rušë* werden konnte; jedoch zeigt das *ū*, dass der albanische Wandel von *ū* zu *ü* bereits abgeschlossen war; auch der Übergang von *s* zu *š* ist spät, denn er ergreift auch das *s* in der älteren Schicht der slavischen Elemente im Albanischen, vgl. alb. *košërë* < slav. *kosyrŭ*, *l'eš* < slav. *lěsa* usw., Verf. Hymja 81 und die dort angeführte Literatur. Für die Bestimmung des *terminus ad quem* des Schwundes von intervokalischem *-d-* im Albanischen sehr lehrreich ist alb. *ograje* < serb. *ograda* < *ogra-*a mit hiatustilgendem *-j-* (Verf. l. c.). Demnach muss die anfangs erwähnte albanische Substitution des italienischen und südslavischen *-d-* vom Typus *fedë*, > *feðë*, *kada* > *kaðë* in eine noch spätere Zeit fallen. Damit stimmt überein, dass die Entstehung des alb. ð, d. h. des einzigen Dentals, das auf idg. *ĝ. ĝh* zurückgeht, in den ältesten albanischen Elementen des Südslavischen noch auf der Stufe *d'ž* war, vgl. Verf. Albanorumänische Studien I 121 f.

OTTO HAAS

LEXIKALISCHE ANKLÄNGE AN SLAVISCHES IN DEN SPRACHRESTEN KLEINASIENS UND GRIECHENLANDS

Das Interesse der Indogermanisten wendet sich in ständig wachsendem Maße dem Studium des gegenseitigen Verhältnisses der indogermanischen Völker und Sprachen zu. Wir können an den einschlägigen Untersuchungen verfolgen, wie sich die Methode der Forschung immer mehr verfeinerte und komplexer gestaltete, je mehr sie die weniger gut bekannten Sprachen in die Untersuchung einbezog[1]. Die Fortschritte, die August Fick in der Ehemaligen Spracheinheit der Indogermanen Europas, 1873, erzielen konnte, die neue Richtung, die Paul Kretschmer in seiner Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache, 1896, einschlug, beruhen überwiegend auf der Bearbeitung der »kleinen Sprachen«, die ja auch zu der Forderung nach einer Bereicherung der indogermanistischen Methode überhaupt geführt hat. Gegen die ältere Sprachvergleichung wird der Vorwurf einseitiger Berücksichtigung der klassischen Literatursprachen erhoben[2], und sicherlich war die Auffassung von den sprachlichen Vorgängen bei manchen der von der klassichen Philologie herkommenden Indogermanisten zu schematisch, zu sehr durch die Gewöhnung an eine normative Grammatik gebunden, um der Vielfältigkeit und Unbändigkeit der in der lebenden Sprache wirkenden Kräfte gerecht werden zu können.

Die Bestrebungen zur Revolutionierung der Sprachwissenschaft gingen daher von Forschern aus, die über eine weitreichende Kenntnis lebender Sprachen verfügten, deren Einstellung zum Sprachlichen durch das Studium z. B. der romanischen Sprachwissenschaft (M. Bartoli, V. Pisani, G. Bonfante usf.) oder der Slavistik (A. Meillet) bestimmt war. Das Ergebnis der neuen Gesichtspunkte ist eine vermehrte Berücksichti-

[1]) Einen Überblick über die Geschichte des Problems gibt W. Porzig, Die Gliederung des idg. Sprachgebietes, 1954, 18 ff.

[2]) Hierzu und zum folgenden G. Solta, FS z. 400 jährigen Jubiläum des humanistischen Gymnasiums in Linz, 1952, 153 ff, mit Lit.

gung der Wortgeographie, die sich in W. Porzigs genanntem Buche (Anm. 1) ausdrückt. Ich will hier nicht davon sprechen, ob sich hier nicht wiederum eine Überschätzung, eine zu schematische Anwendung der aus dem Romanischen abgeleiteten Ansichten über das Verhalten von Randsprachen usw. anbahnt. Zweifellos verspricht die Erforschung der lexikalischen Übereinstimmungen in manchen Punkten bessere Einsicht.

Es ist daher sicherlich lehrreich, die Reste des Wortschatzes der literaturlosen Sprachen Kleinasiens und Griechenlands nach dem Gesichtspunkt der Verteilung kongruenter Bildungen in den altbekannten Sprachen zu untersuchen. Es entspräche nicht meinen Anschauungen, die gefundenen Übereinstimmungen als Belege einer näheren »genealogischen« Verwandtschaft aufzufassen; sie sind lediglich beachtenswerte Funde: wie sie zu deuten und für die Vorgeschichte der Einzelsprachen zu verwerten sind, davon soll in einer weiteren Arbeit die Rede sein.

§ 1

Den Beweis dafür, daß das Phrygische mit dem Griechischen (und dem Makedonischen, s. u.) eine engere Gruppe innerhalb der indogermanischen Sprachen bildete, glaube ich in meinem Aufsatz »Die phrygische Sprache im Lichte der Glossen und Namen«, Linguistique Balkanique 2, 1960, 25 ff erbracht zu haben: darüber hinaus ergab sich, daß die Sprache der sprä phrygischen Inschriften — im Gegensatz zu der durch irreführende Nachrichten genährten gewöhnlichen Auffassung — mit den aus dem phrygischen Sprachgebiet stammenden Glossen völlig übereinstimmt, ja daß sogar eine Reihe von Glossen auch in den spätphrygischen Inschriften selbst wiederkehrt[3]. Das phrygische Sprachgebiet umfaßt das auf der nebenstehenden Kartenskizze schraffierte Gebiet der spätphrygischen Inschriften, reicht aber im Westen darüber hinaus: besonders in Lydien scheinen zahlreiche Phryger ansässig gewesen zu sein (vergl. § 4).

Die Autoren des Altertums und des frühen Mittelalters bezeichneten jedoch nicht nur die Sprache dieses Gebietes als »phrygisch«: für sie waren auch die Bewohner Bithyniens, soweit sie irgendwie unter phrygischer Herrschaft waren, ihre Nachbarn in Ost und West, dazu Troia und bei einzelnen sogar die Samothraker nichts als Phryger.[4]

[3]) LB, 2, 34 ff.

[4]) Einige Belege sollen dies illustrieren: Nach dem Attishymnus bei Hippolytus V, 9, p. 168—170 nennen die Samothraker den Dionysos Ἀδαμνα. Bei Hesych wird die Glosse αδαμνεῖν· τὸ φιλεῖν· καὶ Φρύγες τὸν φίλον Ἀδαμνα λέγουσιν, einfach den Phrygern zugeschrieben. Das angebliche phrygische Wort für das Wasser, βεδυ, ist in Wirklichkeit makedonisch und bedeutet »Luft« (LB 2, 27, D. Detschew Glotta 16, 280 f). Einige Male fügen die späteren Kompilatoren auch zu richtig überlieferten Glossen noch »phrygisch« als geographischen Begriff hinzu, etwa bei γανος ... καὶ ἡ ὕαινα ὑπὸ Φρυγῶν καὶ Βιθυνῶν· (lies *wanos*).

Ein derartiger »geographischer« Irrtum liegt bei einem Wort vor, das für viele für die Beurteilung des ganzen Phrygischen entscheidend war: Steph. Byz. erzählt, daß die Stadt Aizanoi nach einem einheimischen Gewährsmann eigentlich 'Εξουανοῦν geheißen habe, und zwar deshalb, weil ein Hirte hier den Göttern einen εξισ, d. h. »Igel«, und einen ουανουν, d. h. »Fuchs«, geopfert habe. Der Name wäre also »'Εχιναλώπηξ« zu übersetzen; εξις »Igel« wird als phrygisch ausgegeben, und da es einerseits serbokr. *jȅž*, lit. *ežys*, anderseits griech ἐχι- in ἐχῖνος usf. entspricht, gehört es einer Satemsprache an. Stimmt. Aber es ist eben nicht phrygisch, denn die Stadt Aizanoi liegt in der Phrygia 'Επίκτητος einer Landschaft, die die Bithyner um 184 vor Chr. an die Phryger abgetreten hatten. Die lokale Tradition bezüglich des Namens der Stadt schöpft nicht aus der phrygischen, sondern aus der bithynischen Sprache. Das bestätigt übrigens das zweite im selben Zusammenhang genannte Wort, **uano-s* »Fuchs«, das durch thrakisch εβηνοι· ἀλωπεκίδες (»Mischling zwischen Fuchs und Hund«) und γανος.... καὶ ἡ ὕαινα ὑπὸ Φρυγῶν καὶ Βιθυνῶν[5] als (thrakisch-) bithynisch erwiesen wird. Man beachte besonders das Schwanken in der Zuschreibung der letzten Glosse, das deutlich den geographischen Charakter der Benennung verrät.

Nicht alles läßt sich so genau lokalisieren, aber ich glaube in meinem erwähnten Aufsatz wahrscheinlich gemacht zu haben, daß es sich bei allen für die gegenständliche Frage in Betracht kommenden Glossen so verhält.

Während es sich aber LB 2,25 ff darum handelte, die mit unserer Kenntnis der »phrygischen« Sprache nicht vereinbaren Elemente abzusondern und die eigentlich phrygischen Sprachreste herauszulösen, soll hier einmal das echt phrygische beiseite gelassen werden und eine Analyse der anderssprachigen Elemente versucht werden.

§ 2

Zunächst einige Worte über die Vorgeschichte Kleinasiens. Das Hethiterreich war durch die »Großen Wanderungen« des letzten Drittels des zweiten Jahrtausends v. Chr. zerstört worden: das hethitische Volk starb wohl nicht aus, es hatte jedoch in den Gebieten, um die es sich hier handelt, nie eine Rolle gespielt, und kommt für unsere Überlegungen nicht in Frage. Lediglich die luwische Sprache, die u. a. in Lykaonien, also im südöstlichen Eck des phrygischen Sprachgebiets gesprochen worden war[6], hinterließ greifbare Relikte sowohl in phrygischen als auch

---

[5]) Zu den Glossen s. Detschew, Thrak. Sprachr.. 1957, 162, 99.

[6]) Vergl. F.J. Tritsch, Arch. Or. 18. 494 ff.

in den örtlichen griechischen Inschriften, die ich bereits an anderer Stelle behandelt habe[7].

Das westlichere Kleinasien wurde um den Beginn des letzten vorchristlichen Jahrtausends von Indogermanen bewohnt, deren Hinterlassenschaft — wir können Teile ihrer religiösen Ideen und sprachliche Relikte fassen — deutlich den Einfluß vorindogermanischen, mediterranen Volkstums erkennen läßt. Beide, die sprachlichen ebenso wie die religiösen Elemente, hielten sich an verschiedenen Stellen mit überraschender Zähigkeit, freilich oft in dekadenten Formen, die den Griechen wunderlich und absonderlich vorkamen, aber ebenso wie Ähnliches in Griechenland selbst (s. u. § 13) als Attraktion für den Fremdenverkehr gehegt und gepflegt, glückliche.weise auch zT. aufgezeichnet wurde. Das gesunde, lebenskräftige Bauernvolk der Phryger, das aus Makedonien herüberkam und das Herz des Landes, die Hochebene im Innern Kleinasiens besiedelte, mag die vorphrygischen Kulte mit ähnlichem Grauen und Abscheu beobachtet haben. Jedenfalls fiel es den Phrygern nicht ein, sich irgend etwas davon zu eigen zu machen, und so kommt es, daß es aus Phrygien keinen einzigen Beleg des Namens Attis gibt[8]. Unbegreiflich, daß moderne Philologen immer wieder glauben, den Gott Attis in spätphrygischen Inschriften wiederfinden zu können!

Das Eindringen des phrygischen Bauernvolkes brachte frisches Blut und ein gesundes Volkstum nach Kleinasien, das die Reste älterer Bevölkerungen zum Schweigen, ihre Kulte zum Versiegen brachte: »The irruption of European Phryges split the old empire into two parts, Lydia on the West, and an Eastern power beyond the Halys; and interposed between them a new kingdom characterized by something of the adventurous and progressive spirit of Europe«: so sah die Dinge MW Ramsay, Cities & Bishoprics, 1895, xv; noch plastischer sagt P. Kretschmer, Einleitung, 1896, 174: «... man sieht, wie die Phryger sich von Norden her gleich einem Keil in eine ihnen völlig unverwandte kleinasiatische Bevölkerung hineingeschoben haben.«

Diese Wanderung erfolgte so spät, daß sich die Erinnerung daran noch bis zu Herodots Zeiten erhalten konnte: οἱ δὲ Φρύγες, ὡς Μακεδόνες λέγουσι, ἐκαλέοντο Βρίγες χρόνον ὅσον Εὐρωπηίοι ἐόντες σύνοικοι ἦσαν Μακε-

---

[7]) LB 2, 66, Jahrbuch f. kleinas. Forschung 3, 1955, 129 ff. Phryg. (und kleinas. griechisch) πελτα »Unterbau eines Sarkophags« zu (luwisch-) hethitisch GIŠ palzahha »Sockel«.

[8]) Daher heißt es ja auch in dem Attishymnus bei Hippolytus V. 9 p. 168—170 (vergl. H. Hepding, Attis 34); Ἄττι· σὲ καλοῦσι μὲν.... Σαμοθρᾶκες Ἄδαμνα σεβάσμιον, Αἱμόνιοι κορύβαντα, καὶ οἱ Φρύγες ἄλλοτε μὲν Πάπαν, ποτὲ δὲ < αὖ > νέκυν ἢ θεὸν ἢ τὸν ἄκαρπον ἄ αἰπόλον. ἢ χλοερὸν στάχυν ἀμηθέντ(α) κτλ. — Zu den vermeintlichen Belegen des Namens Attis O. Haas, Sprache 6, 1960, 22 f.

δόσι, μεταβάντες δὲ ἐς τὴν Ἀσίαν ἅμα τῇ χώρῃ καὶ τὸ οὔνομα μετέβαλον [ἐς Φρύγας], Her. VII 73.

Bereits P. Kretschmer hat diese Nachrichten aaO. mit der damals neuen Entdeckung der phrygischen Tumuli, Grabhügel, kombiniert, die ihr Analogon namentlich im heutigen Bulgarien haben, und so sehr charakteristisch sind, daß die Griechen ähnliche Grabhügel in der Peloponnes einfach als »Gräber der unter Pelops herübergekommenen Phryger« erklärten (§ 11, Anm. 1). Man hat diese Kombination mit dem späten Auftreten der phrygischen Grabhügel widerlegen wollen[9], da keiner der bekannten Tumuli älter sein konnte, als das 8. Jahrhundert: nun, die phrygische Einwanderung fällt gerade in diese Periode: dank den neuen Untersuchungen E. Akurgals[10] sind nunmehr auch die Bedenken beseitigt, die von seiten der Kunstgeschichte drohten: auch die phrygische Kunst ist in Kleinasien nicht älter. Es mag angeführt werden, daß sich eines der phrygischen Wörter, die wir nicht nur aus einer phrygischen, sondern auch aus griechischen Inschriften kennen, gerade auch im heutigen Bulgarien wiederfindet: *doumos*, die etymologische Entsprechung von griech. θωμός »Haufe«, steht in der Bedeutung »Grabhügel« in der phrygischen Inschrift 48, die ich in einem in der Sprache, Band VII erscheinenden Aufsatz neu behandelt habe; dasselbe Wort hieß jedoch auch »religiöse Gemeinschaft »ἱερὸς σύγκλητος« und steht als ἱερὸς δοῦμος in Inschriften aus Maionia, aber auch in solchen aus Niedermösien und in der Zusammensetzung *dumopireti* »Feuerpriester des *doumos*« in einer Inschrift aus Sofia, etc[11].

§ 3

Hier interessiert vor allem das, was von der vorphrygischen Religion und Sprache erhalten ist und sprachgeschichtlich verwertbar erscheint. Daß das »alte Reich« ausgedehnter war, als das spätere phrygische Sprachgebiet, können wir verschiedenen Daten entnehmen: Pelops, der sagenhafte Beherrscher des Sipylos, wurde »Phryger«, Sipylos selbst »πόλις Φρυγίας« genannt, auch der phrygische König Midas soll seine Goldschätze vom Paktolos her bezogen haben[12].

Obwohl auch echte »Phryger« außerhalb der Landschaft Phrygien existiert haben (§ 4), liegt die Vermutung nahe, daß Elemente, die sich außerhalb dieser phrygischen Landschaft finden und als »phrygisch« angesehen werden, aus dem vorphrygischen Volkstum stammen.

---

[9]) Vergl. K. Bittel, Kleinasiatische Studien, 88, 94 ff.

[10]) E. Akurgal, Anatolia IV,—1959, 115 ff.

[11]) St. Wikander, Feuerpriester in Kleinasien 1946, 1 ff. O. Haas, Sprache 7, 1961, 77 ff.

[12]) Hiezu und zum folgenden vergl. P. Kretschmer, Einleitung 204 ff, 186 ff. 192.

Die Auffassung von einem mitten entzweigerissenen vorphrygischen Reich findet ihre Stützen in dem Vorkommen derselben Namen hüben und drüben: man mag es zu unsicher befinden, daß der Name der *Muschki*, die von ihrem König *Mita* um 1100 gegen Assyrrien geführt worden waren, mit dem der *Myser* an der Westküste Kleinasiens identisch sei. Wichtiger ist der Name *Askanius*, der sowohl im Norden Kleinasiens, durch die Ἀσκανία λίμνη bei Nikaia in Bithynien, als auch im Westen, durch die *Ascaniae insulae* vor der troischen Küste, sowie, immer noch außerhalb des eigentlichen Phrygien, durch den äußerst salzreichen See Ασκανία λίμνη in Pisidien verbürgt ist. Die Landschaft Ἀσκανίη der Ilias lag in Mysien. Dazu wird ausdrücklich tradiert, daß *Askania* ein alter Name Phrygiens war, und in der Völkertafel der Genesis heißt das phrygische Volk einfach *Aškənaz;* es ist klar, daß damit das vorphrygische Reich bezeichnet ist.

Bei Homer erscheint auch ein Askanier Palmys, dessen Name »König« bedeutet; wir finden dasselbe Wort dann in der gleichen Bedeutung als Appellativ von Hipponax gebraucht, und auch in den lydischen Inschriften erscheint es als *čalmlu-*, der späteren Lautform eines ursprünglichen Lehnworts **k^{w}almu-*[13].

Ebenso verhält es sich mit dem Attiskult, der sich nach den epigraphischen Zeugnissen auf zwei Zentren verteilt, genauer gesagt, auf zwei Zentren beschränkt: einerseits auf Pessinus, im späteren Galatien, in das die Phryger erst relativ spät eingedrungen sind, anderseits auf Lydien. Sprachliche Elemente, die ebenfalls nur in diesen beiden Zentren auftreten, sind neben dem Namen *Attis* vor allem ein Wort für den »Ziegenbock«, *attagus*, Beiname dieses Attis (der der Sage nach von einem Ziegenbock betreut wurde)[14], ferner ein Wort für den Priester, lydisch *kaveś* (inschriftlich), καύης (Hipponax).[15] Ich glaube, es läßt sich beweisen, daß diese nur im Westen, Süden und Norden Kleinasiens, aber nicht im eigentlichen Phrygien auftretenden Elemente Reste der vorphrygischen Sprache sind.

§ 4

Zunächst zeigt eine Reihe von geographischen Namen mit voller Deutlichkeit, daß sie der vorphrygischen Sprache angehören, da es sich um eine Satemsprache handelt:

---

[13]) Ein Aufsatz über die lydische Sprache erscheint demnächst in der Zeitschrift Die Sprache, Wien.

[14]) Dazu auch bei Arnobius 5, 6: *Lydia scitulos sic* (d. i. *attis*) *vocat*, d. h., wie wir einen hübschen Menschen einen *Adonis* nennen, so sagten die Lyder dafür »ein Attis«; *Attis* wurde allgemein dem *Adonis* gleichgesetzt.

[15]) Im Norden entspricht κοίης, κόης · ἱερεὺς καβείρων Hes, das echt griechisch sein kann (s. O. Masson, Jb. f. kleinas. Fo. I, 1950, 184), aber doch sicherlich durch ein »phrygisches« Wort veranlaßt ist. Beide Formen gehören zu ai *kaví-s* »Seher«.

Die von Herrn Dr. Oskar Pfeiffer, Wien, gezeichnete Karte enthält die wichtigeren in diesem Aufsatz genannten Orte. Die römischen Ziffern bedeuten die Fundorte der altphrygischen Inschriften, das schraffierte Gebiet ist das der spätphrygischen Inschriften.

Sibros ist der ältere (später mit *Xanthus* 'ξανθός' übersetzte) Name eines Flusses, der in Lykien mündet: sein Name wurde von P. Kretschmer[16] als Entsprechung des ai. *śubhra-* »glänzend« und des armenischen *surb* »rein, ... heilig« erklärt. Dieselbe Umstellung von *-br-* zu *-rb-* wie im Armenischen findet sich auch in Nebenformen des Flußnamens, *Sirbos*, *Sirmos* usf. Das *S-* geht also auf ursprünglichen Palatal zurück.

Schließlich erwähne ich noch meine bereits LP 3, 1951, 86 f ausgesprochene Vermutung, daß die Flußnamen *Kaükos* und *Kaüstros* die auch aus dem Slavischen bekannten Elemente **ugo-* »Süd« und **ustro-* »Ost« enthalten; das erste Kompositionsglied ist die Präposition *ka-* (gleich griech. κατ-ά-, aus *km̥t-*, altkymr. *cant-* etc.). Dazu der Name einer Ebene im Osten Phrygiens, Καύστρου πεδίον. Die Schreibungen Καιύστρ[ιος][17], Καίκος [kăĭkos] zeigen, daß kein Diphthong *kau-*, sondern zweisilbiges *ka* + *ü-* vorliegt.

Wenden wir uns nun den religiösen Namen zu, so stoßen wir zuerst auf den des *Zeus Aseis*, der auf Münzen des Verus vorkommt: er hält entweder eine Ziege an den Hörnern, oder die Ziege erscheint auf der Rückseite der Münze, deren Vorderseite Bild und Namen des *Zeus Aseis* trägt. Es ist dies also der »Bocksgott«, keine ausgesprochen nichtindogermanische Vorstellung: m. E. ist sein Name gleich lit. *ožys*, lett. *âzeis* »Bock«, also ebenfalls ein Relikt der unphrygischen Satemsprache.

Häufiger scheint der »Bocksgott« als *atagus* »hircus« bezeichnet worden zu sein, was Arnobius V, 6 überliefert. Das Wort wurde von den kleinasiatischen Ionern als ἄττηγος übernommen, wohl an der Westküste Kleinasiens: es steckt ja auch in dem von Xanthus dem Lyder gebrauchten ἀτταγάθη »Hirsebrei«, das ebenso vom Namen des Bockes abgeleitet ist, wie gr. τράγος »Hirsebrei« von τράγος »Bock«. Auch in Pessinus war das Wort verbreitet, da sich dort eine Art Attispriester als ατταβο-κοαί bezeichnet. Zur Form des Namens (mit *-b-*) vergl. w. u. § 5.

Die Vermutung, daß *Askania* »Ziegenland« bedeutet, Μὴν Ἀσκαηνός od. Ἀσκαῖος den »Ziegengott, beruht lediglich auf der Ähnlichkeit des Namens mit lit. *ožkà* »Ziege« (eigtl. Adjektiv von *ožýs* »Ziegenbock«), vorgr. ἀσκός »Ziegenhaut als Wasserschlauch«, (phryg.-) lydisch *askera* »Filzpantoffel (aus Ziegenfilz)«,[18] vergl. § 14. Man könnte die Vermutung auch auf den Namen *Asía* (zu Zeus *Aseis*, s. o.) ausdehnen.

Um Laodikea ad Lycum, namentlich etwas östlich von dieser Stadt, findet sich eine Reihe von Namen[19], die ähnliche Merkmale aufweisen,

---

[16]) Glotta 27, 257 ff.

[17]) Münze aus Ephesos, Catalogue Brit. Mus., Ionia, 67 Nr. 174.

[18]) Ganz anders A. J. van Windekens. Etudes pélasgiques, 1960, 61 f (m. Lit.)

[19]) Belege bei WM Ramsay, Studies History & Art, 1906, 262 ff, auch Cities & B. I 36, MAMA VI Nr. 19.

wie die soeben genannten; die Flußnamen *Kapros* und *Eleinos* etwa stehen derart auffällig neben *Lykos*, dem »Wolf«, daß an der Deutung des *Eleinos* als »Hirsch« nicht zu zweifeln ist; am nächsten steht ihm aksl. *jelenъ*, lit. (alt) *elenis*, *élnis*, mit Suffixen vergl. gr. ἔλαφος, ἐλλός, dazu keltische und armenische Reflexe. Aus demselben Gebiet stammt übrigens der § 5 zitierte ON *Rimenias*, *Rimenianta* = *Limenia* etc.

Die vorphrygischen Elemente am Südrande Phrygiens weiter verfolgend, gelangen wir zunächst an der Grenze zwischen Phrygien und Pisidien zum See *Askania*, dessen Name ja, wie erwähnt, ein Leitfossil des Vorphrygischen ist; noch weiter östlich, am Nordhang des heute so genannten Sultan Dağ, unweit Philomelium, in einem Seegebiet, haben wir ein Demotikum *Ezareus* und *Azareus*[20], das unter den gegebenen Umständen wohl nur von einem **ezaro-* »See« hergeleitet sein kann: vergl. askl. *jezero* »See«, *ežeras*, *ažeras* »See« usf. Das Wort ist noch außer in illyrischen Namen ('Οσεριάτες), im Thrakischen *Diiesure* »Zwei-Teichen, Interlaken«[21], dann in Resten im Griechischen (ἀχερούσια· ὕδατα ὕλώδη, Hesych, 'Αχέρων »Fluß der Unterwelt«[22]) vorhanden.

Zu den oben erwähnten Kuriositäten des vorphrygischen Volkstums gehörte u. a. die rituelle Infibulierung, die Hipponax in einer Papyrusfragment beschreibt.[23] Sie wird von einer Zaubererin vorgenommen. Da die Operation schmerzhaft ist, zuckt der zu infibulierende ständig zurück, sodaß ihm die Behandelnde

ηὔδα δὲ λυδίζουσα· 'βασκ[επικρολεα]'.

das im Papyrus abgerissene Ende der Zeile ist nach einer Hesychglosse einwandfrei zu ergänzen:

βασκεπικρολεα· πλησίον ἐξεθόαζε. Λυδιστί

d. h. »bleib nahe daran sitzen«; das griechische Verbum lautet wohl richtig ἐξεπιθόαζε oder ἐπιθόαζε, vergl. ἐπι-θοάζω »als Schutzflehender an einem Altar sitzen« usf.; noch ein zweites Mal muß sie ihn ermahnen, doch ist die zweite Stelle nur bei Hesych erhalten:

βαστιζα κρολεα· θᾶσσον ἔρχου. Λυδιστί

und noch einmal

κρολίαζε· πλησίαζε θᾶττον

Das in der ersten angeführten Glosse stehende *baske* ist gleich dem albanischen *bashkë* »zusammen, gemeinsam, zugleich«, davon auch

---

[20]) WM Ramsay, Studies, 262.

[21]) Beleg bei D. Dečev, Thrak. Sprachr. s. v., die Deutung liegt meines Erachtens auf der Hand.

[22]) Lit. hierzu bei M. Vasmer, Russ. et. Wtb. s. v. *ozero* »See«.

[23]) Vergl. O. Haas, Sprache 4, 105 ff.

bashkue »nähere an, vereinige«, Grundform *bas-k*^{w}*e; bastiza* in der zweiten Glosse ist der Komparativ des Adverbs, **bas-k*^{w}*isa;* in meiner zitierten Notiz habe ich diese Glosse wegen des Lautwandels *k*^{w}*i-* zu *ti-* für phrygisch erklärt; es ist mir inzwischen klar geworden, daß sie auch lydisch[24] oder vorphrygisch (was vielleicht ein und dasselbe ist)sein kann; und angesichts der Übereinstimmung mit dem Albanischen bin ich der Meinung, daß sie tatsächlich einem der Dialekte der Küstenlandschaften angehört.

Es besteht aber wohl kein Zweifel daran, daß auch die echt phrygische Sprache in Lydien eine gewisse Rolle gespielt hat. Wir wissen u. a. aus Hipponax[25], daß der Mehlhandel in Milet in den Händen der 'radebrechenden' Phryger lag, aus Hesych, daß die Stadt *Adramyt(t)eion* nach dem phrygischen Namen des Hermon benannt war, usf.

Ähnliche Verhältnisse herrschten übrigens auch in Troia, worüber P. Kretschmer, Einleitung 182 ff ausführlich gesprochen hat. Als Aphrodite sich dem Anchises gegenüber als Tochter des Otreus, des Herrschers von ganz Phrygien ausgibt, fügt sie erläuternd hinzu, daß sie beide Sprachen, die troische und die phrygische, gut könne, weil sie von einer Troerin aufgezogen worden sei. Für den Dichter waren also troisch und phrygisch zwei verschiedene Sprachen, und das ist für uns evident, da es sich ja zweifellos auf die Sprache Phrygiens zur Zeit des Dichters bezieht. In der Illias 2.862 heißt das Land, aus dem Phorkys und Askanios die Phryger heranführen, nicht Phrygien, sondern *Askania*, und das ist das vorphrygische Reich, von dessen Sprache wir noch geringfügige Spuren finden. Die irrige Kombination dieser homerischen »Phryger« mit der Überlieferung, daß die (eigentlichen) Phryger erst nach dem Troianischen Kriege aus Europa nach Kleinasien gekommen sind, verarbeitete Xanthus der Lyder zu einer Nachricht, die noch Strabo 14,680 Kopfzerbrechen bereitete: ὁ μὲν γὰρ Ξάνθος ὁ Λυδὸς μετὰ τὰ Τρωικά φήσιν ἐλθεῖν τοὺς Φρύγας ἐκ τῆς Εὐρώπης καὶ τῶν ἀριστερῶν τοῦ Πόντου, ἀγαγεῖν δ' αὐτοὺς Σκαμάνδριον ἐκ Βερεκύντων καὶ Ἀσκανίας. Ἐπιλέγει δὲ τούτοις ὁ Ἀπολλόδωρος, ὅτι τῆς Ἀσκανίας ταύτης μνημονεύει καὶ Ὅμηρος ἧς ὁ Ξάνθος »Φόρκυς δὲ Φρύγας ἦγε καὶ Ἀσκάνιος θεοειδὴς τῆλ' ἐξ Ἀσκανίης". Ἀλλ' εἰ οὕτως ἔχει, ἡ μὲν μετανάστασις ὕστερον ἂν εἴη τῶν Τρωικῶν γεγονυῖα, ἐν δὲ τοῖς Τρωικοῖς τὸ λεγόμενον ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ ἐπικουρικὸν ἦκεν ἐκ τῆς περαίας ἐκ τῶν Βερεκύντων καὶ τῆς Ἀσκανίας. . . .

Daß es sich bei denjenigen Phrygern, die dem Priamos aus Askania zu Hilfe kamen, um ein anderes Volk handelte, als bei denen, die nach Xanthus μετὰ τὰ Τρωικά aus Europa kamen, das zeigt uns jetzt die Untersuchung der sprachlichen Verhältnisse.

---

[24]) Ein Aufsatz über das Lydische erscheint in Die Sprache Bd VIII.
[25]) Fragmeut 46. Bergk.

Aber später wanderten wiederum Phryger in die Troas ein: Das berichtet u. a. Strabo 10.474 ausdrücklich als Ereignis nach der Zerstörung Troias, im Zusammenhang mit anderen Änderungen der homerischen Zustände dann noch ausführlicher 13.586.

§ 5

Mit dieser Anwesenheit phrygischer Elemente in den westlichen Küstenlandschaften Kleinasiens erklärt es sich auch, daß manche der von Hipponax und von Herondas gebrauchten »kleinasiatischen« Wörter phrygisch sind: dazu gehört vor allem *bekos* »Getreide, Brot«, das von Herodot, von Hipponax und Hesych übereinstimmend überliefert wird und in den spätphrygischen Inschriften nachgewiesen werden konnte[26]. Oder *ballion*, »βαυβών«, eine Phallusattrappe, Deminutiv eines **ballos*, das phrygisch und etymologisch gleich mit griechisch φαλλός ist,[27] und manches andere.

Die Charakteristika der phrygischen Sprache habe ich in meinen Aufsätzen LB 2,25 ff, FS Mladenov 451 ff ausführlich besprochen, ich möchte mich daher hier damit begnügen, die wichtigsten Lautgesetze, soweit sie zur Unterscheidung von den Nachbarsprachen herangezogen werden müssen, zu rekapitulieren: Das Phrygische zeichnet sich u. a. durch eine Lautverschiebung aus, die mit der germanischen und der armenischen einige Ähnlichkeit hat:

	Ursprachlich		Phrygisch	Griechisch
Mediae	*b, d, g*	>	*p, t, k*	β δ γ
Mediae aspiratae	*bh, dh, gh*	>	*b, d, g*	φ ϑ χ
Tenues	*p, t, k*	>	*p', t', k'*	π τ κ

Die Aspiration der Tenues wird selten bezeichnet, sie geht jedoch aus dem regellosen Wechsel zwischen π τ κ und φ ϑ χ in den griechischen Inschriften Phrygiens hervor. Ausonius 19,48 überliefert als mysischen Namen des Bakchos Φανάκης, *Phanacen* (Akk.): so notierte offenbar ein Grieche die kleinasiatisch-phrygische Aussprache von πανακής. Die Labiovelaren waren im Phrygischen ebenso wie im Griechischen, Lydischen und Lykischen vor *i* zu *t* (genauer *t'*, *ć* od. ä.?) geworden; vor anderen Lauten werden sie in den spätphrygischen Inschriften nicht von den palatalen und velaren Verschlußlauten unterschieden, doch sind indirekte Belege für die Lautung k^w g^w noch vorhanden (s. w. u.).

Eine interessante Einzelheit ist der Zusammenfall von idg. *r* und *l* in *r*, der mit dem gleichen Vorgang im Spätgriechischen[28] gleichlaufend erfolgt sein dürfte, also mit der iranischen Parallele nichts zu tun hat.

---

[26]) O. Haas, Die Sprache 6, 26 ff.

[27]) Vergl. § 13.

[28]) E. Schwyzer, Gr. Gr. 213.

Wir finden zunächst in der auf das Jahr 224 v. Chr. datierten Inschrift 48 aus Dorylaion: ..... *en starna doumω-ke* »an der Stele und dem Tumulus« (zu *doumos* s. oben § 2), worin *starna* gleich urgriech. **stl̥nā*, pers. *stun'* (als Lehnwort im aramäischen Text der lydisch-aramäischen Bilinguis), lies [stūnā] ist, vergl. auch ahd. *stollo*, ai. *sthūṇā-* etc.; **stl̥nā* ergab regelrecht griechisch **stalnā*, woraus att. στήλη, dor. στάλλα usf. Phrygisch ergab sich **stalnā*, woraus vor dem 3. Jahrh. n. Chr. *starna* (dagegen überliefert Herondas noch *ballion* von **ballos* = gr. φαλλός; er schrieb im 3. Jahrh. v. Chr.). Nur mit *-r-* überliefert ist *argou* »wegen« (»ἕνεκα, χάριν«?) = ai. *arghá-*, zu lit. *algà*, gr. ἀλφή »Lohn«, also mit idg. *-l-*. Dann *poukros* »Sohn« (oder PN gleicher Etymologie) in Nr. 31, = ai. *putra-*, pälignisch *puclois*, Da. pl., osk. *puklui*, Dat. sg., mars. *pucle[s]* etc., alle mit *-kl-* aus *-tl-*.

Die meisten spätphrygischen und mit ihnen zeitgleichen griechischen Inschriften scheinen gerade in die Periode des Übergangs zu fallen. Man vergl. etwa auf einem kleinen marmornen Altar aus Dorylaion, MAMA V, 7:

'Αχλεανοὶ Μη-
[τρ]ὶ 'Αχρεανῇ εὐ
χήν

Das Demotikon lautet also noch *Akl-*, der Beiname der Göttin bereits *Akr-*; Umgekehrt ist der Name der Gattin des Bestatteten in der phrygischen Inschrift 69, phrygisch *Areopaden* (Dat.), gräzisierend mit 'Αλεπάτης (Gen.) wiedergegeben. Es handelt sich um den iranischen Namen *Ario(m)pātā*.

Das gleiche Schwanken in dem Ortsnamen *Rimenias* = *Limenias* (unweit von dem oben erwähnten **Ezara*), der von der phrygischen Entsprechung von griech. λειμών hergeleitet ist. Es liegt also auf der Hand, daß die in den interpolierten Codices des Pseudo-Apuleius überlieferte Glosse phrygisch *rymenia* = »Bilsenkraut, Hyoskyamus« nichts anderes darstellt, als die phrygische Entsprechung des griech. λειμώνιος-ιον, das verschiedene Wiesenpflanzen bezeichnet.[29] Das Gebiet um Limenias (s. die Kartenskizze), war also echt phrygisch.

§ 6

Das wichtigere Zentrum des Attis- und Kybelekultes war, wie oben bereits ausgeführt (§ 2), Pessinus, eine der Hauptstädte der keltischen Galater nach deren Einwanderung nach Kleinasien (278 v. Chr.). Vor

[29]) Die Entwicklung von *-em- -im-* zu *-ym-* ist lautgesetzlich, vergl. den Gebietsnamen Γριμενοθῦραι »bemalte Tore« (zu inschriftlich *gegreimenos* »γεγραμμένος«), bei Ptolemaios (mit *dour-* »Tor« in der phrygischen Form) Γρυμενο-δουρῖται; oder *knouma* »Grab« mit Verlust der ersten Silbe = altphryg. *keneman* in Inschrift II, dazu O. Haas LB 3, 58.

diesem Ereignis war dieses Land zweifellos teilweise von Phrygern bewohnt, die jedoch eine phrygische Mundart sprachen, mit der das Phrygische der spätphrygischen Inschriften *nicht* zu identifizieren ist. Der Hauptunterschied betrifft die Behandlung der labiovelaren Laute k^w g^w gh^w, die im phrygischen Hauptdialekt vor *i* zu Dentalen, sonst zu einfachen Gutturalen geworden sind. Wir können nun folgende Entsprechungen feststellen:

Der »Bock« *Attis* (s. oben § 3), heißt in Lydien *atagus;* Diese Form ist dadurch in Lydien lokalisiert, daß sie uns auch als ionisch ἄττηγος überliefert wird, und dadurch, daß sie in einer Inschrift aus Magnesia belegt ist. Xanthus der Lyder gebraucht zudem ein davon abgeleitetes ἀτταγάθη »Hirsebrei« (Hesych, s. v.).

In Pessinous lautet das Wort jedoch offenbar *attabo-*, da sich die dortigen Attispriester als ατταβοκοαί bezeichnen. Daß das Wort urspr. Labiovelar hatte, kann man wohl aus der Hesychglosse ἀδαγυους· θεός τις παρὰ Φρυξὶν ἑρμαφρόδιτος erschließen, in der -γυ- vermutlich den Laut g^w ausdrückt[30].

Der Stadtname *Polybotus* (h. *Bolvadyn*) in Phrygia Salutaris lautet bei Hierocles Historicus (3. Jahrh. v. Chr.) Πολυγωτός.[31] Sicherlich kann eine griechische Ausdeutung vorliegen, doch würde man dann eher damit rechnen, daß der griechische Autor die ausgedeutete Form und die Inschriften die genuine hätten. Die Sachlage ist aber umgekehrt.

B- für ursprüngliches *gh*^{w}- weist wohl auch der Beiname des Zeus *Bennios* auf, der in einem Landstrich entlang der Nordgrenze des phrygischen Sprachgebiets, zwischen 'Midasstadt' und dem oben § 1 genannten *Aizanoi*, verehrt wurde: seine Epiklesis ist von einem Wort für »gedeihen« hergeleitet: vergl. βεννος »Opfer ὑπὲρ καρπῶν«, βεννευε etwa »gedeihe«, *bennen* vielleicht »χαῖρε«,, alle als phrygische Wörter in griechischen Texten belegt (s. LB 2, 46). βάβακοι· ὑπὸ 'Ηλείων τέττιγες, ὑπὸ Ποντικῶν δὲ βάτραχοι, Hesych, scheint auf einem **baba* »Frosch«, zu beruhen, das aus $g^w\bar{e}bh\bar{a}$ = čech. *žába*, skr. *žàba* »Frosch«, dt. *Quappe* »Kaulquappe«, dazu (umbr.-) lat. *būfō*, zu erklären sein kann (anders V. Georgiev LB I 70).

Der thrakische, dem Sabazios zu Ehren aufgeführte Waffentanz κολαβρισμός hieß bei den Phrygern νιβατισμός, offenbar eine Ableitung von einem Verbum **ni-batizō*, das mit dem auch sonst bekannten Präverb *ni-* »nieder-, ver-« zusammengesetzt ist. Wahrscheinlich handelt es sich um einen Tanz, bei dem ein Tänzer den anderen »niederschlägt« sodaß also ein **ba-tó-s* = ai. *ha-tá-s*, von *gh*^{w}*en-* »schlagen, töten« (dazu auch aksl. *ženǫ* »Treiben« etc.), gr. θείνω usw. vorliegen kann (»Niederschlag-

---

[30]) Ausführlicher LB 2, 44 f.

[31]) Vergl. W. Ruge, RE s. v. Es liegt in dem oben § 4 genannten Καύστρου πεδίον

tanz«), vergl. auch griech. ἀρεί-φατος *(*gh^{w}n-tó-s)* »von dem Kriegsgott Ares getötet«.

Es scheint also, daß die phrygische Mundart in Galatien sich in der Behandlung der Labiovelaren von der der Landschaft Phrygien unterschied: wir werden daran erinnert, daß ja die Phryger als Einwanderer aus Makedonien galten, und daß die Entwicklung der Labiovelare zu Labialen eine Eigenheit des Makedonischen ist: vergl. etwa den makedonischen Monatsnamen Γορπιαῖος, der von V. Pisani überzeugend zu čech. *horký*, poln. dial. *gorky*, sloven. górək »heiß« gestellt wurde.[32] Dazu den PN Δρεβελαος (»Τρεφελεως«) mit *-b-* aus *gh*^{w} etc. Einige einschlägige Glossen werden dem Makedonischen allerdings ohne ausreichenden Grund zugeschrieben: νιβα = gr. νίφα[33], αβεις· ἔχεις (= gr. ὄφεις, vgl. avest. *ažiš*) 'Schlangen'?

Es fragt sich also, ob sich die Überlieferung von einer Abwanderung der Phryger aus Makedonien nicht in erster Linie auf die Phryger Galatiens bezieht, deren Mundart der makedonischen Sprache durch diese Übereinstimmung recht ähnlich gewesen sein mag. Die Möglichkeit freilich, daß es sich hierbei um keltischen Einfluß handelt, darf nicht übersehen werden, umso weniger, als ja einige Formen auf lange Erhaltung der Labiovelare im Phrygischen deuten, wie das oben genannte 'Αδαγυους[34].

§ 7

Die Abwanderung der Phryger aus Makedonien nach Kleinasien wird uns von Herodot ausdrücklich berichtet und mit einer interessanten Bemerkung über den Namen des Volkes erläutert (s. o. § 2): In Europa, als Nachbarn der Makedonen, hätten sie *Briges* geheißen, bei der Übersiedlung nach Asien hätten sie gleichzeitig ihren Namen (in *Phryges*) geändert. Richtig ist daran natürlich nur die beobachtete Tatsache, die wir so auslegen, daß die griechische Form des Namens Φρύγες zu einer Zeit ins Griechische übernommen wurde, in der die Media aspirata noch erkennbar war und daher durch griechisches *bh* (>φ) wiedergegeben werden konnte. Die Lautverschiebung trat erst später ein: sie ist eine äußerst interessante Isoglosse, die verschiedene, einander nicht gerade nächstverwandte idg. Mundarten ergriff: neben dem Phrygischen zunächst das Armenische (s. u.), und einen Teil des Thrakischen. Die Thraker waren ja »nach den Indern das zahlreichste aller Völker«,[35] was nicht verwundern kann, da den Griechen »thrakisch« ein ebenso unscharfer

[32]) V. Pisani, RIEB 3,11; man sollte jedoch **borp-* erwarten.

[33]) Für makedonische Herkunft spricht der ON *Nibas* bei Thessalonike.

[34]) Doch ist in πάλμυς (oben § 3), falls aus **k^{w}-*, das *p* bereits in homerischer Zeit erreicht.

[35]) Herodot V, 3

Begriff war, wie »phrygisch«. Die moderne Wissenschaft hat jedoch, besonders dank den Arbeiten der bulgarischen Forscher D. Dečev und Vl. Georgiev[36], die Methode gefunden, um diesen Sammelbegriff zu entmischen, und nunmehr ist es V. Georgiev in einem in der Zeitschrift Linguistique Balkanique 2, 1 ff erscheinenden Aufsatz endgültig gelungen nachzuweisen, daß das Dakische (in Niedermoesien), ein Dialekt ohne Lautverschiebung, aus dem Thrakischen herausgelöst werden muß: es ist ein älteres Stadium der albanischen Sprache, deren lautliche Sonderentwicklung sich in den dakischen Orts- und Pflanzennamen bereits unmißverständlich abzeichnet.

Die Phryger sind nun keineswegs die letzten Einwanderer, die aus den Balkanländern nach Kleinasien übersiedelt sind: nach ihnen kam zumindest eine große thrakische Welle, für die die Bezeichnung »Bithyner« mehr ein Schlagwort als ein Name ist. Die thrakischen Stämme besiedelten auch die östlich anschließenden Nachbargebiete.

In diesen nichtphrygischen Gebieten, vor allem in Pessinus, war ja vor allem das Zentrum des Kybele und Attis-Kultes, der ohne weiteres als »phrygische Religion« bekannt war, aber mit dem phrygischen Volk ebenso wenig zu tun hatte, wie die Sprache Bithyniens oder auch der Phrygia Epictetus, von der oben § 1 die Rede war. Außer Attis und Kybele gehörten in den gleichen Komplex auch die *Korybanten* die *Kobaloi* als übermenschliche, schließlich die *Galloi*, die *Attabo-koai* u. a. als menschliche Diener der Gottheiten.

Von dieser paraphrygischen Sprache, wie ich sie provisorisch nennen möchte, haben wir keine besonders reichhaltigen Zeugnisse: ich habe darauf hingewiesen, daß *Manezardo*, *Manezordo*,[37] Name eines Ortes unweit Ankara, die Teilübersetzung der echt phrygischen Form *Manegordo* darzustellen scheint. Die Phryger haben ja schließlich auch das spätere Galatien mindestens teilweise besetzt, Ortsnamen mochten sowohl in phrygischer als auch in paraphrygischer Form bekannt gewesen sein. *Zordo-* für phryg. *gordo-* zeigt, daß es sich um eine Satemsprache handelt, und das daneben belegte *zardo-* erweist einen Wandel *o* > *a*, wie er ja in den meisten Satemsprachen stattgefunden hat.[38] Wir finden das gleiche *a* auch in dem Namen eines Felsen, *Agdus*, aus dem nach einer mißlungenen Etymologie des Firmicus Maternus die Μήτηρ Ἄγδιστις entsprungen sein soll, und von dem sie den Namen tragen sollte.[39] Es liegt kein Grund vor, die Existenz eines solchen Felsen zu bezweifeln. Sein Name

---

[36]) Vl. Georgien, Българска етимология и ономастика, София 1960, 88 ff; französ. Résumé 144 ff.

[37]) P. Kretschmer, Einleitung 231.

[38]) Auch slav. *o* ist eine spätere Rückentwicklung aus älterem *a*.

[39]) Dies trifft nicht zu, da die Göttin Ἄγγδιστις [angdistis] heißt.

wurde von A. Fick[40] mit griech. ὄχθος »Anhöhe« etymologisch gleichgesetzt. Der Einwand P. Kretschmers, daß er ja dann **ogdos* heißen müßte,[41] ist hinfällig, da wir uns im paraphrygischen Gebiet befinden.

Weitere Fälle mit Schwanken zwischen *o* und *a* sind etwa noch: der Name *Atreus*, zu dem P. Kretschmer, Misc. Ac. Berol., 1950, 194 sagt: »schon die Alten (Etym. M. s. 'Ατρεύς) setzten 'Ατρεύς mit 'Οτρεύς, dem Phrygerkönig (Il. 3.186) und Eponym einer phrygischen Stadt, *Otroia* oder *Otrus* (W. Ruge, RE., s. v.) gleich; allerdings macht die Verschiedenheit der vokalischen Anlauts Schwierigkeiten«. βάδρυα und μάδρυα sind zwei Formen eines »phrygischen« Wortes für Beeren (Schlehen? Pflaumen?).[42] Ich glaube, die nächstliegende Erklärung ist die als Entsprechung des griechischen Wortes βότρυς »Traube«: *-dr-* für *-tr-* entspricht bestens phrygischen Lautgesetzen,[43] *a* für *o* gehört in den hier besprochenen Zusammenhang: es handelt sich um ein »phrygisches« Wort der Küstenlandschaften, was auch durch den Wechsel von *b-* und *m-*, von dem noch w. u. die Rede sein wird, bestätigt erscheint.

Breiten Raum in den Arbeiten über die Sprachschichten Kleinasiens nimmt die Frage nach dem Verhältnis der Lautgruppen *-nd- -nt- -nθ-* zueinander ein. Ich kann mich wohl der Kürze halber mit einem Hinweis auf F. Schachermeyr, RE XXII, 2. 1502 ff begnügen, der bestätigt findet, daß dem griechischen *-nt-* in Süd- und Ostkleinasien wesentlich ein *-nd-*, daneben aber auch in Griechenland selbst, auf Kreta und anderen Inseln und an der Nordküste der Ägäis (etc.) *-nth-* entspricht. Die letzte Lautung ist zweifellos dem vorgriechischen (zT. thrakoiden, § 10) Substrat zuzuschreiben, während *-nd* durch ein Lautgesetz entstand, das mehrere Sprachen Kleinasiens erfaßt. Ich möchte daran erinnern, daß auch das pamphylische Griechisch zu diesen Sprachen, in denen *-nt-* zu *-nd-* wurde, zu rechnen ist. Das *-nt-* kann verschiedenen Ursprungs sein, etwa partizipiales *-nt-*, oder im Suffix *-went-* »versehen mit«, oder einfach durch Antreten eines Suffixes *-to-* »versehen mit« an einen *n-* Stamm entstanden sein[44].

Das Suffix *-to-* nach einem Grundwort auf *-n* können wir bei einem sehr verbreiteten Wortstamm beobachten, der ein richtiges »Balkanwort« des Altertums darstellt: im Griechischen finden wir das (wahrscheinlich makedonische) Wort βαλλάντιον, βαλάντιον, »Geldbeutel« (**bh$_e$lH-to-* ergibt maked. **balanto-*, davon deminuierend *balantio-m*), dann, mit der gleichen

---

[40]) Ehemalige Spracheinheit 411.

[41]) Einleitung 194; s. noch F. Solmsen KZ 34,49.

[42]) Et. M., Hesych (hier ist μα·πρόβατα·Φρύγες nach dem Alphabet in μάδρυα·βάτα. Φρύγες richtigzustellen.

[43]) Vergl. LB 2, 37,

[44]) Weiteres führt noch W. Merlingen, FS Dečev, Sofia 1958, 133 ff aus.

Grundform, thrakisch βόλινθος »Wiesent«, und schließlich den Beinamen des Dionysos Εὐρυ-βαλινδος,[45] von dem wir auch ohne Vorliegen näherer Angaben annehmen können, daß er kleinasiatisch ist. Die Bedeutungsentwicklung ist keineswegs so disparat, wie sie auf den ersten Blick erscheinen könnte: der Name des Wildochsen stammt von den besonders auffallenden Geschlechtsmerkmalen des männlichen Tieres, ganz so wie etwa deutsch *Bulle*, altnord. *boli* 'Stier', das (s. Walde-H. I 524) von **bhl̥no-*, also dem φαλλός, hergeleitet ist, und die Verwendung des gleichen Wortes für einen »Beutel« bedarf wohl keiner Erläuterung; man denke übrigens auch an lat. *follis* etc., das von der gleichen Wurzel stammt. Der Beiname des Dionysos, Εὐρυβαλίνδος bedeutet »Iθύ-φαλλος« und enthält als ersten Bestandteil das Wort *euru-*, eine gräzisierende Zurechtbiegung von phryg. *orou* »oben«, wohl aus **aurō* und gleich avest. altpers. *aurā* »hernieder« (urspr. »von oben«?). Die Wiedergabe des phryg. *o(u)-* mit griechischem *eu-* ist eine umgekehrte Schreibung, die darauf beruht, daß der Diphthong *-eu-* im Phrygischen, sowie in Phrygien allgemein, zu *-ou-*, *-o-*, auch -ω- geworden war: das Wort für das »Volk«, **teutā*, finden wir in den spätphrygischen Inschriften als *totous*, *teuteus*, *teutous* (Gen. sg.) wieder, die Tekmoreierinschriften bieten noch weitere Varianten mit Τυ-, Τευι-, Τω-, Τυι, Τουι-, Τι- in Ortsnamen. In einer Inschrift wird sogar ein und derselbe Name nebeneinander mit *euru-* und *ouru-* geschrieben: Διὸς Εὐρυδαμηνοῦ = Διὸς Οὐρυδαμηνοῦ, Rev. arch. 1888 II, 223, Nr 9. Wie *o* zu *a* geworden war, steht für *ouru-* auch *auru-*, und so erklärt sich auch der sicherlich aus Kleinasien stammende Gefäßname ἀρύβαλλος, der ursprünglich einen ledernen Beutel[46], sodann ein nach diesem geformtes Tongefäß bezeichnet: der zweite Teil ist = phrygisch *ballo-s*. Das Fehlen des *u* in *a(u)ru-* ist nur optisch, die Aussprache wird- wegen der «Affizierung« des *r* durch folgendes *u-* nicht berührt. In griechischer Wiedergabe wurde das vermeintliche »epenthetische« *u* beseitigt.

Was nun die an den Pessinuntischen Kult der Magna Mater anknüpfenden Namen betrifit, scheint mir vor allem der der *Kobaloi* interessant zu sein. Er wird gewöhnlich einfach als eine Ableitung von demselben Element aufgefaßt, von dem auch der Name der Großen Mutter selbst, *Kybele*, *Kybebe*, *Kybeke* hergeleitet ist.[47] Wir kommen damit zu einer der wirklichen, aber oft übersehenen »cruces« der Kleinasienforschung, der

---

[45]) O. Haas ZcP 23,300, vergl. auch Vl. Georgiev, Träger I 76, sowie (anders) AJ v. Windekens, LP 1,57 f.

[46]) Vergl. dazu die Hesychglossen: ἀρύβαλλοι· τὰ μαρσύππια. ἀπὸ τοῦ ἀρύειν καὶ βάλλειν εἰς αὐτούς. ἀρυβαλίδα· λήκυθον. Δωριεῖς. οἱ δε μάρσυππον. Die naheliegende Assoziation, die ein über seinem Inhalt zugebundener Lederbeutel hervorruft, brauche ich wohl nicht auszuführen.

[47]) P. Kretschmer, KZ 55,85 ff.

Verwendung des griechischen Buchstaben *-b-* zur Bezeichnung fremdsprachiger *w-* Laute: das war wirklich üblich, aber wer nun meint, man könne jedes -β- als *-w-* lesen, ist zweifellos auf dem Holzweg. Der Name *Kybele* hat ohne jeden Zweifel Verschlußlaut *-b-;* das geht u. a. auch daraus hervor, daß er in der altphrygischen Inschrift IX *kybile* geschrieben ist, während die altphrygische Schrift sonst ein F besitzt und folgerichtig anwendet.

Der Name der *Kobaloi* hieß jedoch ebenso zweifelsfrei **kowāloi*, er ist vom dem Namen der *Kybele* zu trennen. In der mittelalterlichen Literatur sind die *Kobāloi*, deren Name mit dem der germanischen *Kobolde* im Zusammenhange stehen muß (es scheint, daß dt. *Kobold* eine volksetymologische Umgestaltung ist), Berggeister, Erdschmiedlein, die den Knappen necken und irreführen: in der griechischen Komödie ist ihre Rolle mit dieser Definition zwar vereinbar, doch fehlt die Bezugnahme auf den Bergbau: sie sind lediglich Ränkeschmiede. Wenn wir jedoch P. Kretschmers Ausführungen KZ 55,85 ff folgen dürfen, so waren sie bereits im Altertum, ähnlich wie die Kabiren, hammertragende Berggeister, neckische Dämonen der Grubenleute.

Das ergibt meines Erachtens, daß ihr Name **kowālo-s* nichts anderes ist, als die kleinasiatische Form des slavischen Wortes für »Schmied«, *kŏval'ь*, *kovář*, *kovačь* usf., u zw. die ursprüngliche Form *kowal* etc., mit dem alten Agens-Suffix *-lo-s*, ohne die weitere Ableitung mit *-io-*.

Besonders bemerkenswert ist, daß der »Schmied« in den slavischen Sprachen ohne weiteres auch die Bedeutung des »Ränkeschmieds« hat.[48] Beide Formen gehen auf das in deutsch *hauen*, lit. *kauti*, lat. *cudo* usf. erhaltene Wort für »hauen«[49] zurück, das sich ursprünglich auf die Arbeit der Knappen in Bergwerk bezieht und in beiden Sprachen, schätzungsweise vor 3000 Jahren, den unter Tag arbeitenden Bergwerksknecht bezeichnete. Bereits damals, in voreinzelsprachiger Zeit, war die Verleumdung des Schmiedes als boshaft ganz geläufig, sie spricht dafür, daß man unter *kowālo-s* bereits den 'Schmied', nicht etwa jeden Erz- oder Metallarbeiter und Bergwerksknecht verstand. Es ist interessant, daß auch die Dioskuren *Kastor* und *Pollux* aus dem phrygischen Bergland stammen dürften[50]; dabei ist der Name des Kastor mit dem des Bibers, κάστωρ, identisch, der überzeugend als »Gräber«[51], zu lit. *kasù*, *kàsti* »graben, scharren« gedeutet ist: daß er unter Tag lebt und mit seinem Bruder täglich die Rolle wechselt, klingt zu sehr an das Leben der Bergleute an, um nicht darauf

---

[48]) Vergl. E. Berneker, Slav. etymol Wtb. 593.

[49]) Das Wort ist auch im 'Vorgriechischen' verbreitet, § 16.

[50]) Vergl. Die RE s. v.

[51]) Die Etymologie wird nicht mehr zitiert. Sie steht bei V. Petr, B. B. 18,281

zurückgeführt zu werden: abwechselnde regelmäßige Schichtarbeit gabs wohl nur im Bergwerk und die Vorstellung von einem göttlichen Bruderpaar, das einander ständig ablöst, mag am ehesten bei den Knappen am Berge Ida entstanden sein.

Kaum weniger auffällig ist der Name der *Korybanten*, Κύρβαντες etc. Spätere Sagen haben ihnen die verschiedensten mythologischen Ehebrecher zu Vätern gegeben, die einzig ansprechende Überlieferung ist jedoch die, die sie zu den Kindern der Mutter Erde schlechthin machte: sie gebar ja alles Lebende, und zwar ohne männliche Hilfe[52]. Auch die *Korybanten* waren nichts als ihre »Kinder«, nichts als die »phrygische« Form des slavischen Wortes *žrěbe*, Gen. *žrěbęte* pl. *žrěbęta*, das seine Entsprechung (ohne das Nachwuchs-Suffix *-nt*) im griechischen βρέφος »Leibesfrucht, Kind, Junges« hat; im Thrakischen findet es sich samt dem Suffix wieder, ebenso in armenisch *koriwn* aus **g^{w}orebhn̥t*. Das Nebeneinander von thrak. **kurbant-* und **korubant-* (halb gräzisiert) deutet auf Schwundstufe der Wurzelsilbe, **g^{w}erə-bhn̥t-*, während das slavische Wort ein **g^{w}erbhn̥t-* voraussetzt.

Zu den religiösen Termini gehört die antike Bezeichnung des Bakchusstabs, θύρσος; es is dies eines der am meisten bemühten ungriechischen Wörter, doch vermisse ich in diesem Fall bei allen Autoren die Rücksichtnahme auf die Psychologie des einfachen wundergläubigen Volkes.[53] Das Wunder des Dionysos besteht doch darin, daß er trockenes Holz zum Grünen bringen kann: er tut das in dem ihm gewidmeten homerischen Hymnus[54], in dem er die Seeräuber, deren Gefangener er ist, dadurch in höchsten Schrecken versetzt, daß er alles Holz des Schiffes grünen und treiben läßt: ein Weinstock umgibt, mit Trauben über und über behangen, das Takelwerk, Efeu rankt um den Mast usf. usf. Das ist das Wunder des Gottes, der dürres Holz wieder zum Grünen bringen kann, und die gleiche Wunderkraft drückt sich in dem ständigen Attribut des Bakchos aus, dem Thyrsos, einen mit Weinranken und Efeu umwundenen Stab, dessen Ende ein Fichtenzapfen bildete: das Wahrzeichen auch der Bakchanten und das allzeit bestaunte — bis zu Richard Wagners Tannhäuser bestaunte — Wunder des Gottes, der dürres Holz zu neuem Leben erwecken kann. Der θύρσος ist nicht anderes als »der dürre Stamm«, idg. *tr̥so-s* (= lat. *torr(id)us*, dt. *dürr* etc.), mit der sowohl dem Thrakischen als auch dem paragriechischen (§ 10) eigenen Lautver-

[52]) Sie galten als die ersten Menschen, und Attis, der Sohn der Großen Mutter, wurde auch als κορύβας angerufen.

[53]) Etymologische Versuche z. B. bei Vl. Georgiev, Träger I, 69, AJ v. Windekens, Le pélasgique 92 etc. Südslav. *trs* »Weinrebe, Rohr« kann wohl nicht auf **trso-*, sondern nur auf **trḱo-* zurückgeführt werden.

[54]) Ed. Allen, VII, 34 ff.

schiebung von *t* zu *th* und der ebenfalls diesen Sprachen gemeinsamen Entwicklung von *r̥* zu *ur*. Die Wahrscheinlichkeit thrakischer Herkunft beruht lediglich auf der Herleitung des Dionysoskults aus Thrakien oder Kleinasien.[55]

In Kleinasien trat Dionysos hauptsächlich unter dem Namen *Savadius* auf, der von griechisch schreibenden Personen auch mit θεὸς Σώζων wiedergegeben wurde, und zwar mit Recht, denn der Kultruf εὐοῖ σαβοῖ des Gottes ist gewiß mit vorgriechisch σάος »heil, gesund« eines Ursprungs, wenn meine Deutung dieses Wortes (vergl. § 16) zutrifft; die Grundform ist **towo-s*, zu *ai. *tavas-* (in *tavās-* »stark, kräftig«)[56] wobei die Entwicklung von **tou-* zu *sou-*, woraus *sau-*, auf die von den *u-* Diphthongen veranlaßte »Jodierung« des vorangehenden Konsonanten zurückzuführen ist. Von demselben *sauo-* »heil« ist ja auch das lydische *savtarid* »conservabit, soll heil erhalten«, P. Meriggi, RHA III, 95, *nikumêk savênt* »(die Zuwiderhandelnden) sollen niemals gedeihen« usf. hergeleitet.

Eine sehr beachtenswerte Übereinstimmung zwischen slavischem und »phrygischem« Wortmaterial erweist uns die Geschichte des Fells des geschundenen Marsyas, das nach der Sage in die κρήνη ἡ Μίδου καλουμένη fällt und die Gründung einer Stadt Νορικόν veranlaßt, denn die Phryger nennen den ἀσκός 'νόρικον' (nach Ps. -Plutarch),[57] νώρικον (nach Dionysios Periegetes bei Eustathius).[58] Merkwürdigerweise findet man in der Literatur die Angabe, *noriko-m* hieße »Schlauch«, während es doch einwandfrei »abgezogene Haut«, »Fell« bedeutet: es steht zweifellos in einem Zusammenhang mit slav. **norьcь*, **norъkъ* in ukr. *norýća*, russ. *nórka* »Nerz, mustela lutreola« (formell = čech. *nořec* »Taucher«), russ. *norók* »Wiesel«, čech. *norek* »Sumpfotter«, serbokr. *norac* »Taucher« usf. Das Wort bezeichnet eines der wertvollen Pelztiere und wurde auch in das Deutsche *(Nerz*, älter *Nörz)* entlehnt. Es ist von dem Worte für »tauchen«, čech. *nořiti*, russ. *nyrjatь* (s. d. bei Vasmer 2.233), lit. *nérti* nicht zu trennen, und zahlreiche Belege in den verwandten Sprachen (Fränkel 495) und zugehörige Flußnamen (*Naron* etc.) beweisen, daß dieses Wort bereits voreinzelsprachig war: die Beziehung auf das Fell (der wieselähnlichen Tiere) stellt jedoch eine bemerkenswerte slavisch- »phrygische« Isoglosse dar. Vergl. auch paragriechisch ναρκίον· ἀσκόν Hes. unten § 14.

---

[55]) Man beachte, daß ital. *torso* die richtige Bedeutung bewahrt.

[56]) Verwandt ist auch r. -ksl. *tyju tyti* (Vasmer 3, 162) »fett werden« etc. **Sauo-s* (Akk. Σαβον) ist auch als unerweiterte Form des Namens *Savadius* überliefert.

[57]) GGM II 649

[58]) GGM II 274. Da eine Stadt *Noricum* in Phrygien sonst nicht bekannt ist, beruht die Sage auf einer Ausdeutung des Wortes *noriko-* »Vlies« im paraphrygischen Gebiet (Die Quelle des Midas liegt in der Phrygia Paroreios, der auch der ON **Ezara* § 4 angehört).

§ 8

Es wird in diesem Zusammenhang immer schwieriger, Kleinasiatisch-thrakisches von Elementen benachbarter Dialekte, besonders vom mysischen oder lydischen Material zu unterscheiden; das ist vielleicht durch die Sachlage selbst begründet, wenn, wie ich meine, das Lydische und das Mysische mit dem Thrakischen und Dakischen in einen dialektgeographischen Zusammenhang gehören. Vielleicht ergibt sich, daß die durch typisch »mittelmeerische« Lautwandel gekennzeichneten Formen den Küstenlandschaften angehören, wie etwa das bekannte μυσός: ὅτι τὴν ὀξύην οὕτως ὀνομάζουσι Λυδοί, das (irrig) zur Erklärung des Namens der Myser herangezogen wurde[59] und wohl sonstiges **būzos* (aus idg. **bhūĝ-s* od. ähnl.) wiedergibt, mit dem kleinasiatischen (richtiger mediterranen) Ersatz des *b-* durch *m-* etc., wofür auch die folgende Glosse bemerkenswert ist: καράμβας· ράβδον ποιμενικὴν ἥν Μυσοὶ συκαλοβον, Hes.; falls, wie meines Erachtens evident, darin die »Keule« des Schweinehirten zu sehen ist, zerfällt *su-kalobo-s* in *su-* »Schwein« und die Entsprechung von germanisch **gl̥bho-* (»Kolben«); *karambā* ist mit diesem *-kalobo-s* bis auf die Stammbildung kongruent: *r* für *l* ist aus dem Phrygischen bestens bekannt (§ 5), und *-mb-* für *-b-* stellt eben eine mittelmeerische Eigenheit dar, die ja seit langem erkannt ist.[60]

§ 9

Unsere Umschau unter den Sprachen Kleinasiens hat zwar wenige, aber doch, wie ich glaube, recht interessante Wortgleichungen mit dem slavischen Material ergeben.

Begeben wir uns nun nach Südosteuropa, so stoßen wir zunächst auf zwei Sprachen, deren Beziehungen zum Slavischen eigentlich von vornherein enge sein mußten und nicht übersehen werden können: ich meine das Thrakische einerseits, und besonders das Dakische, das erst in letzter Zeit als eigene, vom Thrakischen verschiedene Sprache erkannt wurde.[61] Wie Vladimir Georgiev kürzlich nachweisen konnte, ist das Dakische die Hauptquelle des eigenartigen albanischen Wortmaterials, und mehrere lautgeschichtliche Besonderheiten des Dakischen finden sich im Albanischen wieder. Die Beziehungen zwischen Dakisch, Thrakisch und Baltoslavisch müssen daher in einem größeren Zusammenhang, in Verbindung mit den Fragen der idg. Dialektgliederung behandelt werden.

[59]) Strabo XII, 8. 3, c. 572; Steph. Byz. s. *Mysia* etc.

[60]) A. Carnois, Le Muséon 72,207; ff; dazu auch P. Kretschmer Gl. 24,47. V. Bertoldi, Gl. 21,258 ff; für das Romanische P. Aebischer, Vox Rom. 12,82 usf. Ferner zu μαδρυα § 7.

[61]) Zuletzt Vladimir Georgiev, Българска Етимология и Ономастика Sofia. 1960, 89 ff, 108 ff; Linguistique Balkanique 2,1 ff.

Erwähnen möchte ich hier lediglich ein vorgeschichtliches Wanderwort, das das Slavische erreicht hat und sicherlich mit dem Raum Südosteuropa-Vorderasien verknüpft ist, wenn wir auch infolge zu geringer Kenntnis der kulturellen Verhältnisse in diesen Ländern nicht in der Lage sind, Genaueres zu ermitteln.

Als Beispiel erwähne ich den Namen einer Kernfrucht, den wir im Griechischen auf den Granatapfel angewendet finden: ῥοία. Diese Form führt nach den für das Griechische ermittelten Lautgesetzen auf ein **hrousiā* zurück, dessen Anlaut naheliegenderweise auf idg. *sr-*, also **srousiā*, beruht. Aber gerade die Form *hrousiā* mit anlautendem *hr-* scheint in die slavischen Sprachen eingedrungen zu sein: russ. *grúša* »Birne, Birnbaum«, čech. *hruška*, sloven. *grûška*, neben bulgar. *krúša*, serbokr. *krȕška* etc., und, als dritte Anlautsvariante, russ. -kirchenslavisch *xruša* verraten bereits durch den schwankenden Anlaut, daß sie relativ spät entlehnt wurden, wobei vorgriechisches (thrakisches?) *hr-* von den einen mit *kr-*, von den anderen mit *gr-* von einem altkirchenslavisch schreibenden Russen auch mit *xr* wiedergegeben wurde.[62] Das slav. *x* (= *h*), das in der Hauptsache ai. *š*, vorgr. *x* (= *h*) entspricht, konnte in weit zurückliegender Zeit wohl nicht als Lautersatz für fremdsprachiges *h* verwendet werden (es war wohl zunächst *š*), die Wiedergabe mit *gr-* läßt daran denken, daß in einem Teil des slavischen Sprachgebiets (ukrainisch, čechisch, aber auch sonst in östlichen Dialekten) *h* für urslavisch *g-* steht, und das mag ziemlich weit zurückreichen. Ansonsten schien den Slaven, die ein sehr feines Gehör für Stimmhaftigkeit haben, Wiedergabe des stimmlosen *hr-* durch *kr-* das nächstliegende: für die Balten, die weder *h* noch *ch* kennen, kam wohl nur dieses in Frage: lit. *kriáušė* »Birne, Birnbaum«, altpreuß. *crausios* »Birnen« usf.[63]

Wie man die übliche Zusammenstellung mit kurd. *korêši*, *kurêši*[64] beurteilen soll, kann ich nicht entscheiden, als Original des slavisch-griechischen Wortes kommen sie meines Erachtens jedoch nicht in Frage. da hierfür einwandfrei **hrousiā* feststeht, das sehr wahrscheinlich auf ein **srouši̯ā* zurückgeht. Die weitere Anknüpfung ist zweifelhaft; die Bedeutung würde darauf führen, die wahrscheinlich vorgriechischen Formen στρύχνον[65] (auch στρυφνός?) heranzuziehen, doch sind die Fälle von vorgr.

---

[62]) Die slavischen Belege bei Vasmer s. v. *grúša*, dazu E. Fränkel, Lit. et. Wtb. s. v. *kr(i)áušė* p. 296, mit Lit.

[63]) Es ist daran zu erinnern, daß auch das *f* deutscher Lehnwörter im Litauischen in älterer Zeit durch *p* ersetzt wurde (*apicẽras* aus *Offizier* etc.). Eine neue Hypothese bezüglich des Lautes *ch* bei W. Merlingen, Sprache 4, 39 ff.

[64]) M. Vasmer s. v *gruša* (mit Lit.).

[65]) Der säuerliche, herbe Geschmack, der offenbar mit στρύχνος und στρυφνός bezeichnet wird, würde auf Birne und Granatapfel bestens passen.

str- aus *sr-* noch nicht zusammenfassend behandelt. Zum Wortende vergl. συχνός aus **tus-no-*, LB 1,38, unten § 16.

§ 10

Die ungriechischen Elemente in Griechenland

Obwohl die Theorie von der indogermanischen, aber nicht griechischen Herkuuft einer größeren Reihe von Wörtern der griechischen Sprache bereits 30 Jahre alt ist,[66] wird sie immer noch von vielen nicht verstanden und nicht gewürdigt.[67] Es ist daher wohl nicht überflüssig, die Grundlagen in einigen kurzen Sätzen zu skizzieren und mit einigen Beispielen zu belegen, wobei ich vor allem solche Beispiele bevorzugen werde, die den Slavisten zu interessieren geeignet scheinen.

verwandte (möglichst slavische) Formen	Grundform	Substratsprache und griechische Wiedergabe
ru. *klad* »Schatz«, č. *klad* »Legen, Gelegtes« sloven. *klàd* »Lage, Schicht«	**klōdho-s*	**khlādo-s*, gr. Lehnwort χλῆδος »Schuttablagerung, Flußablagerung«
ru. *krušitь* »zertrümmern«, lit. *krušti* »zerstoßen« gr. κρούω »stoße, treffe«	**krousō*	**khrausō*, gr. χραύω »stoße, treffe«
aksl. *krovъ*, ru. *krov* »Dach, Decke« (vgl. *kryti*, gr. κρύπτω usf.)	**krou̯o-s*	**khrawo-*, gr. χρούς »Oberfläche, Haut, Hautfarbe«
poln. *kąt*, sloven. *kót (*kǫtъ)*, »Winkel, Ecke« gr. κάμπτω	**kamptó-s*	**khantho-*, gr. κανθός »Augenwinkel, Radreifen« (mit griechischer Hauchdissimilation)
russ. *zlak* »Gartengewächs, Pflanze«, aksl. *zlakъ*, gr. χλω-ρός »grüngelb« = phryg. γλου-ρος 'Gold'	**ǵhlōko-s*[68]	*glākho-*: gr. γλάχων γλήχων, βλήχων, βληχώ[69] 'Art Minze, Mentha pulegium'

[66]) Durch Arbeiten von A. v. Blumenthal, Vl. Georgiev, O. Haas. W. Merlingen usf., vergl. Verf., Das frühitalische Element 1960, 5 ff, LB 1, 1959 29 ff. Zu den Arbeiten AJ. v. Windekens' s. O. Haas, Das frühital. Element 89, Anm. 8.

[67]) Vergl. z. B. H. Frisk, Griech. etymol. Wtb., p. VI, und passim; H. Frisk scheint nur Arbeiten von Van Windekens zu kennen.

[68]) Der Ansatz **ĝholko-* (vergl. LB 2, 30) ist falsch, vergl. Vasmer s. v. (es gibt kein russiches **zolok*).

[69]) Der ungeklärte Wechsel *gl-/bl-* könnte sich damit erklären, daß entlehntes *gl-* (mit gutturalem *l*) wie echt griechisches *g^{w}l-* klang und daher durch dieses ersetzt wurde.

Die erste Feststellung ist die, daß die indogermanischen Substratsprachen (es sind mindestens zwei) eine Lautverschiebung ganz ähnlich der germanischen und der armenischen aufweisen. Es sei vor allem auf solche Fälle verwiesen, in denen sowohl die echt griechischen Formen (wie κρούω) als auch die paragriechischen (wie χραύω) vorliegen: beide gehören zu lit. *krušù*, die zweite (mit *kh-* = χ−) entstammt der lautverschiebenden Substratsprache: (s. S. 87)

§ 11

Ebenso wie im Germanischen, Armenischen usf. werden die idg. stimmhaften Verschlußlaute *b d g* (der Guttural unter Vorbehalt des in § 14 Gesagten) zu Tenues *p t k:*

verwandte (möglichst slavische) Formen	Grundform	Substratsprache
gr. βῶλος »Erdscholle« ae. *pōl*, nhd. *Pfuhl* »Sumpf, Lache«	**bōlo-s*	**pālo-s*, entlehnt gr. παλός, att. πηλός »Lehm, Schlamm«
aksl. *vrьba* »Weide«, lit. *virbas* »Gerte« lett. *virbs* »dünner Stab« gr. ῥάβδος *(u̯rb-i̯o-s)*	**u̯rbā* **u̯rbo-s* *(urbo-)*	**urpā-k-* gr. ὄρπαξ ὄρπηξ »Reis, Schaft Stab«
ai. *vejati* »prallt zurück«, ae. *wīcan*, nhd. *weichen*	**u̯eigō*	**weikō* gr. εἴκω »weiche zurück, unterliege«.

Grundformen mit *b d g* entstanden auch durch die Hauchdissimilation, die u. a. im Altindischen und im Griechischen zu beobachten ist: griech. τριχός (für *θριχός, vgl. den Nominativ θρίξ), ai. *dadhāmi* (f. **dha-dhāmi*, Reduplikation von **dhā-*). Auch im Vorgriechischen verlor eine Media aspirata die Aspiration, wenn dieselbe Silbe noch eine zweite Aspirata enthielt oder die folgende Silbe mit Aspirata anlautete; die so entstandenen Medien wurden ebenso wie ursprüngliche Medien zu Tenues verschoben: (s. S. 89)

Dieser Akt der Lautverschiebung verhindert — ebenso wie im Germanischen und Armenischen — den Zusammenfall ursprachiger Mediae mit den Mediae aspiratae, die u. a. in den slavischen, baltischen, iranischen Sprachen mit den Mediae zusammengefallen sind. In den lautverschiebenden Sprachen blieben aspirierte Mediae und unaspirierte jedoch getrennt. Die Verschiebung von *bh dh gh* zu *b d g* zeigt die folgende Übersicht: (s. S. 89)

verwandte (möglichst slavische) Formen	Grundform vor u. nach der Hauchdissimilation	Substratsprache und griech. Lehnwort
armen. *damban* 'Grab, Gruft' gr. τάφος 'grab'	**dhm̥bho-s* > **dm̥bho-s*	**tumbo-* gr. τύμβος 'Grabhügel'[70]
russ. *drožžĭ*, aksl. *droždьję* 'Hefe', alit. dragis 'Hefe' etc. *(*dhrogh-)*	**dhr̥gh-* > **dr̥gh-*	**trug-* gr. τρυγία 'Hefe'
aksl. *žeždǫ* 'begehre', ir. *guidim* 'bitte', avest. *jaidyat* 'er bat', gr. θέσσασθαι (:πόθος).	**gh^{w}edh-* > *g^{w}edh-* > *ked-*	**ked-no-s* gr. κεδνός 'sorgfältig'
lit. *gõdas* 'Gier'	**gh^{w}õdho-s* > *g^{w}õdho-s*	**kādo-s* gr. κᾶδος
aksl. *zǫbъ* 'Zahn'', ai. *jambha-s* 'Zahn', gr. γόμφος 'Pflock' etc.	**ghombhos* > **gombho-s*	κόμβονς· ὀδόντας γομφίους, mit ungeklärter Erhaltung des *o*

Besonders das erstgenannte Beispiel scheint mir eine bemerkenswerte semantische Übereinstimmung zwischen baltisch, iranisch und paragriechisch zu erweisen: ein Wort, das ursprünglich »rufen, nennen« bedeutete, ist in diesen Sprachen auf die Tätigkeit des primitiven Zauberers spezialisiert, der die Dämonen anruft, um etwas oder jemanden zu behexen und zu verfluchen. Eine Etymologie, die diesem mE. ausschlaggebenden

verwandte (möglichst slavische) Formen	Grundform	Substratsprache und griechisches Lehnwort
ru. *zovú zvatь* »rufe« lit. *žavėti* »besprechen, zaubern«, lett. *zavêt* »zaubern, hexen« ai. *havate* »ruft«, avest. *zavaiti* »ruft an, verwünscht«	**ĝhou̯o-s* **ĝhou̯ā*	**gowo-s*, gr. γόος »Totenklage«, γόη »Wehklage«, γόης, γόητος »Zauberer«
aksl. *věno* »Mitgift« *(*u̯ēdhno-)*, ai. *vadhū-s* »Braut«	**u̯edh-no-m*	**wedno-m*, gr ἔδνον »Brautgabe, Aussteuer«
aksl. *zlakъ* 'Pflanze' gr. χλω-ρός 'grüngelb' phryg. γλουρος 'Gold'	**ĝhlōko-*	γλάχων, γλήχων etc. »Flohkraut« (s. § 10).

[70]) Damit ist wohl — wie ich LB 1,44 f ausgeführt habe — die Notiz des Athenäus XIV 625 e zu verbinden, wonach auf der Peloponnes allerwegen große Aufschüttungnn auffielen, die man als Gräber der mit Pelops gekommenen Phryger betrachtete, also für Spuren eines fremden Volkstums ansah. Tatsächlich sind Tumulus-Gräber besonders für Gordion charakteristisch. Es sei dazu erwähnt, daß sich die Bestattungsbräuche auch anderwärts als die zähesten Reste vorgeschichtlicher Religionsübungen erwiesen, s. z. B. St. Wikander, Feuerpriester in Kleinasien und Iran 100 f, über die Christianisierung Armeniens.

Gesichtspunkt nicht Rechnung trägt, findet man bei H. Frisk s. v. γοάω. Es soll aber natürlich nicht in Abrede gestellt werden, daß sich die eine oder andere der vorgriechischen Etymologien, von denen hier nur eine kleine Auswahl vorgeführt wird, als unrichtig herausstellen könnte; dies gilt doch für alle Etymologien!

§ 12

Diese drei Lautverschiebungsakte sind von den bisherigen Bearbeitern des vorgriechischen Materials ziemlich einmütig anerkannt und scheinen sich in allen Straten dieses Materials vorzufinden.[71] Ebenso dürfte auch allen Lehnwortschichten gemeinsam sein, daß die idg. silbebildenden Liquidae *r̥ l̥* durch *ur* und *ul* vertreten sind, wie in den Beispielen **bullos* (»φαλλός«, < **bhl̥no-* § 13), σαγύριον (§ 15), Ἀψυρτίς (§ 17) wobei allerdings für das in dieser Verbindung entstandene *u* (wie für sonstiges *u*) häufig griechisches *o* eintritt: ὄρπαξ (§ 11), κόλπος (§ 17). Vergl. noch θρόνα (mit *-ro-* für *-r̥-*, LB 1,33) etc.

Schon bei *n̥* und *m̥* stellen wir verschiedene Vertretungen fest: das sogenannte »Hylleische«, die ungriechische Sprache Lakoniens (§ 13), weist *a* als Vertretung ursprachiger *n̥* und *m̥* auf: es ist dies beachtenswert, weil gerade das Hylleische sonst Anklänge an das Slavische zu bieten scheint. Eine örtlich weniger leicht bestimmbare, aber wohl auch peloponnesische Schicht, die in vielem an das Thrakische erinnert, zeigt *-un-* *-um-* für *-n̥-* *-m̥-*; schließlich finden wir noch eine älteste Schicht ungriechischer Wörter, die bisher durch wenige, aber wegen ihres vermutlich sehr hohen Alters und ihrer deutlichen Verknüpfung mit uralten Religionselementen beachtenswerte Belege vertreten ist (§ 17).

Wesentliche Schwierigkeiten ergeben sich sodann bei der Wiedergabe der Zischlaute, nicht nur der ursprünglichen s- Laute, sondern vor allem der in den Satemsprachen aus den palatalen Verschlußlauten entstandenen mehr oder weniger zum *š* hinneigenden, z. T. auch als Affrikaten realisierten Quetschlaute. Man darf nicht etwa von der Meinung ausgehen, daß solche Laute im Griechischen unerhört waren: die aus *-ti-* *-dhi-* entstandenen *-s(s)-* waren — nach zahlreichen Analogien zu schließen — sicherlich einmal *-t^{s}-* (*c*), ebenso die -σ- in εἶσι (**eiti*) σύ (**tu*) etc., während die aus *-ki-* (φυλάσσω < *phulakiō*), *-ghi-* entstandenen -σσ-/-ττ- wohl einmal *-č-* (*-t^{š}-*) gesprochen wurden. Starke örtliche Differenzen verrät noch das Verhältnis zwischen attisch τήμερον und sonstigen σήμερον usw. Ursprüngliches *s* blieb im Griechischen nur in Sonderfällen erhalten,

[71]) Abweichungen erklären sich meist leicht durch analoge »Ausnahmen« etwa der germanischen Lautverschiebung: unverschobenes *k* nach *s* in ἀσκός (§ 14), Wiedergabe eines *th* durch *t* in Hesychglossen (θ war bereits *þ*) usf.

und zwar einerseits in solchen wie πράσον (< **prso-*, vgl. lat *porrum*) wo es infolge der Einwirkung des *-r-* etwa *ś* lautete, ähnlich in δασύς (»dēnsus«), nach *n*, anderseits in Verbindungen mit folgendem Verschlußlaut wie *sp-*, *st-*, *sk-* etc., deren genaue Aussprache nicht bekannt ist. Erhalten blieb *-s* auch im Auslaut. Zu einem einheitlichen Laut *s* für alle diese verschiedenartigen und heterogenen Phoneme kam es erst im Laufe der Entwicklung, in den Hauptdialekten sicherlich in vorliterarischer Zeit, anderwärts aber trieb der sprachliche Kantönligeist merkwürdige Blüten, sobald es zur Auseinandersetzung zwischen mehr oder weniger raumgreifenden Koinebildungen und lokalen Sprechweisen kam. Noch zur Zeit der ersten Schriftentlehnung scheint es gerade bei den Zischlauten noch starke Verschiedenheiten gegeben zu haben, denn die »grünen«, also der Phase nach ältesten Alphabete, verwendeten fast ausnahmslos noch das semitische *ṣade*, also das Zeichen für den emphatischen Laut, das Sigma setzte sich erst später durch, als das semitische Alphabet auf Grund einer Art Durchschnittsaussprache des Griechischen zurechtgemacht wurde.

In Lakonien, wo sich nicht wenig von dem hier zu Besprechenden abspielte, finden sich besonders viele Besonderheiten, etwa die wiederholte Angabe, daß für gemeingriechisches ϑ ein σ gesprochen wurde (z. B. σαλία· πλέγμα καλάθῳ ὅμοιον, ὃ ἐπὶ τῆς κεφαλῆς φέρουσιν αἱ Λάκαιναι. οἱ δὲ ϑολία (Hesych), und aus Inschriften und Glossen wissen wir, daß gemeingriechisches ζ (aus *di-*, *i-* etc.) lieber mit δ, δδ geschrieben wurde als mit ζ. Man darf sich also nicht wundern, wenn griechische Schriftsteller je nach sprachlichem Wissen und mehr oder minder geübtem Ohr in der Bezeichnung fremdsprachiger Zischlaute schwankten. Den einen war es unbedenklich, für fremdsprachiges *s* das griechische σ zu verwenden, andere konnten den Laut wieder mit griechischem σ (Lautwert noch annähernd t_s- $t_š$- $t_š$-?) nicht gleichsetzen und zogen es vor, es in derselben Weise zu bezeichnen oder nicht zu bezeichnen wie das *h* (aus *s*) in griechischen Wörtern.[72] Auch bei Entlehnung zwischen nicht schriftkundigen Bevölkerungsteilen ergaben sich dieselben Möglichkeiten: so kommt es, daß nichtgriechisches *s* einmal durch griechisches Sigma, einmal durch

---

[72]) Ein See (mit Kastell) südlich des Donaudeltas heißt etwa bei Hierokles Ἁλμυρίς, bei Plinius Halmyrin, Akk., etc., dagegen inschriftlich im 3.—4. Jahrh. n. Chr. *Salmorudę*, in einer Chronik *palus Salameir*, s. Vl. Georgiev, Bulg. Etimologia i Onomastika 93, LB 2,8.

Ein Ort bei Praisos auf Kreta Ἥτεια, inschr. Σήτα(ι)α, heute *Sitia* (P. Kretschmer, RIEB 1,46). Vergl. noch etwa E. Maaß. RhM 74,465, der den spartanischen Heroen- und Quellnamen Σέβρος wegen des damit gepaarten Dorkeus (Pausanias III 15,2) in Ἔβρος ändern will (»Hirsch neben Reh!«). Tatsächlich ist hier hylleisches *s*- erhalten geblieben.

Spiritus asper ersetzt wird: Obwohl also da nichts Geheimnisvolles dahintersteckt, müssen wir wohl darauf verzichten, im einzelnen Fall die Hintergründe zu erraten.

Ähnlich liegt die Sache auch bei den stimmhaften palatalen Lauten *z*, *ź*, *ž* oder ähnlich (aus *ĝ*, *ĝh*), für die die griechische Schrift und das griechische Lautsystem noch weniger etwas »Passendes« enthielt. Die Laute waren (ebenso wie *ś* aus *ḱ*) vielfach dentalähnlich, was die Wiedergabe durch *th*, *d*, *dh* (*þ d ð*) im Albanischen und Altpersischen etc. zeigt. Wenn wir also hylleische Glossen finden, in denen *ž* durch Delta, *s* durch Theta bezeichnet ist, oder wo dieser Lautersatz in ungriechischen Lehnwörtern auftritt, so dürfen wir darin keinen Einwand gegen die Etymologien an sich ableiten. Lakonisches ϑ klang ja den anderen griechischen Stämmen wie σ, und lakonisches δ steht für sonstiges ζ.

Ernstere Schwierigkeiten machen Fälle aus der zweiten Schicht, die zweifellos ebenfalls einer Satemsprache entstammen, ohne daß die Schreibung dies erkennen läßt: es sind dies Fälle wie das soeben (§ 11) angeführte γόος »Totenklage«, das sicherlich zu slavisch *zъvatь* gehört und demnach etwa mit *z-* anlauten müßte: eine (vierte) Substratsprache mit *kentum-* Entwicklung anzusetzen, besteht kein Grund. Vielleicht bedeutet das *g-* der griechischen Schrift einen *ǧ-* Laut, der an Stelle von *ž* geschrieben wird.

Das ist phonetisch durchaus möglich, aber nicht schwarz auf weiß nachzuweisen. Die Annahme, daß γ vor hellen Vokalen satemsprachiges *ž* vertritt, dürfte jedoch weniger auf Zweifel stoßen. Jedenfalls sind alle diese Schreibungen zu beobachten, und die Fälle sind zu wenig zahlreich, um die Aufstellung bestimmter Regeln zu gestatten.

§ 13

Ich gebe eine Übersicht über dieses ungriechische Material mit besonderer Berücksichtigung des für Slavisten Interessanten, und zwar zuerst über das »hylleische« Element, das einer Einwanderung von Volksteilen der Hyllaioi zugeschrieben wird. Diese Identifikation beruht allerdings nur auf der Kombination der Phyle Ὑλλεῖς in Lakonien mit dem Namen der in Istrien und auf den Inseln Korkyra und Melite belegten Völkerschaft, denn die bekannte Erzählung des Ephoros, wonach Aigimios, der König der Dorer am Oita, vor der Südwanderung zu seinen beiden Söhnen noch den Herakliden *Hyllos* an Sohnes statt angenommen hat, enthält höchstens ein Körnchen Wahrheit. Die drei Phylen Lakoniens heißen nach diesen drei Söhnen Ὑλλεῖς, Δυμᾶνες und Πάμφυλοι (d. i. »diverse Phylen«). Wenn man also der nichtgriechischen Phyle Lakoniens den Namen »hylleisch« gibt, so ist das mindestens eine gute Wortmarke.

Was wir dem Hylleischen zuweisen können, ergibt sich in erster Linie aus der Lokalisierung in Lakonien; unsere Nachrichten beziehen sich auf Kuriositäten des hylleischen Volkstums, die so kurios und so volkstümlich waren, daß sie unter der heimischen Bezeichnung bekannt und von antiken Glossographen verzeichnet wurden.

So erfahren wir aus verschiedenen Quellen von obszönen Tänzen, die sicherlich ursprünglich einem Fruchtbarkeitszauber einer primitiven Naturreligion entsprangen: ein mit einem phallischen Symbol verzierter Stab wurde besungen und umtanzt. In griechischer Sprache hießen diese Tänze laut Hesych:

> φαλλικόν· ὄρχημά τι. οἱ δὲ μέλος. ἄλλοι ᾠδὴν αὐτοσχέδιον ἐπὶ τῷ φαλ(λ)ῷ ᾀδομένην
> φαλ(λ)ικά· ᾠδὴ πεποιημένη εἰς τὸν Διόνυσον, τοῦ φαλ(λ)οῦ ᾀδομένου

Auch der hylleische Name ist uns von Hesych überliefert:

> βυλλίχαι· χοροί τινες ὀρχηστῶν, παρὰ Λάκωσι
> βυλλίχης· χορευτής, etc.

Es ist ohne weiteres ersichtlich, daß es sich einfach um die wörtliche Übersetzung von φαλλικά handelt: **bullos* ist gleich **bhl̥no-s* = gr. φαλλός, mit *-ul-* aus *-l̥-*, und das Suffix *-ikhā* = das griechische -ικά mit Lautverschiebung von *k* zu *kh*. Im Phrygischen können wir dasselbe Wort als **ballo-s* erschließen, da Herondas ein wahrscheinlich phrygisches βαλλιον »ὄλισβος, βαυβών« verwendet. Auch die Phryger kannten ähnliche Tänze, und mit dem Kult der Magna Mater kamen sie wohl nach Sizilien und Italien, wo sie in griechischer Sprache βαλλίζειν, in lateinischer Sprache *bullāre* genannt werden: das ist also der Ursprung des romanischen Wortes *ballare* »tanzen« (O. Haas, Wr Studien 71, 1958, 161 ff).

Das hylleische *βυλλος ist noch im Spätgriechischen in der Form βίλλος und in den griechischen Mundarten Süditaliens bis zum heutigen Tag bewahrt.

Ein anderes Wort für denselben oder einen ähnlichen Tanz war

> βρυδαλίχα· πρόσωπον γυναικεῖον, παρὰ τὸ γελοῖον καὶ αἰσχρὸν ὄρρος τίθεται ὁρίνθω τὴν ὀρχίστραν καὶ γυναικεῖα ἱμάτια ἐνδέδυται. ὅθεν καὶ τὰς μαχρὰς (l. μαχλὰς) βρυδαλίχας καλοῦσι Λάκωνες.
> βρυλλιχισταί οἱ αἰσχρὰ προσωπεῖα περιτιθέμενοι γυναικεῖα καὶ ὕμνους ᾄδοντες

Zugrunde liegt ein Nomen **brudalo-s *brullo-s* (im längeren Worte, beide aus **brud̥lo-s*) wobei wir entnehmen können, daß dieser Tanz in sehr obszöner Weise von Männern ausgeführt wurde, die sich ein (künstliches, ledernes) Gesäß umgelegt hatten um in Weiberkleidern den Fruchtbarkeitszauber »vollziehen« zu können- Es steckt darin offenbar das nur

im Čechischen erhaltene Wort **mrъdati* für den Zeugungsakt, wobei *mr̥-*, wie ja auch sonst oft, zu *br-* geworden ist,[73]

Ein anderes Sagenelement bewahrt uns Pausanias III, 16,6: das Standbild der Artemis Orthia in Sparta war in Verlust geraten, es wurde von zwei Heroen namens *Astrabakos* und *Alopekos* im Weidengestrüpp verborgen aufgefunden. Da *Alopekos* zweifellos der »Fuchs« (ἀλώπηξ) ist, der wegen seiner Schlauheit gerühmt wird, liegt auf der Hand, daß sein Begleiter ebenfalls eine Eigenschaft hatte, die für das Auffinden verlorener Gegenstände wichtig ist, und zwar naheliegenderweise »scharfe Augen« oder »Falkenaugen, Habichtsaugen«. Ich deutete *Astrabakos* daher als Ableitung von dem aus dem Slavischen bestens bekannten Wort für den Falken, *astrębъ*, Grundform **ōstro-* + Tiernamensuffix *-n̥bho-*: das erste Element ist das Wort für »scharf«, **ōḱro-* (daneben **oḱro-* in russ. *ostryj*, lit. *aštras,aštrùs*), und ich glaube, daß diese Herleitung trotz den Bedenken M. Vey's (BSL 49,24 ff) gegen den Ansatz der slavischen Grundform aufrecht bleiben muß.

Ist diese Deutung richtig, dann erweist sie eindeutig Satemcharakter (**astra-* erklärt sich mit Gleitlaut *-t-* aus **aś-ra-* = **oḱ-ro-*, wie im Baltischen und Slavischen), und *-a-* aus *-n̥-* im Suffix *-n̥bho-*, wobei freilich nicht unmöglich ist, daß im Slavischen ein Suffixwechsel stattgefunden hätte. Doch sind dafür noch weitere Belege vorhanden.

Ein ὀρνιθίας, ein Vogelsteller, der Hahnenkämpfe veranstaltet und dabei in seinem Lokal den minder erfreulichen Teil der Jugendlichen Athens vereinigt, trägt den Namen *Pitta-lakos*, den ich für einen »Berufsnamen« halte: er ist mE. aus *pitta-* »Vogel« und *lako-s* »Fallensteller« zusammengesetzt: *lako-s* kennen wir aus slavischen Formen wie aksl. *lęčǫ, lęcati* »παγιδεύειν, ἁλίσκειν«, russ. *(na)ljacátь (na)ljačú* »Fallen, Netze aufstellen«, čech. *léceti, líceti na ptáky*, auch *líčiti na ptáky* »Vogel stellen«, obersorb. *laku* »stelle Fallen, Schlingen« usw. usw. Das paragriechische *Pitta-lako-s* wird also der slavischen Phrase genau entsprechen. Woher der *Pittalakos* stammt, ist leider nicht bekannt, ich bin jedoch geneigt, ihn dem hylleischen oder einem nahe verwandten Volkstum zuzurechnen.[74]

Das Wort *pitta* »Vogel« — mit expressiver Konsonantenschärfung und *i* aus *u* (vergl. § 16), liegt ebenfalls den slavischen Wörtern für »Vogel« zugrunde, meist in der abgeleiteten Form *pъtica*, im Čechischen, Polnischen, Sorbischen hat sich aber eine ältere Form, **putako-* gehalten, die wir auch in thrakischen Eigennamen als *Pittakos Phittakos* wiederfinden. Aus unbekannter östlicher Quelle bezog Ktesias das Wort βιττακός

[73]) So auch in gr. βροτός »Sterblicher« (**mr-to-s*) usw.

[74]) Das Standbild der Athene in Elis hatte nach Pausanias VI, 26,2 einen Hahn auf dem Helm, ὅτι οὗτοι προχειρότατα ἔχουσιν ἐς μάχας οἱ ἀλεκτρυόνες. Sonst werden jedoch auch Tanagra, Rhodos etc. als Zuchtzentren von Kampfhähnen genannt, s. d. RE s. v. Hahnenkämpfe.

für den Papagei, wofür dann in Griechenland später ψίττακος »Papagei« auftaucht, vergl. § 16.

Obwohl von dem Verbum **lękǫ* auch nasallose Formen belegbar zu sein scheinen,[75] spricht die semantische Übereinstimmung dafür, daß wir ein **puta-lṇko-s* anzusetzen haben.

Vieles, was uns an lakonischem Wortmaterial überliefert ist, weist keine genügend charakteristische Form und Bedeutung auf, um die Möglichkeit zufälligen Zusammentreffens auszuschalten. Immerhin scheint mir das Wort δαρειρ[76] »eine Handbreit« erwähnenswert: in einem jetzt im Druck befindlichen Aufsatz LB. 2,1 ff zeigt Vladimir Georgiev, daß die Entwicklung von idg. *ē* zu albanisch *ō* über eine Zwischenstufe *ā* gegangen ist, wobei er die Zwischenstufe aus dem Dakisch-Mysischen nachweist. Die gleiche Stufe enthält das lakonische (also wohl hylleische) *dari-s* »Handbreite«, falls es mit alban. *dorë* »Hand« etymologisch gleichzusetzen ist: einem gr. χείρ, dor. χηρ- (aus **ĝhesr-* oder welcher Grundform immer) kann hyll. *źar-* = δαρ- (im lakon. zu einem *i*- Stamm umgebildet) entsprechen, das gleichzeitig durch alban. *dorë* pl. *duar* (aus **ĝhērā*, pl. **ĝhēres*) vorausgesetzt wird.

§ 14

Die große Masse des gut deutbaren Meterials ist jedoch in einer Form überliefert, die nicht gestattet, es auch nur vermutungsweise dem Hylleischen zuzuweisen. Ich verweise auf meine Arbeit Linguistique

paragriechisches Wort griechisches Lehnwort	Grundform	verwandte (besonders slavische) Formen
ἀσκός 'abgezogene Haut, Ziegen leder, Schlauch'	**aĝko-*	lit. *ožkà* 'Ziege' (Adjektiv von *ožys* 'Bock', ai. ajá- 'Bock') slav.* *azьno jazьno* 'Ziegenleder'
σέλινον 'Eppich'	**ĝhelino-*	aksl. *zelьje* 'Kraut' *zelenъ* 'grün'
αρτα· χήλας, τὰ χελύνια τὰ χείλη Hes. (dies ist mE. die richtige Worttrennung!); χήλᾱ »Lippe« ist dorisch	**rto-m* (oder ähnl.)	čech. *ret*, *rtu* 'Lippe', russ. *rot*, *rta* 'Mund', sloven. *rt*, *rta* 'Spitze, Schnabel' etc. (? **rātu*)
παρθένος 'Jungfrau'	**porḱeno-*	armen. *harsn* 'Braut', lit. *piršti* serbokr. *pròsiti* 'freien', lat. *procus* 'Freier' usw.
ναρκίον 'Fell' (nicht 'Schlauch'! vergl. oben § 7)	**noriko-m* **nṛkv-m*,	phryg. νορικόν, νωρικόν 'Fell, (nicht 'Schlauch'!) ukr. *noryća*' russ. *nórka norók* 'Nerz, eine Wieselart usw. (daraus entlehnt dt. *Nörz* = *Nerz*) vgl. oben § 7.

[75]) Vergl. Walde-Hofmann s. v. *lacio*.

[76]) δαρειρ· τὸ ἀπὸ τοῦ μεγάλου δακτύλου ἐπὶ τὸν μικρὸν διάστημα Hesych.

Balkanique 1,29 ff und gebe hier eine Auswahl der besonders für den Slavisten interessanten Fälle: (s. S. 95)

§ 15

Die in der vorstehenden Liste genannten Beispiele haben mit dem nachweislich lakonischen (hylleischen) Material gemein, daß sie Zischlaute (σ/ϑ. ζ/δ) als Entsprechung der idg. palatalen Laute aufweisen. Ich möchte die folgenden Beispiele trotz des abweichenden Schriftbildes (γ für *ĝh*, auch für *ĝ*) dem Hylleischen zurechnen, wobei ich annehme, daß griechisches γ zur Zeit der Aufnahme der Glossen (mit einer Aussprache *ǧ*, j) die beste Wiedergabe fremdsprachiger *ź*, *ž* etc. war (s. § 12).[77]

paragriechisches Wort griechisches Lehnwort	Grundform	verwandte (besonders slavische) Formen
σαγειρε[78] τον · μετὰ[79] κλέπτην 'halt ihn', 'stop thief!' vergl. neugr. πιάστε τόν 'haltet ihn (den Dieb)'	**sm̥-ĝherie tom*	**sm̥-* = slav. *sъ-(berǫ)*, lit. *sa-*, *su-*, gr. ἁ- ai. *sa-* etc.; *ĝher-* zu ai. *harati* 'nimmt' etc., Pokorny 442. *tom* = gr. τόν, aksl. *tъ* 'den'.
σαγύριον · ἄρτου κλάσμα[80]	**sm̥-ĝərio̯m*	**sm̥-* + *ĝer* »zerreiben« (Pokorny 390), auch im folgenden Beispiel
σαλάβη · θύρας ὀπή, σαλάβους · θυρῶν ὀπός, auch σαλάμβη	**sm̥-labh-*	**sm̥-* + (vorgr.) λαμβάνω. vgl. συλ, λαβή, wie 'καπνο-δόχη', 'Rauchfang', ai *lábhate*, *ràbhate* 'erfaßt-ergreift'

§ 16

Ich habe mich bemüht zu zeigen, daß eine bedeutsame Analogie zwischen einer Schicht ungriechischer Wörter uud dem Baltisch-Slavischen darin besteht, daß *u* und *u-* Diphthonge einen Gleitlaut *j-* entwickeln, der vorhergehende Konsonanten affiziert; in der griechischen Wiedergabe finden wir vor *u* und *u-* Diphthongen ψ, (*tw.* > σ-) für Labiale, ξ für Gutturale, σ für Dentale, wobei wir allerdings berücksichtigen müssen, daß eine Entwicklung *tu* zu συ auch echt griechisch zu beobachten ist.

§ 17

Man sieht, je weiter wir in die Materie eindringen, umso mehr Fragen tauchen auf, um so mehr Antworten bleiben wir schuldig. Es

[77]) Die akustische Ähnlichkeit der Laute steht wohl außer Zweifel.

[78]) Hesych hat: σαγειρετον· μετακλέπτην. Es ist mE. wie angegeben zu trennen,

[79]) Μετακλέπτην (in einem Wort) ist sinnlos. Ich vergleiche frazösisch 'au voleur!' italien. 'al ladro!' etc.

[80]) Verfehlt L. Deroy, Gl. 35, 185 ff (zu *bakka* 'Beere')

geschieht nicht ohne guten Grund, wenn ich hier zunächst einen kurzen Überblick über diejenigen Teile des vorgriechischen, des kleinasiatischen Materials gegeben habe, die an Slavisches anklingen: ich erhoffe mir von diesem Vergleich einige Einblicke in die Vorgeschichte der Völker des Altertums, möchte aber darauf hinweisen, daß wir in Griechenland nicht weniges finden, was eine geradlinige, einfache Auffassung der Dinge verbietet. Ich gebe noch — ohne Kommentar — eine kleine Liste von ungriechischen Wörtern, deren etymologische Deutung mir klar zu sein scheint, die aber gleichzeitig ein Streiflicht auf die komplexen Verhältnisse werfen, mit denen wir rechnen müssen.

Biespiele mit ψ

verwandte, möglichst slavische Formen	Grundform	Substratsprache und griechische Wiedergabe, Glosse etc.
čech *pýchati* 'blasen, aufblähen, stolz sein' (dazu *pýcha* 'Stolz'), sloven. *píhati* 'blasen ...' etc.	**pūsō* **pūsā*	ψύχω 'atme' ψυχή 'Hauch, Atem, Seele'
lit. *piáuju* 'schneide, mähe', gr. παίω 'schlage', lat *pavio* 'schlage stampfe'	**pēu̯i̯ō*	ψαίω 'zerreibe' παίω 'stoße an'
čech. *pták* 'Vogel' etc., thrak. Πίττακος Φίττακος, PN, (bei Ktesias) βιττακός 'Papagei'	**putāko-s*	ψίττακος, σίττακος 'Papagei'
ahd. *habuh*, ae. *'heafoc* 'Habicht', russ. *kóbec*, serb. *kòbac*	**kabhuko-* **kabhupo-*	κόψιχος, κόσσυφος κόττυφος 'Drossel' 'Art Kampfhähne' (in Tanagra).
lit. *baugùs* 'ängstlich' vorgr. βαυκός 'geziert, affektiert' (zu φεύγω)	**bhougu-* **bhougro-*	ψαυκρός ('*flüchtig) flink, schnell, leicht'
lett. *bauma baume* 'Gerücht, böses Gerede'	**bheudh-mn̥*	ψεῦ(σ)μα 'Lüge Betrug' ψύθος 'Verleumdung'
lit. *baudžù* 'zurechtweisen 'strafen', lett. *bàudît* 'prüfen, versuchen' aksl. *bljùdǫ* 'wahren, hüten'	**bheudhō*	ψεύδω 'lügenstrafen' ψυδρός 'lügenhaft' formell = aksl. *bъ̄drъ* 'wachsam'

Beispiele mit ξ

verwandte, möglichst slavische Formen	Grundform	Substratsprache und griechische Wiedergabe, Glosse etc.
lit. *káuti* 'hauen', russ. *kujú kovatь* 'schmieden', dt. *hauen*	**keu̯- *kū-* **ku-lo-*	ξέω, ξύω 'behauen' etc. ξύλον 'behauener Pfosten', (Verbaladjektiv vom vorigen)
lit *kiaūlė* 'Schwein'	**keuli̯ā*	σωλούς. ὗς, Hes.

Ὑάκινθος. Aus den Schreibungen des Namens bezw. des davon abgeleiteten Monatsnamens erschloß P. Kretschmer, Wr. Eranos 1909, 118 ff als richtige Lautung die Form *wakinthos;* eine überzeugende Deutung ist mir nicht bekannt.[81] Es handelt sich um den Lokalgott von Amyklai, das auffälligste Sagenelement besagt, daß Ὑάκινθος sich aus dem heiligen Mischtrank der Demetermysterien herausgesponnen habe[82]: darauf scheint sich sein vorgriechischer Name zu beziehen: **suo-ĝen-to-s* »selbstgezeugt« scheint mir die einzige durch die Form des Namens empfohlene Deutung zu sein. Man vergl. damit noch phryg. *ouegno-* »ἴδιος (υἱός)« < **sue-ĝno-s*, Sprache 6,15, ferner makedonisch αβαγνα = "αὐτόματα (ῥόδα)" (am Bermiongebirge[83] »selbst wachsende (Rosen«), mE. aus **suo-ĝno-* mit prothet. *a-*.

Biespiele mit σ- (< *t* vou *u* und u-Diphthong)

ai *tauti* 'ist stark ...' ksl. *tyti* 'fett werden', thrak. σαβο- (§ 7); ταύς·μέγας πολύς Hes.	**tou̯o-s* **tūsno-s*	σα(ϝ)ος 'heil, unversehrt' συχνός 'gedrängt, zahlreich'

Ein lakonisches, aber wohl nicht hylleisches Wort ist aus den folgenden Glossen als **kati-s* »Familie« zu erschließen: κασιοι·οἱ ἐκ τῆς αὐτῆς ἀγέλης ἀδελφοί τε καὶ ἀνεψιοί· καὶ ἐπὶ θηλειῶν οὕτως ἔλεγον Λάκωνες. Hesych. κάσης. ἡλικιώτης. Lakon. κάσιος ist demnach mE. eine Ableitung von **kasi-* »gens« (aus **kati-*), also **kasi-i̯o-s*, während κασι-ς das Wort »*gens*« selbst ist: man verwendet »mea *gens* est« für »er ist mein Geschlechtsgenosse«, ähnlich wie französ. *mon pays* »mein Landsmann«, engl. *relation* «der Verwandte« heißt, vergl. besonders ai. *jnāti-s* »Verwandter« usf. (eigentlich = »gens«). So erklärt sich auch κασί-γνητος, κασι-γνήτη »Bruder«, »Schwester« als »in der gens geboren«, und αὐτο-κασί-γνητος als »in derselben *gens* geboren«; von diesem letzten Wort sind auch noch aus Larisa Formen mit erhaltenem *-t-* (κατίγνειτος. vgl. H. Frisk, s. v.) zu belegen. Lakonisch **kati-* ist nach dieser Erklärung auf **gn̥ti-* (= lat. *genti-* aus **gn̥ti-* oder **genti-*) zurückzuführen.

Κόλπος,vlat. *colphus* »Busen, Meerbusen, Golf« ist wohl auf **g^{w}olbho-s* zurückzuführen entsprechend ai. *gárbha-s* »Mutterleib«, avest. *gar^{ə}wa-* dazu gr. δελφύς »Gebärmutter« (**g^{w}elbh-*). Zu erwarten wäre vorgr. *kalbo-s;* das *ol* wäre evtl. aus der Schwundstufe *l* (vergl. avest. *gərəbuš* »Tierjun-

[81]) Vergl. O. Gruppe, Griech. Mythologie I 165.

[82]) O. Hoffmann, Die Makedonen, 1906, 41

[83]) Das Material mit weiterer, aber gänzlich abweichender Deutung bei P. Kretschmer, Glo. 2, 204 ff.

ges«) zu erklären, doch zeigt der zweite Konsonant, das die Ursprungssprache nicht mit einer der bisher besprochenen identisch ist. Bewahrtes *-o-* übrigens auch zB. in κόμβος »Pflock, Zahn« oben § 11, u. a., s. LB 1.40.

Zum Abschluß dieses Aufsatzes führe ich eine Wortgruppe an, die mE. wegen ihrer nur teilweisen Übereinstimmung mit slavischen Bildungen größtes Interesse erheischt: es handelt sich um eine Reihe von Inselnamen, die mit dem slavischen Wort für die Insel, *ostrovъ*, große Ähnlichkeit aufweisen: slav. *o-strovъ* geht bekanntlich auf eine Zusammensetzung »Um-fließung«, aus dem Präverb *-o-* (**op-*) + Nomen actionis **strowo-s*, aus **srowo-s*, zum Verbum **srewō* »fließen« zurück, das ai. *srávati* »fließt«, (dazu *srava-s* »das Fließen«), altlit. *sravù* »gelinde fließen, sickern«, gr. ῥέω (**srewō*, dazu ῥόος kypr. ῥόϝος »Strömung, Flut«) usf. entspricht. Dieses **srewō* »fließen« ist eine Erweiterung eines einfacheren *ser-* »fließen«, das wir in ai. *sísarti*, *sarati* »fließt, eilt ...« *sará* »flüssig«, lat. *serum*, gr. ὀρός usf. (vergl. Pokorny 910) wiederfinden. Dazu auch lit. *syrù sìrti*, besonders *apsìrti* »umkreisen, umfassen, umgeben«. Ebenso wie das slavische Wort für die Insel *o-strovъ* »Umfließung« sind die folgenden Inselnamen des Adriatischen Meeres aufzufassen: *Apsoros*, *Absarus*, Hauptinsel der liburnischen Apsyrtides. Ἀψυρτίδες, Inselgruppe vor der liburnischen Küste *Apsyrtos*, Variante von *Apsoros* und *Apsyrtis*.

Diese Namen sind also* *ap-soro-s*, *ap-sr̥-to-s*, *ap-sr̥-ti-s* »Umfließung«, zu dem in lit. *apsìrti* erhaltenen Verbum. Dazu führe ich noch den Namen der für die Schiffahrt so gefährlichen Syrten, Συρτίς, an, der auf das Verbalnomen **sr̥ti-s* »Strömung« zurückgeht.[84]

[84]) So bereits LP 3,88; die klare morphologische Analyse verbietet die Herleitung von einem Flußnamenelement **apso-*; *-sara* als thrak. Flußnamenelement s. V. Gorgiev., Tr. ez. 63.

IVAN POPOVIĆ

VALACHO—SERBICA

L'influence de la langue roumaine sur le serbocroate et sa géographie

Les éléments roumains dans la langue serbocroate ont été étudiés à maintes reprises déjà par les grands linguistes; les apports les plus importants dans ce domaine, nous les devons avant tout au linguiste yougoslave P. S k o k et au roumain S. P u ş c a r i u. Il est cependant à donner une vue d'ensemble, non seulement en ce qui concerne le vocabulaire, mais aussi les faits grammaticaux. Je vais, dans cet article, tenter de donner un tel aperçu de manière succincte.

Comme toujours, je prends d'abord en considération le vocabulaire.

Les dialectes serbocroates ne remplacèrent ceux de la langue roumaine que dans une relativement petite partie de la Yougoslavie actuelle, à savoir, à l'extrême Est de la Serbie proprement dite, de sorte que « les reliquats de mots » roumains selon l'avis de J u d doivent être moins nombreux qu'en bulgare. Cependant on en trouve partout où on parle le serbocroate, c'est à dire en Serbie, en Vojvodina, au Monténégro, en Bosnie, en Croatie et sur la côte de l'Adriatique.[1]

En partant de l'Est, à savoir de la frontière serbo-roumaine, nous pouvons constater l'existence des mots d'emprunt roumains aussi bien en Serbie proprement dite que dans le Banat yougoslave.

Exemples de Serbie: *bač* 'premier berger', *bačija* 'ferme de montagne' (cf. K a r a d ž i ć, *Srpski rječnik*), de *baciu*, un mot obscur, mais en tous cas emprunt par les Slaves à la langue roumaine (cf. E. B e r n e k e r, *SEW*, p. 37; G. M e y e r. *Etym. Wb. der alb. Spr.*, Strassburg 1891, p. 29; H. B a r i ć, Arhiv za arb. star. jez. i etnol., Beograd, II, p. 396)[2]; *burdelj* 'cabane' =

[1]) Comparez N. v a n W i j k, *Taalkundige en historiese gegevens betreffende de oudste betrekkingen tussen Serven en Bulgaren*, Mededeelingen der Niederländ. Akad., afdeel. letterkunde, deel 55, serie A, No 3, Amsterdam 1923, p. 68—71; *Les langues slaves- De l'unité à la pluralité*, 2 éd., Haagg 1956, chap. V. *Les langues slaves du Sud*, p. 102—103.

[2]) H. B a r i ć (*Albanorumänische Studien* I, Sarajevo 1919, p. 2—3) et C. T r e i m e r (ZRPh XXXVIII, p. 395) considèrent à tort que *baciu* est un emprunt à l'albanais.

= *bordeiu* (I. Popović, *Contribuție la studierea cuvintelor românești în limba sârbocroată*, Lumina, Vršac, IX, p. 75); *moša* 'sage-femme', région de Timok, de *mo(a)șă* 'grand-mère', qui est d'origine albanaise (cf. N. Jokl, *Lingu. kulturhist. Unters. aus, dem Bereiche des Alb.*, Berlin-Leipzig 1923, p. 33—34, 40; I. Popović, *Contrib.*, p. 81); *vičorak* 'garçon', Serbie orientale, formé avec un suffixe slave à partir du roumain *ficior*, *fecior* (I. Popović, op. cit., p. 82); *sugare* 'agneau' de *sugar* (Skok, ZRPh XXXVII, p. 656); *garda* 'barrage pour pêche', Serbie centrale et région du Danube, de *gard* (I. Popović, op. cit., p. 78; quant à l'étymologie du mot roumain qui est d'origine albanaise, voir C. Treimer, ZRPh XXXVIII, p. 39, N. Jokl, Slavia XIII, p. 297 et suiv.); *skortelka* 'sorte d'habillement', Šumadija au sud de Belgrade, de *scurteică* (cf. Skok, ZRPh XXXVIII, p. 551; I. Popović, *Contrib.*, p. 81); *kornem* 'je frappe du couteau', *prokormin* 'id'. (avec aspect perfectif), Serbie orientale, de *a curmà* (I. Popović, op. cit., p. 79—80; W. Meyer-Lübke, *Rom. etym. Wb.*, s. v. CORRIMERE); *kaš* 'sorte de fromage', sur les bords du Danube, de *caș* (I. Popović, *Contrib.* p. 78); *furka*, *vurka*, *urka* 'la quenouille', dans plusieurs régions de Serbie, de *furcă*, aussi par l' intermédiaire de l'albanais *furkë* (I. Popović, *Contrib.*, p. 77; pour l' origine du mot I. Popović, Naš jezik, Beograd, nouvelle série, t. III, p. 331—332); *fužnem* 'je fuis', Serbie orientale, de *a fugì;* la géographie exclut l'italien *fuggire* 'id'. comme source du mot en question (I. Popović, *Contr.* p. 78); *faša* «morceau de cuir pour la confection des opanci, sandales qu'on lace', très répandu en Serbie, de *fașă* (op. cit., p. 77)[3] etc.

On trouve de même dans le Banat yougosl.: *kaš* 'fromage' de *caș* (voir J. Sterija Popović, *Rěči srbsko-sloven., u vlaškomъ jezyku poznate*, Glasnik Društva srbske slovesnosti, Beograd, I. s. v.; le mot est considéré à tort par cet ancien écrivain serbe comme étant au contraire un emprunt roumain au slave); *budza* 'bouche' du roumain dialectal *budză* (J. Popović, *Contr.*, p. 74; le mot roumain est d'origine albanaise, cf. Jokl, Stzb. der Wiener Akad., Phil. -hist. Kl., Bd. CLXVIII, Abh. 1, p. 11—12; Barić, Južnosl. filolog III, p. 203; Skok, ibid. XII, p. 142; Treimer, ZRPh XXXVIII, p. 392; E. Bourciez, *Eléments de linguist. romane*, 3 éd., Paris 1930, p. 187)[4]; *brindza*, *brindzetina* 'fromage' (J. Popović, Contr., p. 74);

[3]) L'italien *fascia* est exclu comme source non seulement pour des raisons géographiques, mais également à cause du sens qui fait penser à un milieu pastoral valaque. L'albanais *fashë* de même origine (lat. *FASCIS*), qui est emprunt à l'italien, signifie seulemen »étoffe« et n'entre pas non plus en considération pour le mot scr.

[4] Faire remonter le roum. *buză* au slave lobъza »lèvre«, comme l'à tentér A. Vaillant, *Vieux bulgare et roman de Bulgarie*, Bull. linguist. Bukarest, XIV, p. 6, n'est pas possible en fait, puisque la disparition de la syll. *lo*-ne s'explique pas; *-o-* de *lo*-étant une voyelle, et non une semivoyelle, ne saurait pas disparaître ainsi.

galjata »seau à eau« de *găleată* (J. Popović, Contr., p. 78; le type roman est d'origine préindoeuropéenne, cf. Meyer-Lübke, *REW;* Berneker, *SEW*, p. 292; Skok, Slavist. revija, Ljubljana, III, p. 353; cependant il a dû glisser en slave dans des temps récents par l'intermédiaire du roumain); *stina* 'pâturage, ferme de montagne', de *stînă* (J. Popović, *Contr.*, p. 81; le scr. *stina* n'a pas pu venir du vsl. *stanъ* de même sens; *stanъ* a déjà donné en scr. *stan* 'demeure'); *laja* 'vache avec taches jaunâtres autour des yeux', de *laiu* (Barić, Arh. za arb. starinu . . . II, p. 84—85; à l'étymologie romane du type roumain, qui est cependant pénétré en roumain par l'intermédiaire de l'albanais, voire Barić, *Alb.-rum. St.* I, p. 46; Jokl, *LKU*, Zusatz, p. 328; K. Sandfeld, *Linguistique balkanique*, Paris 1930, p. 172)[5]; *korinđati* participer à la procession de Noël de *CALENDAE*, cependant, à cause du *-r-* pour *-l-*, par l'intermédiaire du roumain (J. Popović, *Contr.*, p. 79); *kalja-valja* adv. 'comme ceci ou comme cela', 'comme ci comme ça' (B. Miletić, Godišnjak Zadužbine S. i V. Stojanovića, Beograd, VII, p. 30), de *calea-valea* 'id'., 'așa și așa' (comparez A. Rosetti, *Influența limbilor slave meridionale asupra limbii române*, Bukarest 1954, p. 46).

Cependant nous trouvons également ailleurs en Yougoslavie, donc aussi dans les régions serbocroates de l'Ouest, des mots roumains.

En Bosnie: *zarica* 'sorte de fromage', de *zară*, qui est aussi emprunté à l'albanais *dhallë* (J. Popović, *Istorija srpskohrvatskog jezika*, Novi Sad. 1955, p. 147; *Contr.*, 83); *trze* 'un agneau mis bastard' de *tîrziu* (cf. aroum. *ńel trădziu;* Skok, ZRPh XXXVI, p. 656; Arh. za arb. st. II, 335); *škuteljka*, de *scureticǎ* (Skok, ZRPh XXXVIII, p. 50; Pușcariu, *Studii istroromâne* II, Bukarest 1926, p. 294); *burdelj* 'cabane', de *bordeiu* (J. Popović, *Contr.*, p. 75); *pura* 'mămăligă, polenta', une déformation slave de *purintă*, mot qui n'est plus employé de nos jours en dacoroumain, mais qui survit en aroumain (Skok, ZRPh XXXVI, p. 653); le type italien *polenta* se trouve également représenté en scr.: cf. *palenta* 'id'. (d'après mes propres notes); *faša*, de *față* (voir en haut).

Au Monténégro: *berikat* 'larynx', Bouches de Kotor, de *beregată*, dial. *berikâta* (J. Popović, *Contr.*, p. 74; pour l'étymologie qui n'est pas roumaine, mais albanaise, voire Barić, *Alb. -rumän. St.* I, p. 106—107); *kunuzdra* 'colostrum' de *culastră* etc. (affirmé par S. Tomić, Glasnik Geografskog društva, Beograd, VII—VIII, p. 253; cf. *Contr.*, p. 78—79); *mačuga* 'bâton, houlette', de *măciucă* (B. Miletić, Srpski dijalektološki zbornik, Beograd, IX, p. 369; à l'étymologie très discutée autrefois, cf. surtout Barić, Prilozi za knj., jez., istor. i folklor, publiés par P. Popović, XV,

[5] Sur la manière dont le mot roumain s'est répandu dans les langues slaves de l'ouest et en russe v. S. Wedkiewicz, *Zur Charakteristik der rumänischen Lehnwörter im Westslavischen*, Mitteil. des Rumän. Instituts, Wien, I, p. 278—279 et Note 2.

p. 287 et XVI, p. 389; Sandfeld, *Lingu. balk.*, p. 62, 63; Puşcariu, *Die rum. Spr.*, p. 289; d'après mon opinion c'est un mot roumain (*Contr.*, p. 80)[6]; *klindur* »stalactite« (B. Miletić, op. cit., p. 435), formé par contamination du roumain *gl'indură* = *GLANDULA* avec le mot hérité *klinъ* 'clou' (sur la manière dont *gl'indură* s'est répandu en scr. v. plus bas); *urda* 'sorte de produit laitier' (Srp. etnografski zbornik, Beograd, XLVIII, p. 33; Glasnik Etnograf. muzeja, Beograd, VI, p. 61) de *urdă* (l'origine de ce mot est peut être albanaise, cf. G. Meyer, *Etym. Wb.*, p. 455; G. Pascu, *Rumänische Elemente in den Balkansprachen*, Genève 1924, p. 91; Barić, *Alb.-rum. St.* I, p. 28—29)[7].

A Dubrovnik (Raguse): *kopsa* 'gigot de mouton ou chèvre'. Ce mot a été longtemps considéré comme un emprunt au vieux dalmate, comportant le changement au dalmate du *x*(*cs*) en *ps*(*coxa*), jusqu'à ce que Barić démontrât de manière fort convaincante, que pour *kopsa* précisement le passage *ks* < *ps* garantissait l'origine du roumain *co*(*a*)*psă* (v. son oeuvre fondamentale *O uzajamnim odnosima balkanskih jezika* I, Beograd 1937, p. 16 et passim, ainsi que ses travaux plus récents *Lingvističke studije*, Sarajevo 1955, p. 26 et *Hŷmje në historín e gjuhës shqipe*, Priština, Yougoslavie, 1955, p. 50). En ancien ragusain (XIV s.) aussi *brenza* ou *brendza* 'caseus vlachescus' = *brînză* (Miklosich, *Wand. Rum.*, p. 4) — Scr. ragus. *undurulja* 'la traite', qui finalement restitue le latin *UNCTURA*, semble trahir le traitement albanais du type latin: comp. alb. *undyrë*, *yndyrë* 'graisse', avec le passage phonétique qui est de règle en alb. de *nt* à *nd* (cf. J. Popović, ZSPh XXVI, 302—303) — La tradition populaire l'attribue cependant aux Roumains »Vlasi«)[8] bienque sur le plan purement linguistique scr. *nd* du roumain *nt* ne soit guère croyable (J. Popović, ZSPh XXVI, l. c.).

Plus loin en Croatie du Sud, en Dalmatie et sur des îles: *mrkatunja*, *mrkatulja* 'Mela cotonea' = *mărgutuiu* (Skok, ZRPh XXXVIII, p. 545; Puşcariu, *St. istr.* II p. 289); *miki* 'petit' de *mic* région côtière de Croatie (J. Popović *Contr.*, p. 80; c'est en fait un hellénisme latin, qui est répandu dans les Balkans et dans le Sud de l'Italie également, voir Puşcariu, *Die rum. Spr.*, p. 312; cependant en ce qui concerne son passage en scr., il n'a pu être emprunté ni au Dalmate ni au grec moderne); *strgljata*

[6] Comp. *-g* au lieu de *-k-* également en polonais: *maczuga* de *măciucă;* cela peut s'expliquer aussi bien par les faits linguistiques propres aux Slaves que par ceux caractérisant les langues romanes; en ce qui concerne le roman comp. le roumain *lăptură lăptugă* »laitue,« aussi *părîngă* »perche« de *PALANCA* (Wędkiewicz, op. cit.).

[7] Par l'intermédiaire des bergers roumains le mot est passé également chez les Slaves de l'Ouest et chez les Russes (v. Miklosich, *Über die Wanderungen der Rumunen in den dalmatinischen Alpen und den Karpaten*, Denkschr. der Wiener Akad., Phil. -hist. Kl. XXX, 1879, p. 11, 20, 22, 24; Wędkiewicz, op. cit. p. 272, 273, 290).

[8] Le mot se trouve employé dans le proverbe *Bog pravdu dijeli, a Vlahinja undurulju* »Dieu rend la justice et la Valaque/ la Roumaine, à savoir, la bergère (distribue) le lait«

'le lait caillé', région de Velebit, du dial. roum. *strigl'ată* = *EXTRAGULATA* (S k o k, Južnoslov. filolog XVIII, p. 254; J. P o p o v i ć, *Contr.*, p. 81); *konastra*, *kunastra*, Dalmatie de *colastră* (S k o k, ZRPh XLI, p. 150); *glindura*, *gljendura* 'la glande' partout en Dalmatie, depuis très longtemps (le grand dictionnaire zagrebois, s. v.), du dial roum. *gl'indură* = *GLANDULA* (le mot n'a pas été, comme pensait M. G. B a r t o l i, *Das Dalmatische*, Wien 1906, II, p. 291, emprunté au v. dalm.; *-r-* pour *-l-* trahit en réalité l'origine roum. du mot scr., S k o k, *Archivum roman.*, Genève, VIII, p. 155; P u ş c a r i u, *St. istr.* II, p. 287; S a n d f e l d, op. cit., p. 64); *bata* 'trou dans la route, qui après la pluie est remplie d'eau', île de Krk (Veglia), de *baltă* dial. *bâtę* (S k o k, Arhiv za arb. st. II, p. 333—334). Dans le massif de Velebit, Croatie du Sud, le système de compter les moutons par nombres pairs contient des mots roumains: *pato* '4', de *patru*; *šaso*, *šasto*, *šato* '6', de *şase*, après contamination du scr. *šest* '6' avec le roum. *şapte* '7'; *šopće* '8', d'une contamination entre roum. *şapte* '7', *opt* '8' et *zece* '10'; *zeći* '10' de *zece* (S k o k, *Ein Überbleibsel des Rumänischen im Serbokroatischen*, ASPh XXXVII, p. 81 et suiv.). Il ne faut pas non plus oublier de mentionner les prières roumaines »*Tatăl nostru*« et »*Orațiunea angelică*«, qui sur l'île de Krk ont été conservées encore longtemps après que les derniers immigrés roumains eurent été slavisés et ont été recueillies par M i k l o s i c h (*Wand. Rum.*).

Enfin è l'extrême Ouest, en Istrie, on trouve dans des dialectes croates des mots roumains (comp. en général J. R i b a r i ć, Srpski dijalekt. zbornik, Beograd, IX p. 128). Parmi ceux on peut citer comme les plus sûrs, les mots suivants: *glindura* de *gl'indură*; *birikata* de *beregată*, *berikâta* (comp. plus haut; voir P u ş c a r i u, *St. istr.* II, p. 225); *žinžire* 'gencive' = *GINGIVA*; la forme scr. remonte non au roum. litt. *gingie* mais à l'istroroum. *jinjire* (R i b a r i ć, p. cit., p. 206); *mugara* »ovis agno orbata«, sans doute de *MULGARIS*; roum. *muldzară*, *mulzare* etc. (S k o k, ZRPh XL, p. 151; P u ş c a r i u, *Die rum. Spr.*, p. 291; R i b a r i ć, op. it., p. 128, 176); *bata* 'trou rempli d'eau . . .', de *bâtę*) (v. plus haut); *petrikati* 'jouer un certain jeu consistant à lancer des pierres en suivant des règles fixées', dérivé par des procédés slaves d'un patois roumain *petră* (v. R i b a r i ć, op. cit., p. 128, 176; en tous les cas dans les autres dialectes romans de l'Istrie, c'est à dire en istroroumain, en friaule et en vénitien, *-tr-* devient sonore: *-dr-*, de sorte qu'ils doivent être exclus comme sources possibles du mot scr.; la forme litt. italienne *pietra* pour les patois populaires n'entre pas en considération).

Dans les pays yougoslaves au nord de la Save et du Danube, c'est à dire en Basse-Pannonie (c. à. d. en Croatie proprement dite, en Slavonie, dans la Vojvodina), à l'exclusion du Banat (v. plus haut) on n'a pas pu jusqu'à présent établir d'emprunts roumains de caractère local. Cependant en Slovène

on constate quelques mots d'emprunt roumain: *čutara, čotara* 'la gourde' = *ciutură, kostura* 'sorte de couteau' = *custură* (de *cuțitură*), peut être aussi *gunj* 'couverture' = *gună* (comp. T h. C a p i d a n, Dacoromania III, p. 207—208; P u ș c a r i u, *St. istr.* II, p. 287); ce sont cependant là des mots, qui sont également connus en scr.; certains entre eux ont pu en outre venir par l'intermédiaire de la langue hongroise (p. ex. *čotara*, avec *-o-* à la place de *-u-*).

En ce qui concerne la f o r c e d e p é n é t r a t i o n des mots d'emprunt roumains danse le scr., on peut observer des cas très différents. Certains mots scr. ayant cette origine ont un caractère tout à fait local et apparaissent, sur le plan géographique, de manière sporadique, ici et là. Ainsi p. ex.: *žinžire* = *gingie* seulement à l'Ouest (Istrie); *zarica* = *zară* seulement en Yougoslavie centrale; d'autres naturellement sont localisés à l'Est, ce qui est tout à fait normal: cf. *galjata* = *găleată, garda* = *gard, kaš* = *caș* etc., qui ne se trouvent que dans des régions de Serbie. Il y a également des cas qui sont limités à la région côtière: ainsi *kopsa* = *coapsă*, n'est signalé en attendant qu'à Dubrovnik. Dans certains cas on trouve en scr. le même mot d'emprunt roumain dans deux secteurs géographiques absolument séparés l'un de l'autre: ainsi, de *brîn(d)ză*, d'une part dans le Banat yougosl. actuel *brindza*,en v. scr. ragusain *bren(d)za* d'autre part: il s' agit donc de deux formes, qui sont d'une manière évidente indépendantes l'une de l'autre, aussi bien du point de vue géographique que du point de vue chronologique. Des mots de cette espèce ont été disséminés à travers des pays serbes et croates, principalement au cours des grandes migrations des bergers roumains qui se sont faites de l'est à l'ouest de la Yougoslavie actuelle, au Moyen Age.[9]

Il y a par contre d'autres mots d'emprunt qui sont très répandus en scr. Dans la plupart des cas il s'agit de termes du vocabulaire des bergers ou d'expressions voisines, même en Serbie. J'étudie certains exemples de ce genre, dans la mesure où l'état actuel de la géographie du vocabulaire serbo-croate le permet, a u p o i n t d e v u e d e l e u r r é p a r t i t i o n g é o g r a p h i q u e.

Le mot *mačuga* p. ex., de *măciucă*, se trouve en Serbie orientale (Srp. dijal. zborn. I, p. 175), en Serbie centrale (Srp. etnogr. zborn. XXXII, p. 75), dans le Kosovo et également d'ailleurs en Serbie du sud (G. Elezović. Rečnik kosovskometohijskog dijalekta, Beograd, I, p. 394 et II, p. 528), au Monténégro (Srp. dijal. zb. IX, p. 369). Cf. aussi en bulgare *mačuka* etc., et en grec moderne ματζούνα (E l e z o v i ć, Južnosl. filolog XV, p. 227—228). Le Dictionnaire de V. K a r a d ž i ć également signale la forme *mačuga*, qu'il rattache à un autre mot scr.

[9] V.S. D r a g o m i r, *Vlahii din Serbia in sec. XII—XV*, Cluj 1922; *Vlahii și Morlacii* 1924; P u ș c a r i u, *St. istroromâne* II.

Également très répandu est *ker* 'chien de chasse' (et *kera* 'chienne') qui indubitablement remonte à la forme dialectale roumaine avec rhotacisme *căre* 'chien' (cf. cette forme en istroroumain, P u ş c a r i u, *Studii* (II) et qui se rencontre en Serbie, dans toute la Vojvodina (non seulement le Banat), en Bosnie, en Dalmatie, à Dubrovnik et dans les bouches de Kotor (S k o k, *A propos du nasalisme et du rhotacisme roumaino-albanais*, Arh. za arb st. II, p. 335—336; P u ş c a r i u, *Studii*, p. 282).

Extrêmement intéressant est le cas de *trze*, *trzjak* (avec dérivations), de *tîrziu* (v. plus haut). Le mot est employé en général dans des pays yougoslaves en-dehors de la Serbie; en Serbie apparait cependant avec le même sens 'agneau mis plus tard' un autre mot roumain, à savoir *sugare* de *sugar* = = *SUGALE* (cf. J. P o p o v i ć, *Contrib.*, p. 82), qui ensuite revient également plus loin vers l'est, c. à. d. au bulgare.

Un mot largement répandu est aussi le scr. *burdelj* = *bordeiu*, avec le sens 'cabane souterrain' etc.: il est courant en Serbie, environs de Belgrade inclusivement, donc: en Šumadija, dans la région de la Morava, dans la Serbie du Sud et de l'Ouest, ensuite aussi en Bosnie et Herzégovine. Cependant en Dalmatie *burdil*, *burdio* a un autre sens: 'bruit' (cf. M. D e a n o v i ć, Bullet. de la Société de linguistique, Paris, XXXVI, p. 31) ce qui fait penserà l'italien *bordello* 'bordel' comme source du mot (cf. J. P o p o v i ć,*Contrib.*, p. 75).

Très répandu est également le type *kunuzdra* (avec variantes), qui remonte sans doute à la forme dialectale roumaine *culastră* (etc.) et qui se rencontre dans les régions montagneuses de la Serbie occidentale, puis au Monténégro, en Dalmatie, dans la Lika (Croatie du Sud); la forme scr. *kulastra* en Serbie orientale semble être un emprunt plus récent de *culastră*, *colastră* (J. P o p o v i ć, *Contr.*, p. 78—79).

La forme *škorteljka*, *škuteljka*, *škoteljka* (cf. S k o k, ZRPh XXXVIII, p. 551), que B a r i ć voulait à tort faire dériver du r o m a n de l'ouest, et qui en réalité est d'origine roumaine (voire plus haut)[10], est également très répandue dans les patois serbocroates.

Le mot se trouve de la Serbie centrale et des environs de Belgrade jusqu'à la Bosnie de l'ouest, sur une très grande superficie donc (v. mes *Contrib.*). A l'Est cette forme se trouve en concurrence avec le bulgare *skurtejka*, emprunt plus récent de *scurteică* (cf. S a n d f e l d, *Linguistique balk.*, p. 62, 63).

[10] Dans mon article en langue roumaine (*Contrib.*) une erreur typographique a été la cause de l'omission de la forme la plus caractéristique: *škorteljka* »id.«, qui se retrouve dans la région de la Morava en Serbie centrale (Srp. etnogr. zborn. XLII, p. 341) et qui conserve *-r-* sonore de **scurtelcă* (devenu plus tard *scurteică*). Les formes *škorteljka* en Serbie centrale et *škuteljka* dans la Šumadija prouvent que le mot est répandu presque dans la partie orientale du domaine linguistique scr; le passage de *-sk-* à *-šk-*, quoiqu'en dise B a r i ć, ne doit pas en aucun cas être expliqué par le phénomène italien, puisque les faits linguistiques scr. l'expliquent suffisament (voir *Contrib.*, p. 81—82): comp. p. ex. *škopiti* de *skopiti* »châtrer«; également *oštar* de *ostrъ* etc.; cela rappelle le haut allemand.

Très interessant est également le cas du provincialisme roum. *gl'indură* = = *GLANDULA*. Des pays croates à la côte de l'Adriatique le mot a été depuis longtemps constaté (v. plus haut). Mais d'un autre côté *GLANDULA* pénétrat sous sa forme roumaine, avec *-r-* de *-l-*, également à l'albanais, comme l'a montré N. J o k l (Revistă filologică, Tschernowitz, II, p. 246 et suiv.). Or un mot scr. du Monténégro prouve aujourd'hui que les deux zones, où cette forme est employée, l'une en Dalmatie, l'autre en Albanie, furent autrefois en contact. On prononce en effet au Monténégro *klindur* (de *gl'indură* + *klinь*) (v. plus haut).

En ce qui concerne la forme scr. *furka* (*hurka*) 'la quenouille' = *furcă*, ell n'a pas été constatée jusqu'à présent dans des régions de Yougoslavie autres que celles de Serbie. Elle est par contre très fréquente en Serbie (cf. mes *Contribuție*, p. 77) et se rattache géographiquement à la zone d'expansion du macédoslave, bulgare *furka* (*hurka*) et du grec moderne φούρκα, alb. *furkë* (v. S a n d f e l d, *Lingu. balk.*, p. 62).

Quelque chose d'analogue je laisse constater dans le cas du provincialisme scr. *vičorь* 'garçon', constaté seulement en Serbie (J. P o p o v i ć, *Contr.*, p. 82), alors que le mot *fičor*, *vičor* revient dans les patois slaves du sud de Macédoine (Glasnik Skopskog naučnog društva III, Skoplje 1928, p. 214) et également en Bulgarie.

On pourrait d'ailleurs facilement multiplier les exemples. Il faut y ajouter le fait que les patois serbocroates, au point de vue du vocabulaire, n'ont été jusqu'à présent pour ainsi dire étudiés que par hasard de sorte que dans l'avenir vraisemblablement le nombre de »roumainismes« relevés par les études linguistiques serbocroates augmentera considérablement.

On n'a pas jusqu'à présent fait attention aux mots d'emprunt roumains dans la langue littéraire serbocroate. Il existe pourtant une série de mots d'emprunt roumains, qui sont entrés dans la langue littéraire des Serbes et des Croates. Inutile d'insister à ce propos sur le fait qu'il s'agit presque exclusivement de mots du langage pastorale, Je les cite tous[11]: *bešika* 'la vessie' = *băşică* (originairement avant tout chez les animaux); *čutura* 'la gourde, le bidon' = *ciutură; kanura* 'écheveau de fil de coton' = *canură; čuma* 'la peste' = *ciumă* (v. chez moi, *Istorija srpskohrv. jez.*, p. 147); *urlati* 'hurler' = *a urlà* (P u ş c a r i u, *Studii* II, p. 296); *grušati se* 'sa cailler' = = *(în)groşà* (C a p i d a n, Dacorum. II, p. 677—678); *guša* 'gorge, goitre' = = *guşă* (C a p i d a n, ibid., p. 476; III, p. 201—202); *bale* pl. 'la morve' (avec beaucoup de dérivés; en tous les cas d'abord pour les animaux) = = *bale* (P u ş c a r i u, *Studii*, p. 278); *urda*, *vurda* 'sorte de fromage' = *urdă* (origine alb.); *ker* 'chien' = *cărе*, *cîne* (cf. plus bas); *krecav* 'entortillé' (d'abord

[11] Puisqu'il n'existe pas encore un dictionnaire du scr. litt. sensu stricto, on se sert d'habitude de l'excellent dictionnaire bilingue de S. R i s t i ć et J. K a n g r g a, *Rečnik srpskohrvatskog i nemačkog jezika*, Beograd, 1928.

pour la laine) = *creț* de *CRICIUS* (PUSCARIU, *St.*, p. 285); *burag* 'estomac d'animal' = *buric* (Skok, ZRPh XLI, p. 147); *bačija* 'ferme de montagne' *baciu*;[12] p. être aussi *katun* 'ferme de montagne' = *cătun*, même si le mot n'est pas d'origine romane;[13] *frula* = *fluier*, *fluer*, *flueră* (origine albanaise).[14]

Les parlers argotiques ou réservés scr. sont pleins de mots roumains. Mais comme ils occupent une place spéciale dans le système linguistique, je ne veux pas en parler ici d'une manière spéciale; je me contenterai d'indiquer le travail d' E. Petrovici sur ces mots d'emprunt (Dacorom. II, p. 175), où on rencontre des exemples comme *galbin* 'monnaie d'or' = *galben*, *biserka* 'église' = *bisărică* et d'autres, et également le travail de G. Weigand sur les mots aroumains dans la langue réservée des »gunusari« bosniaques, qui étaient autrefois Aroumains, mais qui sont aujourd'hui totalement assimilés aux Serbes (Jahresbericht des Instituts für rum. Sprache, Leipzig, XIV, p. 171—197): comparez gunusar *ocl'e* 'oeil' = *ochiu*, *mul'era* 'femme' = *muiere*, *fiata* 'jeune fille' = *fiată* etc.

La question de la toponymie d'origine roumaine dans les pays serbocroates a été principalement étudiée par P. Skok (passim) et complétée par les Roumains S. Dragomir et S. Puşcariu;[15] on pourrait y ajouter d'autres ouvrages.

Si on part de l'Est ici également, on doit d'abord prendre en considération la Bulgarie occidentale, où ces dialectes slaves du Sud ont un caractère à base serbocroate.[16] Comparez par ex. dans la région de Caribrod (Yougoslavie)

---

[12] Le mot reste obscure (comp. plus haut); en tous cas le mot ne saurait être très ancien en sl. puisque dans ce cas on attendrait de *bač* sans doute* *boč*-: comp. *goljata* de *găleată* (Skok, Arhiv za arb. st. II, p. 339, Note 62) ou peut être également* *bъč*-> **bč*-.

[13] Voir la grande querelle au sujet de ce mot »balkanique«: Puşcariu, *Studii* II, p. 283; Sandfeld, *Lingu. balk.*, p. 99; Jokl, IF XXXIII, p. 420—433; *LKU*, p. 152—153, 172, 318—320; Treimer, Slavia III, p. 450: Arhiv za arb. st. III p. 246; ZRPh XXXVIII, p. 388 et Note 2; Oštir, Arh. za arb. st, p. 115; Tagliavini, Igd. Jhb. XXVIII, p. 298. — L'opinion de Brückner, KZ XLVIII, p. 167, je la considère comme une erreur provenant d'une erreur de méthode.

[14] Cf. Miklosich, *Über die Wand. der Rum.*, p. 8; Berneker, SEW, p. 285; Barić, *Alb.-rum.* St. I, 20—22; Wedkiewicz, *Zur Charakt. der rum. Lehnw. im Westsl.*, p. 273, 285 Note 3; Treimer, ZRPh XXXVIII, p. 390. —Un emprunt plus récent de *flueră* est la forme *flură* „id"... employée par l'ancien écrivain serbe Dositej Obradović, originaire du Banat (XVIII s.) (v. le grand dictionnaire zagrebois, s. v.).

[15] Dragomir, *Vlahii din Serbia*.., p. 279—299 et surtout *Vlahii şi Morlacii;* Puşcariu, *Studii* II, index alphabétique.

[16] Voir à ce sujet N. van Wijk, *Taalk. en hist. gegevens*, p. 63—65; *Les langue slaves du Sud*, Le Monde slave, Paris, XIV/No IV, p. 76 et suiv.; Les langues slaves, 2 éd,. p. 103—104; A. Margulliés, *Historische Grundlagen der südsl. Sprachgliederung* ASPh XL, p. 203—208; T. Lehr-Splawinski, *Poczatki Slowian*, Cracovie 1946, p. 69; J. Polivka, *Nový pokus o klasifikaci slovanských jazyků*, Slavia I, p. 122; W. Porzezinski, Slavia Occidentalis, Poznan, III—IV, p. 224.

et de Breznik (Bulgarie): *Čirčilat* (et *cercel*), *Ursulica* (et *ursul*), *Čerbul* (de *cerbul*), *Vakarel* (et *vacă*) (C. Jireček, *Das Fürstentum Bulgarien*, Wien 1891, p. 123—124).

Plus loin en Serbie orientale: *Barbatovo* (*bărbat*), *Korbevъc* (*corb*), *Romanovce* (J. Popović, *Istorija*, p. 24), *Magurica* (*măgură*), *Kormatura* (*curmătură*, Skok, ZRPh XXXVIII, p. 553), *Bukurovac* (*bucur*, Dragomir, p. 102) etc.

En Serbie du Nord: *Smederevo* = *Sîmedru* de *Sanctus Demetrius* (v. Skok, ZRPh XXXVIII, p. 552), *Ursulići*, Šumadija, *Šarbane*, région de Kolubara et Tamnava (*șerb*), *Bukreč*, Šumadija (identique à *București*, Auteur, *Contrib.*, p. 74) *Negrišori*, *Neglišori*, région de Rudnik (*negru*, *negrișor*).

En Bosnie: *Šerbolovac* (Skok, ZRPh XXXVIII, p. 553), *Mošulj*, (de *moș*, Pușcariu, p. 290), *Nahorevo* de *năhor* 'qui n'a qu'un testicule'. (Skok, Glasnik, Sarajevo, XXX, p. 303).

Au Monténégro: *Durmitor* (*dormitor*), *Pirlitor* (*pîrlitor;* Skok, Rev. des Et. slaves III, p. 74; Pușcariu, *Stud.* II, p. 292), *Cipitor* (*ațipitor*).

Dans les Bouches de Kotor (Cattaro): *Briza* (depuis XVI s.), de *brînză* (cf. Pușcariu, St. II, p. 12 Note 2); cf. v. ragus. *bren(d)za* (voir plus haut).

Aux environs de Dubrovnik: *Vataje* de *vătah* 'premier berger' (Barić, *O uzajamnim odnosima balk. jezika* I, Beograd 1937, p. 16).

En Dalmatie du Nord: *Šugari* de *șugar* (*SUGALIS;* cf. plus haut).

En Croatie: *Kičeri* de *chiceră* (Pușcariu, *St.* II, p. 283).

Sur l'île de Rabe (Arbe): *Sugari* (cf. plus haut; Pușcariu, *St.* II, p. 296).

Sur l'île de Krk (Veglia): *Fintira* et *Funtura* de **fîntîră* (Skok, Arh. za arb. st. II, p. 333; cf. J. Popović, ZSPh XXVI, p. 302—303); *Vrhure* du fond sl. *vъrchъ* > roum. *vîrf*, avec le suffix roum. *-ură* (Skok, *Slavenstvo i romanstvo na jadranskim otocima* I, Zagreb 1950, p. 25); *Fareča* de *fărece* (l. c.)

Enfin en Istrie: *Jerbulišće* (*iarbă*); *Kodru* (de *codru;* mot roum. sans doute d'origine préindoeuropéenne, mais autrement inconnu dans les pays slaves du Sud); *Dumbrava* (*dumbravă;* d'origine sl., mais emprunté au sl. avant l'arrivée des Roumains en Istrie; sur l'emploi de *dumbravă* comme nom commun v. G. Reichenkron, *Slavisch-Rumänisches*, ZSPh XVIII, p. 396; Rosetti, *Influența*, p. 43, 68); *Jadreški* près de Pola, sans aucun doute du nom d'un »capul«, chef des nomades roumains-morlaques: *Giadrescu* (Pușcariu, *Studii* II, p. 297).[17]

[17] Il y a aussi à l'Est de Pola un crique appleé *Mukalba*, où des femmes de Jadreški viennent faire leur lessive (*Toponimika zapadne Istre, Cresa, i Lošinja*, Zagreb, 1956, carte No 14/c, 1). Une provenance de l'italien* *monte calvo* est phonétiquement impossible; je vois dans *Mukalba* le roum. *muche albă* »monticule blanc«; *muche* de *MUCULUS: CUMULUS* (cf. le slave *mogyla* et *gomyla* avec la même signification); pour *muche* = *MUCULUS* v. Skok, *Postanak Splita*, Anali Historijskog instituta à Dubrovnik 1/1, p. 35. — L'italien *muccio*, le frioule *Mugla* > slovène *Milje* (près de Trieste) sont des formes différentes.

Sur l'île de Rab S k o k a pu constater un nom de lieu, qui représente la traduction d'emprunt d'un mot roumain, à savoir le toponyme *Počivališće* (mot à mot: 'lieu pour se reposer'), de *počivati* 'se reposer', traduction de **durmitor* (existant vraiment au Monténégro, v. plus haut) en face de *a durmì* 'dormir' (*Slaven. i roman.* I, p. 53, Note 11). Comparez d'ailleurs également en Roumanie le nom de lieu *Pociovalişte*, dans les régions de Bukarest et de Craiova (R o s e t t i, Influenţa, p. 57).

Nous passons maintenant à l'influence roumaine sur le système grammatical du scr. Nous devons en principe distinguer deux cas différents.

D'une part nous avons à nous occuper d'une influence exercée par les immigrants venus de Transylvanie et du Banat roumain, surtout dans les environs de Vršac et de Bela Crkva. On constate en effet dans des dialectes serbes du Banat, principalement dans la partie orientale de cette province yougoslave, des phénomènes linguistiques, qui se sont produits sous l'influence des dialectes roumains.

D'autre part, il s'agit du problème du substrat du »roman balkanique« de l'Est dans des pays serbes (et bu gares) sur des Balkans proprement dits.

Considérons d'abord le système linguistique dialectales sl. des Serbes du Banat: nous pouvons constater en premier lieu un changement de l'accentuation slave sous l'influence de l'accent roumain. En effet le système d'intonation »chtokavien«, qui connaît en position accentuée aussi une intonation montante (ˋ et ˊ) a été changé en un système, qui n'a qu'une intonation descendante. Les formes scr. *vèčera*, *pòješće* 3 pl. prés., *raspušènica* devinrent ainsi dans ces dialectes des formes descendentes: *vȅčera*, *pȍješće-du*, *raspušćȅnica;* également (dans le cas de voyelles longues): *ljúdima*, *žívimo* et d'autres devinrent *ljûdima*, *žîvimo* et d'autres (v. A u t e u r, *Istor. srpskohrv. jez.*, p. 134—135). Il est tout à fait évident que nous sommes ici en présence d'une influence romane,[18] c. à. d. roumaine, du fait que le roumain, en tant que langue romane, dans le discours normal connait une seule intonation toujours égale (l. c.). Les dialectes serbes du Banat r o u m a i n, de même que les groupes des »Krašoviens« (autour de Reşiţa) sont allés encore un peu plus loin: toutes les longues sont raccourcies de sorte que la situation est devenue identique à celle du roumain (v. E. P e t r o v i c i, *Graiul Caraşovenilor. Studiu de dialectologie slavă meridională*, Bukarest 1935, p. 32—33).

C'est également à l'influence roumaine que l'on doit sans doute le passage de *č*, *dž* à *ć*, *đ* dans différents dialectes du Banat yougoslave du Sud (non loin de Belgrade) — et plus loin l'identification des deux séries de consonnes (*č*, *dž* de *č*, *dž* et *ć*, *đ;* et inversement *ć*, *đ* de *ć*, *đ* et *č*, *dž*): comp.:

[18] Voir d'ailleurs l'apparition du même phénomène prosodique également en serbocroate, mais là seulement où il y eut un contact entre les Serbes ou respectivement les Croates et les Romans: en Istrie, au Monténégro. (A u t e u r, *Istorija*, p. 131, 133).

kuča de *kuća*, *dod'ž'e* de *dode* etc.; inversement *većito* de *večito*, *dak* 'sac' de *džak* etc. (d'après notes pers.). La signification n'est cependant pas entièrement évidente, du fait que de tels changements ont lieu également dans d'autres pays scr.: en tous les cas ni ailleurs dans le Banat ni dans les autres régions de la Vojvodina (v. A u t e u r, *O bačkim bunjevačkim govorima*, Zbornik Matice srpske za knjiž. i jezik., Novi Sad, Ip. 127 et Note 9). On ne doit toutefois pas perdre de vue le fait qu'une partie de la Serbie de l'Est et de la Bulgarie de l'Ouest c. à. d. justement de pays, qui ont beaucoup d'habitants roumains, font également ce changement de *ć*, *đ* (respectivement *k'*, *g'*) en *č*, *dž*, ce qui pourrait aussi être attribué à l'influence du roumain.[19]

La consonne ʒ (*dz*), qui en serbocr. commun était depuis longtemps passé à *z* (c'est également par ci par là qu'on emploie encore *dz*), fut réintroduite dans les dialectes serbes du Banat d'une manière évidente sous l'influence des mots d'emprunt de dialectes roumains, qui contenaient cette consonne: comp. scr. du Banat *budze* pl. 'lèvres' = *budzǎ; brindza* 'fromage' = *brîndzǎ*, et alors également, plus loin, *budzova* 'sureau' de slav. *buz/bъz-*(donc *bъzova*, non *bъdzova*)[20]; *vardzilo* = scr. litt. *varzilo* (cf. mon *Istorija*, p. 135). Et comme chez les Serbes de Krašova également dans le Banat roumain ce *dz* se trouve pour *z:* :comp. *dzvezda* 'l'étoile', *dzeba* 'pinson' *dzvonac* 'cloche', le nom de lieu *Dzerovo* (—*jezero*) (P e t r o v i c i, *Graiul Caraşovenilor*, p. 112—114), j'aimerais voir là encore une influence roumaine. Je me demande même si *dz* (aussi le *dz* secondaire, pour *z*) en Serbie orientale: *dzid*, *dzrno*, *dzvono*, *dzvonьc*, (cf. A. B e l i ć, *Dijalekti istočne i južne Srbije*, Beograd 1905, p. 200 et suiv.) ne serait pas à attribuer de préférence à l'influence roumaine, vu que loin à l'Ouest également à Dubrovnik, c'est sans aucun doute possible, sous l'influence d'une autre langue romane à savoir le vieux dalmate, que s'est formé *dz* (et quelquefois s'est conservé)[21].

La syntaxe des dialectes serbes dans le Banat subit également l'influence roumaine. Le phénomène le plus important dans cet ordre est l'assimilation de certaines formes de déclinaison. Au contraire du scr. commun, qui conserve

[19] D'après V. O b l a k, *Einige Capitel aus der bulg. Grammatik. Urslav. tj, dj* ASPh XVII, p. 456, et S. M l a d e n o v, *Geschichte der bulgar. Sprache*, Berlin-Leipzig 1929, p. 340, on pourrait imputer *č, dž* du serbe orientale et du bulgare occ. pour* *tj,** *dj* au fait que les dialectes du sl. méridional forment un dialecte de transition à l'ukrainien, mais une telle conception ne saurait être retenue, voire notamment L. A. B u ł a c h o v s ь k y j, *Pytanja pochodžennja ukraïnsьkoï movy*, Kiev 1956, p. 203—204.

[20] Nous ne sommes de toutes manières pas en présence de l'ancien* *ĝ*<**dž*, comme on pensait autrefois, puisque le mot est d'origine préindoeuropéenne (cf. V. M a c h e k, *Česká a slovenská jména rostlin*, Prague 1954, p. 220); l'autre hypothèse, selon laquelle le sl. prim.* *bъzъ* (*bъdzъ*) »sureau« serait à rattacher au germ.* boko (ancien haut allemand *buohha* etc.) 'hêtre', le thrace *musos* de* *bhugos*, donc, **bhaug̑-*, est à écarter pour des raisons d'ordre sémantique (cf. M. B u d i m i r, *Voprosy jazykoznanija*, Moscou 1958, II, p. 50).

[21] Comp. A u t e u r, *Istorija*, p. 132.

le système v. sl. des 7 cas parmi lesquels le »viatif« (accusatif indiquant le but d'un mouvement) et où le locatif aussi bien que l'instrumental sont des indications locales (lieu où quelque chose se trouve ou devient) — la langue du Banat a abandonné cette distinction. Sous l'influence du roumain, qui dans les deux cas n'emploie qu'un »casus generalis« (l'accusatif) (cf. *unde* équivalent de *QUO* et *UBI*), ces dialectes serbes ont confondu »l'acc. de mouvement« et le »locatif« de sorte qu'ils peuvent aussi bien dire *bio sam u gradu* (v. loc.) et *bio sam u grad* (v. acc.) 'j'étais en ville'; et de même *idem u grad* (v. acc.) à côté de *idem u gradu* (v. loc.) 'je vais en ville' (comp. A u t e u r, *Istorija*, p. 135). Cette confusion se propage de nos jours peu à peu dans les autres régions yougoslaves voisines, notamment dans la Bačka.[22]

Le vieux écrivain J. S t e r i j a P o p o v i ć, originaire du Banat, a observé à juste titre que les Serbes de Čakovo dans le Banat (aujourd'hui en Roumanie) disent par inversion *se vidi* 'on voit', *se piše* 'on écrit' à la place du scr. commun *vidi se*, *piše se* et il a expliqué ce changement par l'influence du roumain *se vedea*, *se scrie* où le pronom est employé sous la forme proclitique (*Rěči srbsko-slavenske* . . ., p. 53). L'explication est juste; seulement le phénomène est beaucoup plus répandu que ne le croyait P o p o v i ć et on le trouve aujourd'hui dans certains villages du Banat yougoslave de l'Est (comp. mon *Istorija*, l. c.), p. ex. à Dolovo, Ilanča, Crnja, Boka, Radojevo, Kruščica. Cf. de Dolovo: *se proveselu*, *pročastu*, 'ils s'amusent, ils font bonne chère' (scr. litt.: *provesele se*, *počaste se*); *I su zasadili* . . .' et ils ont planté' (scr. litt. *I zasadili su*); *I mu se veže košulja*, 'et on lui noue la chemise' (scr. litt. *I veže mu se košulja*); *Ćete videti* »vous verrez« (scr. litt. *Vide-ćete*). Et ainsi de suite (d'après mes propres notes). Également de Ilanča: *Će noć da bude* 'il fera nuit' (scr. litt.: *Biće noć* resp. *Noć će da bude*) etc.

Plus loin dans le Banat yougoslave de Sud-Est on trouve pour les verbes perfectifs le remplacement du futur par le présent avec sens de futur. Cf. de Dolovo: *Ne nađedu nikad* 'Ils ne (le) trouveront jamais' (mot à mot: »ils ne (le) trouvent jamais«); *U pet sati ovde budedu kola* »A cinq heures la voiture sera ici« (mot à mot: à cinq heures la voiture est ici); de Ilanča: *Ja ću da vam kažem šta kupite.* 'Je vous dirai à ce que vous achèterez' [en fait: ce que vous devez acheter] (mot à mot: Je vous dirai ce que vous achetez) etc. (tous les exemples sont tirés de mes notes sur les dialectes). Le phénomène subsiste sous forme dialectale en roumain: dial. roum.: *viu la tine mîne* 'je viendrai demain chez toi' (mot à mot: 'je viens chez toi demain') = roum. litt. *voiu veni la tine mîne* (S. P u ş c a r i u, *Locul limbii române intre limbile romanice*, Bukarest 1920, p. 29); ici nous sommes peut être en présence d'une

[22] Pour d'autres pays scr. où surtout sous l'influence romane également ce même phénomène apparaît, v. mon *Istorija*, p. 132—133; sur une influence combinée romano-albanaise, pouvant produire le même résultat, je me suis expliqué dans mon traité *Albano-Slavica*, SOF XV, p. 523.

traduction d'emprunt du présent perfectif v. sl. employé comme futur; il subsiste jusqu'à nos jours dans la plupart des langues slaves, mais a disparu non seulement en scr. mais aussi dans les autres langues slaves du Sud.[23] Dans le cas du serbe du Banat il s'agit donc à coup sûr d'une traduction d'emprunt du roumain dialectal; nous sommes d'après cela en présence d'une traduction qui restitue un emprunt.

Enfin on peut observer dans le Banat serbe l'emploi »pléonastique« des pronoms, bien qu'il ne soit pas encore développé d'une manière systématique: cf. à Ilanča *Sad mi je šezdeset i šesta godina mene* 'J'ai maintenant 66 ans' (mot à mot: Maintenant il m'est 66 ans pour moi«): cela également est à inscrire au compte de l'influence roumaine.[24]

Passons en Serbie orientale (ou en Bulgarie occid.), dont les dialectes montrent les »balkanismes« connus, phonétiques et syntaxiques, permettant ainsi d'englober cette région dans l' »unité balkanique« de S a n d f e l d. Les traits linguistiques entrant en considération sont avant tout les suivants: reductions vocaliques, accentuation purement expiratoire, disparition de la déclinaison et de l'infinitif, emploi pléonastique des pronoms de manière systématique, formation du futur à l'aide de »vouloir«, ainsi que de nombreux »balkanismes« linguistiques[25], Les origines de ces attaches »balkaniques« ont été discutées jusqu'à nos jours dans d'innombrables études de M i k l o s i c h aux linguistes contemporains,[26] en premier lieu roumains et bulgares. Nous n'avons donc pas à nous y arrêter particulièrement. Il est cependant de rappeler qu'en scr. ce sont seulement les dialectes de Serbie orientale et de Bulgarie occidentale qui montrent ces »balkanismes« d'une manière identique à celle que l'on trouve en bulgare et dans les langues balkaniques non slaves; les autres dialectes scr. ainsi que le slovène conservent à cet égard plus ou moins

---

[23] Voir K. R ö s l e r, *Beobachtungen und Gedanken über das analytische Futurum im Slavischen*, Wien. slav. Jhb. II, p. 103—149. La langue slovène également, qui dans l'ensemble, en ce qui concerne le futur, ne concorde pas avec le scr. et avec le bulgare, possède cependant à cet égard au moins un »balkanisme« à savoir la formation du futur aussi pour les verbes perfectifs à l'aide de l'auxiliaire de temps: cf. *bodem napisal, prišel bom* (en face p. ex. du russe *napišu, prïidu;* F. S ł a w s k i, *Języki południowo-słowiańskie*, dans Przegląd i charakterystyka języków slowianskih, Varsovie 1954, p. 133; K. H o r á l e k, *Uvod do studia slovanskych jazyků*, Prague 1955, p. 59).

[24] Le même processus apparaît aussi dans le scr. de l'extrêmité occidentale, en Istrie sous l'influence de l'italien (Auteur, *Una influenza sintattica italiana sui dialetti croati istriani*, Ricerche slavistiche, Rom, IV, p. 68—71); sous l'influence combinée du roman et de l'albanais également au Monténégro (A u t e u r, SOF XV, p. 523).

[25] Voir à ce sujet T. P a p a h a g i, *Parallele Ausdrücke und Redensarten im Rumänischen, Albanischen, Neugriechischen und Bulgarischen*, Jahresber. des Inst. für rum. Spr., Leipzig, XIV, p. 113—117; E. Ç a b e j, *Parallele Ausdrücke und Redensarten in den Balkansprachen*, Revue intern. des Etudes balk., Beograd, II/Heft 1, p. 226—231.

[26] Cf. l'important article de J. S c h r ö p f e r, *Zur inneren Sprachform der Balkanvölker*, Zeitschr. für Slawistik, Ost-Berlin, I/Heft 4, p. 139—151.

l'état du v. sl. — Or le slaviste hollandais N. v a n W i j k a mis cette évolution au compte de l'influence roumaine (*Taalk. en hist. gegevens*, p. 68 et suiv; *Les langues slaves*, p. 102 et suiv.), ce qui malgré les affirmations contraires de A. M a r g u l i é s (ASPh XL, p. 203—208) paraît vraisemblable. Et dans ce cas nous voici devant une influence roumaine sur le serbe, due au fait qu'ici les Serbes recouvrirent une ancienne population roumaine, ce qui ne veut pas dire que la vieille couche roumaine ait été nécessairement compacte. P u ş c a r i u (*Die rum. Sprache*, p. 395) a admis cette théorie, sans cependant s'accorder avec C a p i d a n sur le fait que peut être le bulg. *à :e* de *ě* soit à expliquer par l'influence roumaine.[27] Il est beaucoup moins possible, annonce P u ş c a r i u, que de tels »balkanismes« des langues slaves méridionales soient venus du grec moderne ou dé l'albanais, vu que ces langues du moins au haut Moyen Age étaient très éloignées de la région où se touchent Roumains, Yougoslaves et Bulgares. Il serait donc beaucoup plus normal de prendre en considération avant tout le roumain.[28]

Il existe donc une différence fondamentale entre le cas du Banat, où les Roumains, en tant qu'immigrés postérieurs, forment un a d s t r a t et celui de la Serbie orientale où, à côté des immigrés roumains récents,[29] subsistait une vieille couche roumaine (»pré-roumaine«), c. à. d. un s u b s t r a t. Les résultats ont été, comme on voit, tout à fait différents dans les deux cas: dans le Banat des éléments roumains seulement dans un système slave, en Serbie orientale une forte »balkanisation« et une »déslavisation« touchant le système même.

C'est ici qu'il faudrait soulever aussi la question des »Krašoviens«s c. à. d. des Serbes catholiques, qui habitent dans la région de Caraşova dan le Banat roumain du sudouest (cf. E. P e t r o v i c i, *Graiul Caraşovenilor*). Ce groupe ethnique parlant le scr. vit depuis des siècles séparé des autres Serbes (aussi des Serbes de Roumanie) par les Roumains. En-dehors de cela, c'est le roumain qui s'est considéré chez eux comme langue officielle et culturelle. Et malgré cela le »Krašovanien« a conservé intact, sans ingérence aucune du roumain, le système grammatical slave: il possède la déclinaison synthetique à 7 cas, qui est tout à fait de caractère slave (P e t r o v i c i,

[27] En fait il serait peut-être le mieux de rattacher le passage en roumain de *e>ea* aussi bien que celui en bulgare de *ě>a*, au thrace (v. S. G e o r g i e v, *Trakijskijat ezik*, Sofia 1957, p. 66), puisque primitivement le *ě* du macédonien méridional était également assez fermé (cf. M. V a s m e r, *Die Slaven in Griechenland*, Berlin 1941, p. 269); pour la partie occidentale slave méridionale il faut partir d'un *ě* étroit (v. I. P o p o v i ć, *Stand und Aufgaben der Erforschung der Vojvodina-Mundarten*, WdSl. I, 154—156; *Istorija*, 92—93).

[28] Cependant dans d'autres régions de Serbie on peut constater une influence albanaise analogue (v. A u t e u r, *Istorija*, passim; *Albano-Slavica*, SOF XV, surtout 522—533) et une influence du grec moderne n'est pas non plus exclue (A u t e u r, *Istorija*, p. 137).

[29] Voir à ce sujet G. W e i g a n d, *Die rumänischen Dialekte der kleinen Walachei, Serbiens und Bulgariens*, Jahresbericht, Leipzig, VII, p. 1—92.

p. 145 es suiv.), l'infinitif (p. 189), et l'acc. de mouvement et le »locatif« ont été gardés distincts, ce qui est particulièrement important; le »Krašovanien« ne connaît pas, du moins en principe (p. 171 et suiv.), l'emploi pléonastique des pronoms. La raison de cela est le fait qu'ici le roumain est un adstrat et en aucun cas un substrat. Le dialecte Krašovien est un antique dialecte serbocroate qui depuis toujours (c. à. d. depuis les premières invasions slaves) reste dans le même endroit;[30] il est identique en cela, à mon avis, au »dacoslave« de Reichenkron[31] et pouvait d'après cela bien résister jusqu'à nos jours, bien qu'il soit de plus en plus en regression devant le roumain (cf. Reichenkron).

Il est donc utile d'établir une distinction non seulement entre le vocabulaire qui est un »reliquat« et le vocabulaire »d'emprunt«, mais aussi dans le domaine de la syntaxe et de la phonétique, entre les »restes échangés« et les simples »emprunts« étrangers. Le résultat linguistique est, comme on voit, beaucoup plus important dans le cas des »restes« que pour les cas des simples »emprunts«.

Il est très difficile de dire quelque chose de plus précis quant à la chronologie de l'influence roumaine sur le scr. Quand on trouve des mots roumains et des noms de lieux dans les pays de la Yougoslavie occid., il s'agit naturellement de couches relativement récentes, vu que ces régions n'étaient pas roumaines dans le passé. Les influences roumaines sur la phonétique et sur la syntaxe des dialectes serbes du Banat doivent également être plus ou moins récentes; et même en Serbie orientale et Bulgarie de l'ouest il faut calculer avec de telles influences récentes (comp. p. ex. le passage de *l'* à *j* aujourd'hui dans une grande partie de la Bulgarie occid.: *ključ* 'la clé' etc. qui a à peine commencé au début du XX s., S. Stojkov, Izvestija na Inst. na bъlagarski ezik I, p. 146 et suiv.).

Existe-t-il cependant également d'autres influences roumaines plus anciennes en-dehors des »balkanismes« grammaticaux du moins dans les régions qui furent le »berceau« de la nation roumaine (Naissus, Serdica, Scupi etc.)? Généralement on donne une réponse négative. Car on estime, qu'il n'existe pas en scr. de mots d'emprunt roumains, ni de noms de lieu, susceptibles de révéler d'anciens traits phonétiques. Si par ex. en Serbie orientale on trouve des noms de lieux d'origine roumaine tels que *Korbevъc* de *corb*, *Barbatovo* de *bărbat* (v. plus haut) et en Bulgarie occid. des noms

[30] CF. Auteur, *Stand und Aufgaben der Erforschung der Vojvodina-Mundarten* WdS.I I, p. 149—157.

[31] Pour le dacoslave v. G. Reichenkron, *Der rumänische Sprachatlas und seine Bedeutung für die Slavistik*, ZSPh XVII, 159—164; *Slavisch-Rumänisches*, ZSPh XVIII, p. 401 et suiv. -Moins heureuse s'est révélée, selon mon avis, la tentative de P. Skok, *Rekonstrukcija dačkoslavenskog vokabulara*, Rad de Zagreb CCLXXII, p. 49—78, pour reconstituer le »dacoslave«.

tels que *Valelunga* de *vale* + *lungă*, *Orsoia* de *ursoaie* (I. Duridanov, *Mestnite nazvanija ot Lomsko*, Sofia 1952, p. 168, 169), on démontrera que *corb*, *bărbat* ne deviennent pas **krab*, **brabot*, que *lungă* ne produit pas **loga*, bulg. **lъga*, que d'autre part *ursoaie* ne contient aucun**vьrs-* etc., qu'il s'agit donc d'emprunts »tout« récents. Et cela compte aussi pour les mots d'emprunt. Là aussi nous constatons par ex. le fait qu'il n'y a pas eu le changement caractéristique de l'anc. slave de *f* en *p*, qui témoignerait aussitôt d' un emprunt fait au Moyen Age (cf. Auteur, *Zur Substitution des fremden f im Skr.*, ZSPh XXIV, p. 32—47), mais en général seulement roum. *f* > scr. *f*, *v*; *faša*, *vaša*, de *fașă*; *furka*, *vurka* de *furcă*; *vičor-ъk* de *ficior* etc. (Auteur, *Contrib.*, p. 77, 82), donc, une substitution relativement récente (ZSPh XXIV, surtout p. 39—40). D'un autre côté l'absence de la diphtongaison *o* > *oa*, *e* > *ea* dans *moša*: *moașă*, *čora*: (*fe*)*cioară* etc. (*Contr.*, p. 75, 80) ne prouve rien au point de vue chronologique, du fait que cela peut être aussi bien une substitution slave qu'un changement roumain postérieur de *ea*, *oa*, en *e*, *o*, ainsi qu'on l'observe en istroroumain: *nopte*, *coza*, de *noapte*, *coajă* etc. (Pușcariu, *Studii* II, p. 96; *Die rumän. Sprache*, p. 301—302). La conservation de la consonne *-l̥* dans des mots roumains du scr. n'est pas rare: cf. *burdelj*: *bordeiu*; *škorteljka*: *scurteică* etc.; mais cela ne prouve pas une grande ancienneté, puisque le changement dacoroumain de *l̥* à *y* est tout récent.

Cependant de telles considérations sont dues à un point de vue très particulier. Il s'agit maintenant de découvrir, au moins dans le »berceau« roumain, c'est à dire en Serbie, non point des mots proprement roumain, mais le »restes« qui sont été laissés par les ancêtres des Roumains historiques (c. à. d. »le reliquat«, et non les »mots d'emprunt«), tout comme on cherche par ex. en roumain non les albanismes proprement dits, mais plutôt avant tout les restes des Thraces.[32] Ou bien, pour le dire en termes plus clairs, il ne s'agit point de chercher les mots empruntés au roumain, tel qu'il est aujourd'hui, ou el qu'il apparaissait au cours des derniers siècles; il s'agit d'aller à la recherche du »roumain originel«. Il existe naturellement un nombre assez considérable de mots du »latin balkanique« aussi bien en scr. qu'en bulgare: ainsi scr. *patiti*, le bulg. *patja* de *PATIRI* (cf. Pușcariu, *Die rum. Spr.*, p. 355), le scr. *bosiljak*, macéd. *bosiljok*, bulg. *bosilek* de *BASILICUM* (v. H. Barić, Naš jezik, Beograd II, p. 43—47), le scr., bulg. *kum* 'le parrain' de *COMPATER*, le scr., bulg. *banja* 'bain' de *BALNEAE* le scr., bulg. *raka* »tombe, fosse« de *ARCA* etc. (v. S. Romansky, XV Jhb. des Rum. Inst., Leipzig XV, surtout 133—134). Cependant on ne tente pas de les mettre au compte du roumain, de même qu'on ne saurait les attribuer

[32] V. l'article de C. Treimer, *Albanisch und Rumänisch*, ZRPh XXXVIII, p. 385—411.

au dalmate, du fait qu'ils ne montrent aucune transformation qui soit caractéristique du roumain ou du dalmate (cf. à ce sujet mon *Istorija*, p. 147). Mais par ailleurs, quand on trouve par ex. en Dalmatie scr. *krklo*, *surgati* de *CIRCULU*, *SURGERE* avec maintien du *k*, *g* (v. M. G. Bartoli, *Das Dalmatische*, Wien 1906), alors en bonne règle on parle d'emprunts au dalmate (c. à. d. non à l'italien), bien que le maintien du *k*, *g* ne représente pas du tout une innovation dalmate, mais une archaîsme dalmate,[33] cependant que, pour les linguistes, des exemples comme κελλιρανά, Λουκερναριαβούργου, Μαρκελλινά, Λογγιάνα (*:Longinus*), Κυντοδήμου (*:Quintus*) sur les bords du Danube au VIe siècle (C. Jireček, *Die Romanen* ... I, p. 20 Note 1; V. Beševliev, *Latinskite mestni imena v Mizija i Trakija*, Izvestija na Arheologič. institut, Sofia, XIX p. 282, 286, 286, 296) restent en général du simple »latin balkanique«, non roumains, vu qu'en roumain *C* devant voyelles antérieures est passé à *č*. Mais un tel point de vue est en réalité faux. Car on ne peut pas exiger des mots et des langues de nous proposer, pour les causes étymologiques, des changements, qui soient commodes pour l'analyse. Et lorsque nous trouvous dans la Bulgarie danubienne p. ex. *Cibrica* (c. à. d. *Tsibritsa*) de *Ci(a)brus* (c. à. d. *Ki/a/brus*), nous sommes véritablement en présence du changement slave de *k* à *ts*, et non de la palatalisation romane, c. à. d. un cas d'emprunt au »latin du Danube«! D'ailleurs l'expression »latin balkanique« ne signifie à vrai dire rien, puisque le »latin balkanique« n'a jamais existé en tant que langue unie. Comme le démontrait Barić de manière méthodique impeccable et convaincante, il y eut à l'époque latine dans les Balkans deux types »latins« ou romans différents: à l'ouest le dalmate, à l'est le roumain (*O uzajamnim odnosima balkanskih jezika; Lingvističke studije*, Sarajevo, 1954, p. 27 es suiv.)[34]. Si donc le scr. *kimak* 'punaise' (Dalmatie) de *CIMICE* est un vieil emprunt au dalmate, et la forme *čiŋka* »id«. un emprunt plus récent au même idiome roman puisque plus tard le dalm. *ki* est devenu *či* (comp. *činko* 'punaise', *čenk* »5«, *čil* 'ciel', Bartoli, op. cit.)[35], nous devons en scr. également rechercher aussi bien des mots roumains anciens que récents. Si le scr. *vrč* 'cruche', en Dalmatie, de *URCEU* (Skok, *Naša pomorska i ribarska terminologija na Jadranu*, Split 1933), à cause de**vŏr-*, *vr-* *ŭr-*,

[33] En dalmate *C,G* devant voyelles antérieures ne se sont cependant conservés jusqú'à la fin que partiellement (v. Bartoli, *Das Dalm.* I, Spalte 198); cf. plus bas.

[34] Quelque chose de très différent est la bifurcation vers le »latin balkanique« et vers l'istrien proposée par E. Kranzmayer, *Frühromanische Mundarten zwischen Donau und Adria in deutschen und slavischen Ortsnamen*, ZONF XV, p. 193—218. Elle crée entre tous les dialectes romans balk. un lien qui s'est formé par leur conservatisme et n'est pas en opposition avec la théorie de Barić.

[35] L'italien de Venise donne la 3. forme scr. *čimež*, *cimez* »id.«, cette fois avec le passage qui est davantage occidental de *-k-* à *-g-* et plus loin *z* (v. Kranzmayer, op. cit.; M. Deanović, *Avviamento a lo studio del dialetto di Rovigno d'Istria*, Zagreb 1954, p. 20, 22).

est un emprunt à l'anc. dalmate, il faut aussi que *vrčva* »id.« de *URCEU* — en Serbie de l'Est (Srp. dijal. Zb. I, p. 348) soit considéré comme un emprunt ancien au roumain, parce que d'une part il montre le même changement de *ŭr-* en **vъr-* et que d'autre part, pour des raisons géographiques, il ne peut être attribué au dalmate. Les variantes *vrč* m. *vrčva* f., les deux de *URCEUS*, montrent que *URCEUS* est entré deux fois dans le scr. et à des points géographiques différents.

Si nous trouvons maintenant aux environs de Belgrade un village *Vrčin*, qui remonte à **Orcinum*, **Urcinum* (il y avait là un temple de la déesse *Orcea;* v. V. Ćorović, *Otkud ime Vrčin*?, Beograd 1937, p. 233—234), nous pouvons constater le même changement ancien du rom. *or-*, **ŭr-* au scr. **vъr*[36] et en même temps la palatalisation de *CI* en *či*, qui ne saurait être slave (dans les Balkans *ki*, *ke* deviennent sl. *tsi*, *tse*, et non *tši*, *tše:* cf. plus haut *Cibrica;* ainsi que *Cavtat* de *CIVITATE*, **Cętina* de *Centona* etc. Barić, *Lingv. studije*, p. 9—10) et qui est donc d'après cela *romane*. Du fait qu'ici le dalmate aussi bien pour raisons géographiques que pour le fait qu'il a longtemps (sinon jusqu'à la fin) conservé le *ki*, n'entre pas en ligne de compte, nous sommes absolument contraints de considérer ce nom de lieu comme tirant son origine de l'ancien roumain. Un autre cas semblable serait le nom de lieu *Smèderevo* = roum. *Sîmedru* (*SANCTUS DEMETRIUS;* v. plus haut; la ville se trouve au bord du Danube à l'est de Belgrade). La désignation contient le même changement phonétique de *SANCT-* à **st-*, *s-* que celui que nous rencontrons dans d'anciens noms slaves de lieux en Dalmatie (cf. Jireček, *Das christliche Element in der topographischen Nomenclatur der Balkanländer*, Stzb. der Wiener Akad., Ph. -hist. Kl. CXXXVI/ Abh. XI, p. 25; *Die Romanen* I, p. 57—58). Ce *st-*, *s-* a dû visiblement passer par* *sъt-*, **sъ-*, donc *Sъmederevo*, car les semivoyelles roumaines *ă* et *î* (*ă*) ne disparaissent pas en général en slave: comp. *galjata* = *găleată*, *sten stena* = *stînă* (*Contr.*, p. 78, 81)[37]. Par ailleurs il faut que **Sъmederevo* repose sur une vieille forme roumaine non point du »roman balkanique« en général, puisque déjà dans la Pannonie voisine se trouve une autre forme pour (*SANCTUS*) *DEMETRIUS*, comme le prouve le nom de lieu scr. *Mitrovica* (nom de l'antique Sirmium) (v. Skok, *Toponomastika Vojvodine*, Vojvodina I, Novi Sad 1939, p. 109 es suiv).

D'après tout cela des exemples comme *Srědьcь* 'Sofia' de *Serdica*, *Lom* (en Bulgarie) = *Almus*, le nom de rivière *Pek* (un affluent du Danube

[36] Voir aussi *Vrm* de ὄρμος, *Vrsar* de *Ursaria*,* *Orsara* (en italien tardif *Orsera*) et d'autres formes (Skok, Arh, za arb. st. I, p. 5; *Slavenstvo i romanstvo na jadr. otocima*, I, p. 49); *Vrdovo* = Ἄρδιον ὄρος (W. Tomaschek, *Die vorslawische Topographie...*, Mittheil. der k. u. k. Geogr. Gesellschaft in Wien XXIII, p. 504).

[37] Voir I. Popović, *Bemerkungen über die vorslavischen Ortsnamen in Serbien*, ZSPh XXVIII, p. 104—105.

à l'est de Belgrade) de **Pękъ* = *Pincus* doivent également être considérés en principe comme remontant à »l'ancien roumain« ou au roumain »originel«, bien qu'ils ne montrent aucune des caractéristiques de l'évolution phonétique roumaine et qu'en dehors de cela ils puissent naturellement d'après l'étymologie être également pré-romains.

Désormais il ne s'agit plus que d'augmenter le matériel correspondant. J'ajouterai ceci.

S k o k a à bon droit fait remonter le scr. *burag* 'estomac d'animal' au roumain *buric* (de *UMBILICU* 'nombril') (v. plus haut). Or *buric* montre le passage roumain de *-L-* à *-r-*, de sorte que *burag* n'est pas du roman commun mais très sûrement d'origine roumaine. D'autre part apparaît dans *burag -a-* à la place de *-i-*, ce qui suppose une forme antérieure **-ъ-*: donc **burъkъ*, **burъgъ*. Le mot a donc été emprunté très tôt.[38]

Par ci, par là nous trouvons cependant scr. *p* pour *f* roumain, ce qui nous garantit (v. plus haut) une relativement grande ancienneté; du moins le cas n'a-t-il pu se produire après le Moyen Age. Voir en Bulgarie de l'ouest le prénom *Pičor* qui pour raisons sémantiques ne remonte visiblement pas au roum. *picior* 'le pied' mais à *ficior*, *fecior* 'garçon, berger' (cf. A u t e u ı, *Istorija*, p. 24). Pour la signification cf. dans la toponymie bulgare *Barbatin* du roum. *bărbat* 'homme' (v. M i k o v ъ, *Proizodъ i značenie na imenata na našitě gradove, sela, rěki, planini i města*, Sofia 1943, p. 137); le bulg. *-in* (cf. *Bьlgarin* 'Bulgare') confirme cette signification.

Dans le nom de lieu *Bukreč* (Šumadija) = București (v. plus haut) un des deux *-u-* roumains disparaît; la forme intermédiaire a été ici également **-ъ-*: **Bukъreštь*, **Bukъrečъ*, ce qui indique de nouveau un grand âge.

Dans cette perspective, on peut aussi attirer l'attention sur l'ancienneté du serbe orient. *komka* 'communion', *komkom* 'je communie' (Srp. dijalzborn. I, p. 368, 591. Identique est aussi le bulg. *komkam* 'id.'. Les expressions slaves remontent au latin *COMMUNICA-RE* (cf. S. R o m a n s k y, Leipziger Jahresbericht XV, p. 133; S. M l a d e n o v ъ, *Etimologičeski i pravopisenъ rečnikъ na bьlgar. kniž. ezikъ*, Sofia 1941, p. 248; P u ş c a r i u, *Die rumän. Spr.*, p. 355). Le mot était aussi caractéristique du v. sl. d'église (cf. V. J a g i ć, *Entstehungsgeschichte der Kirchenslav. Sprache*, Berlin 1913; S. M. K u l j b a k i n, *Staroslovenska gramatika*, Beograd 1930, p. 3). Mais ailleurs, dans les langues slaves du sud, le mot manque; il doit donc être roumain. Il faut partir sans doute de **COMMUNCA-RE* avec disparition romane du *i*, de là se forma le sl.* *komъka-ti*, avec **-ъ-* (pour *-ŭn-* ou -ŭ-, on ne peut pas le

[38] Le jeu *k: g* tout comme ailleurs, n'est pas ici une loi phonétique, mais un changement de suffix: cf. plus haut *măciucă: mačuga; băşică:* dial. scr. *bešiga* (forme notée par moi en Vojvodina). Dans le cas qui nous intéresse *bešika bešiga* pouvait également jouer. — V. I. P o p o v i ć, Scr. *lačuga* »*laitue*«, Cercetari de linguistica, Cluj, II, p. 292, Note 4.

kao u Mramoru i Bariljevu, te su u njima stariji arbanaški rodovi sklapali brakove s arbanaškim muhadžirima.

Mestimično je ove zabrane u selu bilo i između samih muhadžira, kao u Konjskom i Glavici, gde se muhadžiri raznih fisova nisu uzimali među sobom, negde je nisu zavodili, a negde, kao u Velikom Belaćevcu, zaveli pa prekršili i ukinuli.[2])

A. UREŠOVIĆ, DES TRAITS CARACTÉRISTIQUES DES ALBANAIS DE KOSOVO ET DE LA TRANSMISSION DES NOMS SUR LES AUTRES HABITANTS

Résumé

Les Albanais de Kossovo appartiennent aux divers tribus (Krasnići, Gaš, Beriš, Sop. Šalja, Tsač, Krue Zi, Bitič, Klimente, Škrelje, Kastrati, Hoti, Mzi, Društin, Merturi, Kuči), mais les membres congénères des tribus singulières ne sont pas réunis au même lieu, ce qui était le cas dans leurs contrées originaires de sorte qu'ils se sont mêlés les uns avec les autres; Ils n'appartiennent même pas au même contingent, car il y a des cas où, sous l'influence du milieu, les particuliers ont pris le nom d'une autre tribu (de l'autre « fis »). Pour se rendre égaux aux Albanais musulmans (aux Turques) les Serbes entraient dans les fis et se convertissaient à l'islamisme («se turquisaient«). Ils entraient dans le fis de ceux qui pouvaient les protéger ou leur rendre des témoignages d'amitié pendant qu'ils étaient chrétiens ou bien de ceux qui avaient le même patron avant leur conversion à l'islamisme. Etant établi que les membres du même fis sont ceux qui avaient le même patron, on a commencé à faire valoir cela aussi pour les Serbes qui sont restés chrétiens.

Domiciés pêle-mêle, n'ayant pas leur propre territoire, ils ne pouvaient pas conserver leur organisation propre à eux, mais ils observaient la défense de l'endogamie entre les membres du même fis. On avait enfreint cette pratique vers la fin du XIXe et aussi au XXe siècle, mais, dans quelques villages, on l'observait entre les deux guerres. En divers endroits, la défense de l'endogamie a été observée et elle l'est encore quand les cohabitants n'appartiennent pas au même fis. Ce phénomène est de récente date et il est la conséquence du voisinage plus étroit, qui, dans le milieu patriarcal, produit un sentiment de parenté spirituelle. Cependant, cette pratique, qui n'était observée que par ci par là, a été enfreinte parallèlement avec les cas de désobéissance à la défense de l'endogamie dans le même fis.

[2] Podatke o ovim pitanjima iz ovoga članka pružaju i moji radovi: Gornja Morava i Izmornik (Naselja i poreklo stanovništva, knj. 28, s. 129—134); Novobrdska Kriva Reka (Naselja . . . , knj. 32, s. 56); Šarplaninska župa Sirinić (Godišen Zbornik na Filozofskiot Fakultet — Prirodno-matematički oddel — kn. I, Skopje, 1948, s. 162—163 i 165—166).

VOJISLAV DANČETOVIĆ

»LUTA FUKARAJA« I »PRODATA LJUBA BOGDANOVA«

Šiptarska i srpskohrvatska narodna pesma istovetnog motiva

Sem drugih ispitivača motiva narodne poezije, Veselin Čajkanović je proučavajući albansku narodnu pesmu o boju na Kosovu (V. Čajkanović, Motiv prve arnautske pesme o boju na Kosovu. Arhiv za arbanasku starinu, jezik i etnologiju, knjiga I, sv. 1-2, str. 68-77, Beograd, 1923) pokazao da se u narodnim pesmama raznih naroda često sreću opevani istovetni motivi. Polazeći od srpskohrvatske narodne poezije, Čajkanović je svoje gledanje na to pitanje ovako formulisao: »Da se naša epska narodna poezija ne sme smatrati kao produkat isključivo srpski, kao celina koja je postojala samo u našem narodu i koja se može razumeti samo u okviru naše istorije — to je i do sada bilo manje ili više jasno za svakoga modernog folkloristu. Arbanaska pesma o kosovskom boju može ovako shvatanje samo da potvrdi«.

Nešto posle Čajkanovića, isto tako naš poznati etnolog Tihomir Đorđević zadržava se takođe na međunarodnim zajedničkim motivima narodne poezije i proučava ih u svom radu »Nekolike arbanaške narodne pesme« (Naš narodni život, knjiga 10, Beograd, 1932, str. 29). T. Đorđević upoređuje svoju četvrtu albansku narodnu pesmu (4. Prodaja žene), istina samo prepričanu na srpskohrvatskom jeziku od Ekira Ali Tulija, sa srpskohrvatskom istoga motiva[1]) i podrobno nas obaveštava gde je sve naša pesma objavljena, s jedne strane, i još jednom utvrđuje gledanje na ovaj problem, s druge.

[1]) G. Gezeman, Erlangenski rukopis, br. 141; Vuk St. Karadžić, Srpske narodne pjesme, knj. I, br. 725, i knj. V, br. 696; F. Iv. Jurkić i G. Martić, Narodne pjesme bosanske i hercegovačke, Mostar, 1892, str. 44—48; N. Begović, Srpske narodne pjesme, knj. I, br. 27 i 28; S. N. Davidović, Srpske narodne pjesme, br. 67; P. Mirković, Srpske narodne pjesme, br. 12; Matica hrvatska, Hrvatske narodne pjesme, knj. VI, br. 28 i 29, i str. 321—324; Istarske narodne pjesme (19=24), str. 12, br. 6; Bosanska vila, za 1908, str. 9—10; N. T, Kašiković, Narodno blago, knj. II, br. 3; Iv. S. Jastrebov, Običai i pesni Tureckih Serbov. Spb, 1889, str. 272—276; M. Dželaludin Kurt, Hrvatske narodne pjesme, knj, I, br. 59; V. S. Radovanović, Zbornik za etnografiju i folklor Južne Srbije, knj. I (931) br. 23, str. 118—120, itd.

Sa svoje strane, pak, mogu u tom smislu pružiti još podataka o zajedničkim motivima u našoj i albanskoj narodnoj poeziji. Već tri decenije sakupljam naročito narodnu albansku poeziju. Od tog materijala, samo do sada, ustanovio sam da sa zajedničkim motivom u albanskoj pesmi ima više od trideset epskih pesama, koje se u tom pogledu u potpunosti podudaraju sa srpskohrvatskom narodnom epskom poezijom. Na taj način i sa svoje strane mogu potvrditi Čajkanovićevu tezu o uzajamnim motivima narodne epske poezije.

Ovoga puta, iz svog rukopisnog materijala[2]) saopštavam prvu albansku narodnu epsku pesmu *Luta Fukaraja*, koja je nedavno objavljena na albanskom jeziku u zbirci »Narodne šiptarske pesme Kosova i Metohije« [Kangë popullore shqiptare të Kosovë-Metohis, I (Legjenda dhe kangë kreshnike). »Mustafa Bakija«, Shtëpija botuese krahinore, Prishtinë, 1952], a koja je jednaka po osnovnom motivu sa srpskohrvatskom narodnom epskom pesmom — Prodata Ljuba Bogdanova[3]).

Motiv narodne pesme — prodavanje vlastite žene da se podmiri dug — opevan je i u albanskoj usmenoj književnosti. Brojne varijante narodnih epskih pesama koje opevaju motiv prodaje zakonite žene čuvaju fosilne tragove teške feudalne nekadašnjice u pesmama krajišničke tematike. One su naročito omiljene kod Šiptara Jugoslavije i severne Albanije, a donedavna su čuvane više fragmentarno i među Albancima u južnoj Italiji. Neke od njih, objavljene u zbirkama albanske usmene književnosti, naročito u »Narodnom blagu« (Visaret e kombit. Vëllim i I Kangë trimnije dhe kreshnikësh. Tiranë, 1937/38) — *Dužnik Alija* (Ali Borxhli, str. 269—272), kao i u kolekciji *Narodne šiptarske pesme Kosova i Metohije*, knj. I, str. 23—25 (Kangë popullore shqiptare të Kosovë-Metohis, Bleni i I. Prishtinë, 1952). Dve druge manje varijante objavljene su u kulturno-prosvetnom časopisu »Zvezda zornjača« (Hylli i dritës. Shkodër, 1924, str. 479—486).

Motiv narodne pesme o *neočekivanom susretu brata i sestre* koje je rastavila oluja zavojevačkog terora, iako bez elementa *prodaje žene*, nalazimo i kod Albanaca Italije, a objavio je takvu pesmu Jeronim de Rade u »Rapsodie Albanesi« (1892). Ovako »krnja«, jednoelementna pesma, upoređena s dvoelementnim varijantama, po strožijem merilu reklo bi se da ne spada ovamo. Ali, uzeto istorijski i kada su varijante nastajale, ipak se može s dosta pouzdanja tvrditi da i jednoelementna varijanta spada ovamo, da je prvobitna pesma i dvoelementne verzije.

Književnost kao društvena pojava menja se »zajedno s promenom uslova u kojima ljudi žive.« Usporedo s promenom rađaju se i novi motivi u knji-

---

[2]) V. Dančetović, Albanske narodne pesme Kosova i Metohije, zabeležio na albanskom jeziku od narodnih pevača od 1931—1954.

[3]) Vuk. St. Karadžić, Srpske narodne pjesme, knj. I, br. 725.

ževnosti, stvaraju se nove izražajne mogućnosti i u narodnoj usmenoj književnosti. Tu opštu postavku možemo proveriti i posmatranjem postanka naše narodne pesme.

Negde pod kraj prve polovine XV veka, kada je jednom delu albanskog naroda postalo nepodnošljivo u turskom ropstvu, odseljava se on u južnu Italiju, u Siciliju i Kalabriju. Sobom je poneo nešto materijalnih sredstava, a u sećanju — i svu usmenu književnost svoga kraja. Iz folklornog materijala koji je kasnije objavljen s tog terena, potvrđuje se da se i narodna pesma o *iznenadnom ponovnom susretu brata i sestre* tamo sačuvala. Istina, ta pesma kakvu nam je saopštio Jeronim de Rada (Rapsodie albanesi, 1892) je jednoelementna, ne sadrži i elemenat *prodaje žene*, balkanske verzije. Sada se postavlja pitanje — zašto ove dve pesme ipak vezujemo jednu za drugu?

I jednoelementna i dvoelementna pesma potiče s balkanskog terena. Drugo, jednoelementna pesma je postala prva i postojala i onda kada još turska vojska nije okupirala sve krajeve balkanskih naroda i kada *motiv prodaje žene* nije preokupirao maštu narodnog pevača. Dvoelementna narodna pesma se mogla stvoriti na balkanskom terenu tek negde u XVII veku, pošto je ni novopristigli albanski emigranti u Italiju (XVII vek) nisu sobom doneli.

Za nas je bitno da se osnovni motivi narodne pesme rađaju iz uslova života naroda. Feudalno-turska zavojevačka uprava, naročito u svojoj srednjoj i završnoj fazi vladavine, doseže i kulminantnu tačku agresivne grubosti. U toj strahovladi podivljale turske soldateske, okupirani narod preživljava svoje najcrnje dane. Čovek zavojevačkim nasiljem svestrano iscrpen i sveden na nivo instiktivne odbrane svoje ličnosti mogao je da prodaje i svoju ženu. Teško dirnut ovakvim pojavama, narodni pevač je ispevao pesmu o prodaji žene.

Na Balkanu i Albanci i Srbi, kao i ostali porobljeni narodi, preživljavaju sličan pritisak okupacije. Da, sem drugog, spomenemo da su danak u krvi, otmica ženske čeljadi, robovlasnička ucena i eksploatacija roditelja bili svakodnevne pojave vekovima porobljenog naroda. U jednakim istorijsko-društvenim i ekonomskim uslovima života, stvara se neminovno i na duhovnom planu života slična nadgradnja. Neka tome za primer posluži, sem spomenutih Čajkanovićevog i Đorđevićevog primera, i narodna albanska pesma »Luta Fukaraja« koju sam zabeležio na Kosovu ili »Ali Borxhlija«, a u srpskohrvatskoj narodnoj epskoj pesmi — »Prodata ljuba Bogdanova« s istim motivom, pa će se videti da se potvrđuje misao o istovetnosti i nadgradnje u jednakim društveno-ekonomsko-istorijskim uslovima života dvaju i više naroda. Bliže sagledana slična sadržina pesama dvaju naroda još ubedljivije će učvrstiti gornju tvrdnju.

U srpskohrvatskoj narodnoj epskoj pesmi »Prodata ljuba Bogdanova« vidi se da je Bogdan prodao svojih devet vinograda, ali ceo dug nije otplatio. Hoće da proda svoju »staru milu majku« da dugovanje namiri (kao u albanskoj pesmi iz Zadrime). Bogdanova sestra savetuje brata da ne prodaje majku,

nego da proda ženu i konja. On posluša sestru i izvodi na prodaju ženu i konja. Nekom mladom Turčinu dopadne se Bogdanova žena, kupuje je za tri tovara blaga. (»Tri mu daje, a tri se zabroji, Gledajući Bogdanovu ljubu, Kako mu je tanka i visoka A u licu b'jela i rumena«). Turčin dovodi ženu, nudi joj odmah večeru da bi što brže pošli u ložnicu. Ona odbija večeru, jer je muče teške misli slutnje. (Na njegovo nuđenje: »Večerajde pak ćem' u ložnicu«, ona mu odgovara: »Večeraću, u ložnicu neću; Dignider mi rukav desne ruke Da ti vidim tri biljega crna, jer j'u mene taki bratac bio, Pa su mi ga zarobili Turci«. Prodata ljuba Bogdanova, stih 42—46). Kad joj je Turčin otkrio desnu svoju ruku, ustanovljvaju da su rođeni brat i sestra. Brat već sutradan opremi sestru, daje joj bogat dar i tri stotine pratilaca da je odvedu njenom mužu Bogdanu.

Po svom osnovnom motivu i albanska narodna pesma »Luta Fukaraja«, ili »Ali Borxhlija« i dr., identična je sa srpskohrvatskom narodnom pesmom. Naime, neki prezaduženi čovek (po imenu iz naslova pesme) ne nalazi drugog izlaza da isplati svoje dugovanje nego izvodi na tržište svoju ženu i prodaje je. Ženu, isto kao u srpskohrvatskoj pesmi, kupuje rođeni brat. Kao u srpskohrvatskoj, isto tako i u šiptarskoj narodnoj pesmi, pre obljube žene, oboje otkrivaju da su brat i sestra. I u šiptarskoj pesmi brat vraća sestru mužu i poklanja mu sav novac dat za kupovinu žene.

Kao što se vidi iz kratko prepričane sadržine narodnih pesama jednog i drugog naroda, one su po osnovnom motivu istovetne. Sem toga, u njima nalazimo i neke slične dopunske elemente. Pre svega, u pesmama oba naroda radi se o prodaji žene zbog velikih dugova. Iako se u većini varijanata pesama ne vidi kako je glavni junak zapao u veliki dug, ima slučajeva, ipak, kao, na primer, u makedonskoj varijanti[4]), gde se određenije kaže kako se zapalo u veliko dugovanje: »Rasfrlale Turci, kleti Turci, Rasfrlale Turc *teška vergi ja*«; dugovanje je, dakle, posledica velikog poreza nametnutog od turske okupacione vlasti. Jedna albanska varijanta narodne pesme (Ali Borxhlija, Ali Borgj-Alija) pokazuje da je dugovanje od oca nasleđeno. A to ipak ne isključuje našu pretpostavku da je dugovanje proizašlo iz teškog okupacionog nameta, zbog velikog poreza — kako makedonska pesma kaže, koji se morao bezuslovno namirivati. Za neisplaćivanje nameta vrlo surove i drakonske kazne nisu izostajale. U takvim slučajevima muž je prodavao i svoju ženu da ne bi doživeo što i gore.

Drugi elemenat koji nosi motiv naše pesme jeste neočekivani i nagli momenat preokreta u zapletu radnje — *susret brata i sestre*, ali u nesvesnoj situaciji kupljene žene i njenog novog »muža«. On je, kako smo ranije videli, rudimentarni oblik današnjeg vida naše pesme: elemenat *prodaje žene* je poslednja faza oblikovanja pesme. On je za nas ne samo nosilac događaja

[4]) V. Radovanović, Marijovci u pesmi, priči i šali. Zbornik za etnografiju i folklor Južne Srbije i susednih oblasti. Skoplje, 1931, str. 118—120.

nego i sam rasplet i završetak drame. To je, drugojačije rečeno, isečak iz moguće realnosti svakidašnjeg života balkanskih naroda u otomanskom ropstvu, one realnosti koja je potvrđena i u brojnim primerima radova naše romantičarske književnosti.

Ostali sitniji momenti, onaj ipak važan materijal utkan u pesničku arhitekturu narodnog usmenog stvaralaštva, brojni su i takođe istovetni kod oba naroda. U tome se narodni pevači služe oprobanim izražajnim sredstvima, simbolima morala i narodne etike. Kada, na primer, u kritičnom trenutku nesvesno može doći i do incestnog odnosa između brata i sestre, višim imperativom narodnog morala, neočekivano čuje se glas ptice — glas upozorenja, nalazi se ključ raspleta, kao što u klasičnoj grčkoj drami »deus ex machina« spasava od neugodnosti, čuva bračni moral i obezbeđuje zaštitu od rodoskrnavljenja. Evo, na primer, kako narodna pesma o tome peva: »Se zajodi pile sokolovo. Toj mi peje, peje em razlega, Em razlega po tesni sokaci, Po sokaci, po varoša grada: »Kaj se čulo, čulo em videlo, Brat i sestra lubov da si bidat?«[5]) Slično je i u albanskim varijantama narodnih pesama. Ptica je i kod njih nosilac upozorenja i čuvar narodnog morala. Varijanta iz Mirdita (časopis Hyll i dritës, 1924, str. 479—480) spominje goluba koji sleće u kritičnom trenutku između brata i sestre i podseća ih na opasnost od greha. Na njihovo postavljeno pitanje: »Što je, golube, tolika nevolja?« golub odgovara: »Što bog trpi te nas ne uništi! Iz nebesa krvav pljusak pada, Jer je uzo brat sestru za ženu. — Ili varijanta „Ali Borxhlija". „Čudo je baš što nas bog ne ubije Kad brat dira svoju sestru!" (stih 101—102); isto i u »Luta Fukaraja« (stih 34—40) i dr. Na takvu opomenu ptice, nastaje rasplet radnje. Brat pita sestru, ili sestra brata, za poreklo. Kao odgovor, skoro svugde, tada se prepričavaju reči, što ih je majka pričala deci, recimo kćeri dok je bila mala: da je imala brata koga su Turci ili neko od kraljeva odveli sa sobom; ako su ga odveli Turci, da su ga i poturčili. Obično majka kaže da je brat imao neki osoben znak na ruci; ili da je imao šest prstiju na nozi, obično; ili da se tako i tako zvao, i slično. Kad je na takve izjave nepobitno utvrđen tačan identitet, da su mladić i devojka rođeni brat i sestra, jedno od njih, uz poklič sreće, baca se u zagrljaj drugome i dugo se ljube.

Sem ptičijeg glasa upozorenja, skoro u svim varijantama pesama dvaju naroda obično je i krvava kiša; ona je maksimalno opominjanje (u pesmi: »Prodata ljuba Bogdanova«, Bosanska vila ,1908, str. 9—10, stih 39—43; u pesmi »Luta Fukaraja«, str. 24, stih 30—32; u pesmi »Ali Borxhlija«, kao i u pesmi iz »Malciet të Madhe«, i dr.).

Samopregorna velikodušnost žene u pesmama dvaju naroda dobija najveće priznanje. Uz ličnu žrtvu, da se očuva ugled kuće po svaku cenu, žena savetuje muža da nju proda, ne roditelja (»Prodaja Bogdanove ljube«;

---

[5]) V. Radovanović, o. c., stih 50—55.

Erlangenski rukopis, br. 141; Vuk Karadžić, Srpske narodne pjesme, V, Beograd, 1898, br. 696; albanska pesma iz Mirdita).

Nešto manje važna je i činjenica, u obrtu narodne pesme, kada se otkrije da je kupljena žena sestra, da ne samo što se ona vraća svom mužu, nego brat oprašta i ne traži da se vrati plaćeni novac za kupljenu ženu.

I na kraju, ustanovljava se identitet osoba, i to obično identitet izgubljenog brata, po nekom znaku (ožiljku), najčešće na ruci, a ređe na nozi (da ima šest prstiju). Svi ti znaci za raspoznavanje osobe su tako slični i bliski u pesmama oba naroda, onako samo kako se može očekivati jednakost izrasla u sličnim uslovima života (»Prodata ljuba Bogdanova«, pesma albanska iz Zadrime, i u Vuka Karadžića, Srpske narodne pjesme, V, br. 696).

Ali i pored toga, s druge strane, s gledišta stvaranja narodne poezije, u pesmama jednog ili drugog naroda nalazimo toliko individualnih osobina da zaista izražavaju samo svojstva jednog naroda. Nijedna albanska narodna pesma ne spominje kada sestra i brat ustanovljavaju krvno srodstvo, da su sestri »brata zarobili Turci«, dok srpskohrvatske narodne pesme to ističu skoro sve (Vuk, Srpske narodne pjesme, stih 31—32; Erlangenski rukopis, br. 141; »Prodata Bogdanova ljuba«, Bosanska vila, 1908, str. 9—10; makedonska pesma). Što se u albanskoj narodnoj pesmi ne spominju reči »da su brata zarobili Turci« razumljivo je, jer se ove pesme, s objašnjenjem kada je sestra izgubila brata, pevaju više kod Albanaca islamske vere, koji ne žele, iz osećanja verske zajednice s Turcima, da Turke okrivljuju. Dakako da ima i drugih razlika, ali su one vredne spomena samo kad je u pitanju stilska i izražajna vrednost pesme.

U pogledu arhitektonske strane komponovanja pesme, nailazimo na znatna odstupanja kod dva naroda.

U širem smislu uzeto, izražajna sredstva su uslovljena etičkim raspoloženjem narodnog pevača. Nigde, na primer, u srpskohrvatskoj narodnoj pesmi nema toga da družina savetuje kako da se postupi u stanovitom slučaju, kao što toga ima u albanskoj narodnoj pesmi (iz Zadrime): da dužnik ne proda roditelja, nego da proda ženu. U ostalim narodnim pesmama dvaju naroda sluša se savet majke, ređe i sestre. Jedino u albanskoj narodnoj pesmi »Luta Fukarajá« peva se da je i majka izvođena na prodaju. U drugim pesmama taj efekat se ne traži. Obično dužnik u snu vidi izlaz kako da oduži svoj dug (iz Mirdita, iz Zadrime). Samo u varijanti albanske narodne pesme »Ali Borxhlija«, kako je pomenuto pokazuje se da je dug od oca nasleđen.

Uže uzeto, govoreći o stilskim sredstvima narodnih pesama jednog ili drugog naroda, ni tu velike razlike ne srećemo. Ali, ipak, izlazi da je u pogledu stilskih figura albanska narodna pesma siromašnija od srpskohrvatske. Sem toga, srpshokrvatske pesme, pored raznolikijih izražajnih sredstava, raspolažu i s manje rudimentarnijih refleksija. U pogledu ritma i metarske vrednosti pesama, velike razlike ne postoje, iako je za albansku narodnu pesmu karakterističniji osmerac nego srpskohrvatski deseterac ili koji drugi metar stiha.

Résumé

Les chants ayant pour thème *la vente d'une épouse* se trouvent dans de nombreuses versions des chants nationaux serbo-croates ou albanais. Quelques lversions des chants albanais ont déjà été publiées dans les collections »Le trésor national« (Visaret e Kombit, I. Tiranë, 1937/8, pages 269—272) et »Les chants nationaux albanais de Kossovo et Métohija, livre I, Priština 1952, p. 23—25 (Kangë popullore shqiptare të Kosovë-Metohis, (blêni I, Prishtinë, 1952, p. 23—25); de même, deux autres versions ont été publiées par la revue d'enseignement et de culture Hylli i dritës, Shkodër, 1924, p. 479—486; une autre variante, également albanaise, où ne se trouve pas le motif de *la vente d'une épouse*, mais seulement celui des *retrouvailles inattendues d'un frère et d'une soeur* séparés par l'esclavage en terre étrangère, version conservée parmi les Albanais d'Italie, a été publiée par J. Rada dans le šivre Rapsodie Albanesi, en 1892.

Cette version à motif unique conservée chez les Albanais d'Italie permet d'établir à quelle époque ce chant est vraisemblement né. A mon avis, il n'est pas exagéré de penser que l'époque quant ce chant a été crée est celle même de l'invasion turque dans les Balkans, un peu avant 1469, avant la mort de Skanderbeg et la perte par les Albanais de leur indépendance. Car l'occupation turque transforma les conditions de la vie en Albanie: alors commencèrent, par les peuples courbés sous le joug turc, de dures années — s dures, que les gens furent parfois obligés de vendre des membres de leur famille, de payer une rançon et de subir d'autres exactions de l'occupant. Les Albanais vivant en Italie échappaient à la terreur de l'occupation turque, et à cette oppression qui forçait leurs compatriotes d'Albanie à vendre les membres de leur famille pour payer leurs dettes. De là vient notre supposition que les chants contenant à la fois les deux thèmes sont apparus dans les Balkans, là où pendant plusieurs siècles ont régné les Turcs, par leur terreur forcenée. De même nous sommes convaincus que le chant national roulant sur un seul thème — le thème unique *des retrouvailles du frère et de la soeur* — est plus ancien, c'est-à-dire qu'il est né avant l'invasion turque dans les Balkans (environ au XIVe siècle), comme chant de caractère général. La création d'un nouvel état de choses, différent de celui qui avait précédé l'occupation turque, a entraîné des conditions nouvelles, qui ont donné naissance à d'autres chants, chez les deux peuples — serbo-croate et albanais — qui vivaient de façon semblable, sous le joug des Turcs — des chants de même inspiration, ayant des thèmes communs.

MILENKO S. FILIPOVIĆ

KINESKI ZID U BALKANSKOM FOLKLORU

Kad sam juna 1960. bio u Starom Majdanu i sedeo u kafani za stolom s jednim manjim društvom, Ahmo Šarić, penzioner, meštanin, ispričao je manju pričicu, koja me je veoma zainteresovala. Na moju molbu da dobijem čitav tekst, A. Šarić mi je u septembru 1960. poslao čitav tekst, u koji je on unosio i neka objašnjenja, uz napomenu da je priču izneo koliko mu je ostala u sećanju iz mladosti. Desilo se ovom prilikom nešto što mi se i ranije jednom desilo[1]: ne uzimajući u obzir objašnjenja koja je uneo A. Šarić, napisani tekst je znatno duži nego što je bio kazivani, jer sam ja slušao samo kazivanje o lizanju zida, tj. samo prvi stav, a ne i o kijametskom danu. Ceo tekst glasi:

ĆINU MAĆIN

Ovako se među našim starim ljudima zvala Kina. Ti naši stari ljudi nijesu u ovom imenu razumjevali neki geografski pojam ili državu. Opšte je mišljenje bilo da je to neka tajanstvena tvrđava, u kojoj je zatvoren takozvani *Derđal*, pa *Jeđuđ* i *Međuđ*, koji su imali da se oslobode iz ove tvrđave i njenih ogromnih zidova, pa da dođu među ljude i da ih navode na razne poroke i odvraćaju od vjerovanja u Boga i vjerske propise.

Prema pričanju starih, ova tri zatočenika — Derđal, Jeđuđ i Međuđ — izlizali bi svake noći ove zidove Ćinu Maćina i, upravo kad bi trebalo da se oslobode ovog zatočeništva, rano u zoru, kad pjetlovi zakukuriču, zidovi bi opet zacijelili kao da nijesu uopšte izlizani.

Ova tri zatočenika su bili preteče kijametskog dana (sudnjeg dana) koji će konačno da izađu i da se oslobode ćinske tvrđave i njenih zidova, pa da započnu svoju misiju: odvraćanje svijeta od vjere i vjerskih propisa. Prvo bi se među ljudima pojavio Derđal na magarcu, kojeg bi vodilo hiljadu hodža i kadija, koji veruju u Derđalovu moć i znanje. Njegov dolazak na slobodu objavio bi navodno prvo neki imam prilikom džuma-namaza. Iza Derđala bi imali doći Jeđuđ i Međuđ, koji bi imali da popiju svu vodu što je ima na svijetu, pa onda da se svijetu predstave kao jedina božanstva u koja bi narod trebalo da vjeruje, a ne kao dosad da vjeruju u jednoga boga.

Iza ove trojice imao bi da dođe takozvani Mehdija, koji bi opet pozivao ljude da vjeruju u pravoga i jedinoga boga, da poštuju vjerske propise i naređenja. On će na zemlji postaviti takvu pravdu i slobodu da će vuk i ovca da idu zajedno, ali da nijedno ne smije da našteti drugome. Ovo sve imalo bi se događati neposredno pred sudnji — kijametski — dan, ali sve opet s božijim znanjem i privolom.

---

1 *Mil. S. Filipović:* Prilog proučavanju narodne priče. Glasnik Etnografskog instituta SAN, I (Beograd, 1952) 493—496.

Iako kratak, taj tekst predstavlja čudnu mešavinu veoma heterogenih motiva. Ipak, priča se, u stvari, sastoji od dva dela: od priče o tvrđavi-zidu u kojoj su zatvorena tri neprijatelja boga i prave (islamske) vere i od priče o sudnjem danu, odnosno o tome što će mu prethoditi.

Glavna ličnost u eshatološkoj pričici iz Sanskog Mosta je Derđal. Kazivanje iz Sanskog Mosta o Derđalu, iako vrlo kratko, ipak je vrlo složeno, jer sadrži u sebi niz heterogenih motiva i jer se unekoliko razlikuje od poznatog tipa verovanja u Derđala, odnosno Dadždžala, koje je opšte kod islamskih naroda. Ova pričica zaslužuje da se na nju osvrnemo, jer pored zanimljive sadržine ona predstavlja i odličan prilog za poznavanje života narodne priče. Pored toga, doprinos je poznavanju geografske rasprostranjenosti tipa priče i pojedinih motiva sadržanih u njoj.

Izneću najpre sadržinu islamskog verovanja o Dadž-džalu, kako je ono zabeleženo u zemljama na istoku kod arapskih naroda i s nekim objašnjenjima A.J. Vensinka (A.J. Wensinck).

Dadždžal je muslimanski Antihrist. Samo ime, koje je, možda, aramejska pozajmica, ne nalazi se u Kur'anu; u sirijskom jeziku se ta reč upotrebljava kao pridev za Antihrista. Crte koje se nalaze u predstavama o Antihristu u istarohrišćanskoj literaturi (satana i eshatološki neprijatelj Boga; eshatološk car koji će ujediniti narode protiv Izraela; protivnik Hrista i zavodnik ljudi; tiranin iz plemena Dan koji će u Jerusalimu osnovati carstvo i gde će Hristos uništiti njega i njegovu vojsku) ponavljaju se, često pomućene, u islamskoj kanonskoj tradiciji.

Veze Dadždžala sa Satanom, gotovo njihovo identifikovanje, vide se u vrlo poznatoj tradiciji o naglom povlačenju pobedonosne muslimanske vojske baš u času kad je trebalo da deli carigradski plen: đavo je prevario vojsku lažnom vešću da je Dadždžal napao na njihove porodice kod kuća. Ima sličnosti i u opisima spoljašnjosti Dadždžala i đavola: i jedan i drug. crven, ima veliko ždrelo, ima samo jedno oko, i to na sredini čela.

Veruje se da će Dadždžal, kao i eshatološki tiranin iz Starog zaveta, doći iz neke daleke zemlje na istoku, ne sa severa: iz Korasana ili Ispahana. Pre njegove pojave nastaće teška vremena, koja se opširno opisuju u tradiciji u kojoj se spominju i veze s *Jadžudžem* i *Madžudžem*, starozavetnim eshatološkim narodima na severu. Dadždžal je veliki zavodnik ljudi. On će se pojaviti i imati sa sobom mnogo hrane, vode i vatre. . . . On će osvojiti svet osim Meke i Medine, i u Siriji ili Palestini će ga savladati Hrist ili Mahdi, pošto Dadždžal bude vladao četrdeset dana ili četrdeset godina.[2]

U prvom izdanju Islamske enciklopedije bio je o Dadždžalu članak od B. Kara de Voa (B. Carra de Vaux), u kom su iznete još neke pojedinosti

---

[2] *A. J. Wensinck:* al' Dadjdjal oder al-Masih al Dadjdjal. Enzyclopädie des Islam, Ergänzungsband (Leiden — Leipzig, 1938), 48—49.

o Dadždžalu, koje su u ovaj mah od interesa: Dadždžal je prikovan na jednoj steni na ostrvu u moru, i demoni mu donose hranu; kad Gog i Magog provale kroz zid kojim su opkoljeni, tada će se on pojaviti na magarcu velikom koliko je i on velik; njegova vladavina će trajati četrdeset dana, a svladaće ga Isus i Mahdi i Mahdi će ga ubiti; kao mesto gde će se pojaviti Dadždžal spominju se Korasan ili Kufa, ili jevrejski kvart u Ispahanu.[3]

Mahdi je, po verovanju islamskih masa, budući spasilac; on se ne pominje u Kur'anu. Kad se on pojavi, kad bude smak sveta, sići će Isa (Isus) i ubiti Dadždžala, ili će Isa sići zajedno s Mahdijem i pomoći mu u ubijanju Dadždžala.[4]

Gog i *Magog* su dva naroda od velikog značaja u biblijskoj i islamskoj eshatologiji. Biblija (Stari zavet) i arapski izvori dovode te narode u vezu sa severoistokom antičkog sveta, koji će odatle u zadnje dane provaliti i preplaviti sav svet na jugu, ali će biti uništeni u zemlji dece Izrailjeve. U islamskoj eshatologiji ta slika se vezuje s ponovnim dolaskom Isusovim na zemlju, a Jadžudža i Madžudža biće toliko da će popiti svu vodu Eufrata i Tigrisa ili Tiverijadskog jezera. Arapski izvori govore kako će Gog i Magog provaliti kroz prodor, što se uzima kao podsećanje na nasip koji je sagradio Aleksandar Veliki; po mišljenju jednog holandskog naučnika (de Goeje), pričanje o nasipu stvarno se odnosi na zid koji je opasivao jedan deo kineskog carstva i koji je imao na jugu vrata zvana Jaspisova vrata . . .[5]

U srpskoj redakciji pripovetke o Aleksandru Velikom priča se kako je Aleksandar u toku svog pohoda i boravka u Indiji terao »severne narode« do u severna brda (»сѣвер'ныи хлъми«) i, videvši jedno pogodno mesto, zazidao ih. Pošto se pomolio Bogu, one dve gore su se približile do na 12 lakata, pa je tu napravio mjedena vrata, koja je nazvao kaskim vratima (u grčkim tekstovima: kaspijska vrata). U spisku naroda koje je Aleksandar zatvorio na prvom su mestu Goti i Magoti (tj. Gog i Magog).[6]

Možda je baš i ime »kaspijska vrata« u grčkim tekstovima došlo na mesto »jaspiska vrata« iz nekog istočnjačkog izvora, ali naši prevodioci i prerađivači nisu to shvatili, pa su taj deo obradili na svoj način i u srpskoj redakciji se izgubio svaki trag kineskom zidu. Izgleda da ga nije bilo ni u islamskoj tradiciji kada je doneta i u obliku u kom je doneta u naše zemlje.

---

[3] *B. Carra de Vaux:* al Dadjdjal. Enzyclopädie des Islam, I (Leiden — Leipzig, 1913) 924.

[4] *D. B. Macdonald:* al Mahdi. Enzyclopädie des Islam, III (Leiden — Leipzig, 1936) 120—124.

[5] *A. J. Wensinck:* Yadjudj wa Madjudj, Enzyclopädie des Islam, IV (Leiden — Leipzig, 1934), 1236—1237.

[6] *St. Novaković:* Pripovetka o Aleksandru Velikom (Beograd, 1878), str. LIV i 109—110.

Samo uzgred da napomenemo da motiv o zatvaranju i držanju zlih bića u nekoj tvrđavi ili opkoljenih zidom u stvari samo znači onaj svet, jer se kod mnogih naroda tako zamišlja taj drugi svet.

Verovanje i priče o Dadždžalu-Derđalu i Mahdiju (Mehdiji), kao i o Gogu i Magogu (*Jeđuđu* i *Međuđu*), koji se spominju i u Kur'anu (XXI, 96), došli su u Bosnu, očigledno, s islamom, tu se širili i održavali do danas. Kao i svaka druga usmena tradicija, tako se i ta tradicija na novom tlu menjala: gubila neke elemente, a neke nove zadobijala. Osnova kazivanja zabeleženog u Sanskom Mostu je ista kao i na Istoku: Đerđal, Jeđuđ i Međuđ i Mehdija pojaviće se pred smak sveta. Razlika ima, međutim, znatnih. Prva je da su Đerđal, Jeđuđ i Međuđ zatvoreni zajedno, Zatim, izgleda da je razlika i u opisivanju pravde i slobode koje će uspostaviti Mahdi-Mehdija. Ali, glavna i najznatnija je razlika u tome što je priča iz Sanskog Mosta stavila u isti zatvor Đerđala, Jeđuđa i Međuđa (i to njih u jednini) i da taj zatvor predstavlja Ćinu Maćin, tj. Kina i Mandžurija, koja se zamišlja kao velika tvrđava opkoljena ogromnim zidovima. I u bližoj okolini Banje Luke (Čelinac) Ćin i Maćin su u muslimanskoj tradiciji zid u koji su zatvoreni Jeđuđ i Međuđ, ali samo oni. A kod muslimana u Visokom ima toga da se priča da su Jeđuđ i Međuđ zatvoreni, opkoljeni zidom: oni bi uspeli da se oslobode, ali ih kukurekanje petlova uvek omete. U svojoj mladosti ja sam, međutim, u okolini Visokog (u Bosni) slušao među muslimanima kazivanja o velikim narodima Ćinu i Maćinu (Kinezima i Mandžurcima), koji su saveznici sultanovi i koji će mu u kritičnom času priteći u pomoć da savlada svog neprijatelja.

Otkuda da se u Bosni u eshatološke priče o Dadždžalu-Đerđalu upletu Ćin i Maćin i kineski zid? Da li su i ti motivi doneti s Istoka u nekoj varijanti priče o Đerđalu ili nezavisno od nje pa na bosanskom tlu u nju uklopljeni? Na to pitanje ne mogu odgovoriti odlučno. Svakako da je priča o Đerđalu dospela u Bosnu u više varijanata. Ipak, druga pretpostavka mi se čini da je verovatnija. Naime, u Bosni se može čuti priča iz kompleksa o Đerđalu i bez motiva o Ćinu i Maćinu i kineskom zidu, pa i bez Derđala. Zabeležio sam jednu takvu iz Žepca (po kazivanju dra Esada Pašalića, prof. univ.), koja je interesantna i po tome što sadrži i druge motive i pokazuje kako je priča u raznim mestima prerađena. Ta varijanta iz Žepča glasi:

Jeđuđ i Međuđ su narod sitan, žut. Njih je bezbroj, i oni su strašno žedni. Rečeno im je da na zemlji ima mnogo vode. Stoga oni liže nebo. Ližući ga, užasno se zamore, pa prestanu i kažu: »Sutra ćemo nastaviti«. Ali, ne kažu: »Ako bog da!« Sutra kad dođu, moraju sve nanovo. Kao da ništa nisu uradili prethodnog dana. Jedanput će reći: »Ako bog da«, i onda će sutra nastaviti i završiti. I, to će biti smak sveta.

U toj varijanti nebo je zamenilo zid, koji će Jeđuđ i Međuđ provaliti uz božju pomoć. Tu dolazi motiv o lizanju, kao i u našoj priči o Dukljanu koji glođe lanac. Ni u varijantama koje sam dobio iz Mrkonjićgrada i Pazarića (kod Sarajeva) nema Ćina i Maćina, a mesto zida se javlja stub koji pritište

Đerđala; priča iz Pazarića ima više poezije i lokalnih elemenata. Katolici oko Stoca u Hercegovini čuvaju tradiciju, koju su, vrlo verovatno, preuzeli od muslimana, da su Hedžud i Medžud dva zla duha i da će oni popiti svu vodu na zemlji. S druge strane, kao što sam već spomenuo, susreću se kazivanja o Činu i Maćinu, a bez ikakve veze s Derđalom i Gogom i Magogom.

Da se tek na našem tlu u pričanja o Đerđalu, Jeđudu i Međudu upleo motiv o kineskom zidu, govori i jedan podatak iz drukčije sredine. Naime, još pre više od trideset godina zabeležio sam kod pravoslavnih Srba u okolini Visokog (Bosna) verovanje da je Rusija na kraju sveta i da je tamo mračni vilajet. U tom vilajetu ima psoglava, ljudi s pasjom glavom, koji napadaju na sve ljude i svakog dana je Rusija pucala na njih nekoliko hiljada topova i u zadnje doba ozidala bedem (zid).[7] U toj pričici od nekoliko reči motivi o tamnom vilajetu i podizanju zida, kao i o psoglavima, koji su inače uspomena na Aleksandrov pohod na Indiju i koji su u narodnu tradiciju ušli iz omiljenog srednjovekovnog romana o Aleksandru Velikom, koji je kod Srba mnogo čitan i u poznije vreme (nedavno je otkriven jedan rukopis tog romana iz 18. veka u okolini Foče), preneti su na Rusiju kao jedinu daleku zemlju za koju su u starije vreme znali bosanski Srbi.

Beležene su u Bosni i Hercegovini muslimanske priče i pripovetke, ali ne i eshatološke. Vrlo je verovatno da priča sa motivima o Đerđalu, Jeđudu Međudu i Mehdiju ima posvuda i u raznim varijantama.[8] Postojanje tih motiva kod srpskohrvatskih muslimana sasvim je razumljivo i nije potrebno objašnjavati kako su dospeli iz Azije na Balkan (drugo je pitanje kakvog su oni porekla uopšte). S Istoka su, svakako, došli i motivi o kineskom (i Aleksandrovom) zidu, i kineski zid je na bosanskom tlu zamenio anonimni zid kojim su opkoljeni Gog i Magog — primer kako je jedan motiv s Dalekog Istoka, odnosno o njemu, ušao u novije vreme u balkansku usmenu književnost.

M. FILIPOVIĆ

MIL. S. FILIPOVIĆ, THE CHINESE WALL IN THE BALKAN FOLKLORE

Summary

The Serbo-Croatian Moslems also have the Oriental Moslem tradition of Dadjdjal, the Moslem Antichrist, as well as the tradition of the Biblical Gog and Magog. According to a Bosnian folk belief, Dadjdjal, Gog and

[7] *Mil. S. Filipović:* Život i običaji narodni u Visočkoj nahiji. Srpski etnografski zbornik LXI (Beograd, 1949), 213.

[8] Putujući 1961. po zapadnoj i severo-istočnoj Bosni na više mesta sam zabeležio varijante priča o Đerđalu, Jeđudu i Međudu, ali bez motiva o Kineskom zidu.

Magog are imprisoned in a citadel, surrounded by a wall and called "Ćin i Maćin", as Bosnian Moslems pronounce the names China and Manchou, used both for the two nations and their countries. In the author's opinion the motif of the Chinese Wall came independently of the myth of Dadjdjal into Bosnia, where it became a part of that myth. By the way and as an argument the author presents the fact that several motifs from the medieval novel of Alexander the Great have penetrated even into the folk tradition of the Bosnian Serb; this tradition now contains a motif of Russia as a far distant country having built a great wall in order to defend itself from the Cynocephals·

OCJENE I PRIKAZI

Joseph Schütz: **Die geographische Terminologie des Serbokroatischen.** Deutsche Akademie d. Wiss. zu Berlin. Veröffentlichungen des Instituts für Slavistik. Herausg. von H. H. Bielfeldt, Nr. 10, 1957.

Etimološka i onomasiološko-semantička obrada geografskih termina u srpskohrvatskom jeziku trebalo bi da obuhvati period od izdvajanja iz slovenske pradomovine, nastojeći da se ispituju oni geografski nazivi koje je ovaj ogranak Južnih Slovena stvorio u novoj postojbini, bilo na osnovi indigenog jezičkog blaga bilo pod uticajem ranijih očuvanih neslovenskih elemenata i kasnije simbioze s drugim Slovenima i neslovenskim narodima. Ovakvo odvajanje zasebnih južnoslovenskih elemenata od opšteslovenskih u ovoj jezičkoj materiji još je u potpunosti neizvodljivo, jer to nije urađeno ni za druge slovenske jezike. Osim toga, nisu u dovoljnoj meri izvršena dijalektološka ispitivanja u južnoslovenskim jezicima, a ponajmanje u srpskohrvatskom. Nisu izrađeni dijalektološki rečnici ni atlasi; srpskohrvatski nema još ni svog etimološkog rečnika. Autor ove studije svestan je nedostatka ovih predradova i nepotpunosti koju će njegova ispitivanja imati, kao neizbežne posledice sadašnjeg stanja nauke u ovoj oblasti. Zato je njegov rad tim veći i značajniji prinos obradi ove jezičke materije i prvi poduhvat sistematske obrade geografske terminologije u srpskohrvatskom. Ovim redom popunjavaju se te praznine s većim ili manjim uspehom, već prema mogućnosti rešavanja pojedinih problema.

Autor je već od ranije poznati metod obrade naziva prema »Wörter und Sachen« obogatio primenom savremenog metoda obrade leksike, podelom na polja reči i polja pojmova (Wortfeld-Begriffsfeld, cf. radove J. Triera, W. v. Wartburga, E. Schwarza, F. Dornseiffa i dr.). Time je, čini mi se, s uspehom, izašao iz kruga celokupnosti ove terminologije i, što je još značajnije, stvorio mogućnost da se reši pitanje posmatranja termina kao izoliranih reči i objasni ih onomasiološki i semantički u njihovoj uslovljenoj ovisnosti. Na ovaj

način autor s uspehom otklanja beskorisno izolirano etimilogiziranje, koje je ranije vrlo često bilo promašeno.

Raniji radovi u ovoj oblasti (M. Šenoe, D. Franića, J. Cvijića, S. Kovačevića i dr.) nisu obuhvatili geografsku terminologiju u celini. U njima je, osim toga, gotovo potpuno bila zanemarena lingvistička obrada termina, tako da se nisu mogli osvetliti različiti pojmovi sadržaja koji se javljaju u jednom pojmovnom polju. Deskriptivna semasiološka obrada nije bila dovoljna u onim slučajevima gde je trebalo izvršiti lingvističko određivanje pojmova. Autor ovde interveniše ispitivanjem polja reči i pojmova.

Rad je, prema pomenutom metodskom postupku, podeljen na — A. Bezeichnungen aufgebauter Formen (Berg, Hügel, Anhöhe, Fels, Stein itd.), B. Bezeichnungen ausgearbeiteter Formen (Tal, Vertiefung, Engpass, Graben, Loch itd.), C. Bezeichnungen morphologisch-vegetativer Formen (Ebene, Niederung, Ödland, Grasland, Feld und Flur, Wald, Rodung itd.), D. Bezeichnungen der mit den Binnengewässern im Zusammenhang stehenden Objekte (See, Teich, Fluss, Bach, Furt, Flussgebiet, Quelle itd.) i E. Bezeichnungen der mit dem Meer im Zusammenhang stehenden Objekte (Meer, Welle, Flut, Ufer, Hafen, Meeresgegend itd.). Unutar ovih polja reči i polja pojmova autor je obradio oko 500 geografskih termina.

S pravom se moglo očekivati da će u ovakvoj obradi geografskih termina biti posebna pažnja posvećena geografskoj sredini i istorijskim zbivanjima na ovom jezičkom području. Autor je tome posvetio posebno poglavlje (IV). Život na području karsta dao je srpskohrvatskom geografske termine kojih nema u ostalim slovenskim jezicima. S tim u vezi je i pitanje jezičkih relikata, predslovenskih i predindoevropskih.

Za svaki geografski termin navedeni su, ukoliko ih ima, odgovarajući termini u drugim slovenskim jezicima, izvori i najranija svedočanstva. Ovo je, svakako, najvrednije u ovom radu, jer se tek na osnovi ovog materijala srpskohrvatski elementi jasno izdvajaju kao inovacije ovog jezičkog područja od odgovarajuće leksike ostalih slovenskih jezika. Šteta je samo što je ovo, iz objektivnih razloga, ostalo nepotpuno, jer autor nije raspolagao sa svim potrebnim predradovima, kako je to ranije spomenuto. Dok se ovim radom ti nedostaci unekoliko nadoknađuju, može se primetiti da autor, kada je govor o etimologijama termina, često prihvata već ranije date etimologije, iako se o mnogim s pravom može diskutovati, bez obzira na renome njihovih autora (Bernecker, Vasmer, Kiparski i dr.). Više uzdržljivosti, svakako, treba pokazati i u izdvajanju predslovenskih elemenata, naročito tzv. predindoevropskih, a to se u izvesnoj meri može i postići, kako je to pokazao V. Georgiev u mnogim svojim radovima upravo iz ove oblasti.

I. Pudić

P. Anton Merlo S. J.: **Kratka uputa za praktično i teoretično učenje Albanskog jezika**. S njemačkog preveo: dr Emanuel Krajinović. **Letnica kod Kosovske Vitine,, 1959**.

Župnik-dekan Kosovske dekanije u Letnici kod Kosovske Vitine dr Emanuel Krajinović preveo je s nemačkog udžbenik koji je, kako u naslovu njegovu stoji, napisao P. Anton Merlo S. J. i izdao 1918. u Skadru. Krajinović je, pored ovog udžbenika, preveo i mali rečnik na srpskohrvatski jezik, koji je autor zajedno s udžbenikom sastavio.

Krajinović je u pravu kada tvrdi da nema dobrih arbanaških gramatika na srpskohrvatskom jeziku. No, ni arbanaška gramatika na nemačkom koju je Krajinović preveo nije nimalo pogodna za izučavanje arbanaškog jezika, i to zbog zastarelosti. Autor udžbenika savladao je, kako se to lepo vidi iz same gramatike, veoma dobro osnove arbanaškog skadarskog govora. Čak bih rekao da je u svoju gramatiku dosledno preneo osobine skadarskog govora. Ovo je, dakle, gramatika skadarskog govora, a ne arbanaškog jezika.

Smatram da je mnogo bolji udžbenik »Osnovi albanskog jezika« od Đorđa Kostića i Sidki Imamija, u izdanju Instituta za eksperimentalnu fonetiku u Beogradu, 1960. god., jer je pisan na osnovu savremene metodologije, i predstavlja sinhrono stanje arbanaškog jezika.

Zastarelost udžbenika o kojemu je ovde reč, koji treba da predstavlja osnovu za izučavanje arbanaškog jezika, ogleda se, pored ostalog, očito i u krajnje prevaziđenom pravopisnom uzusu, koji je odbačen pre skoro šezdeset godina. Neshvatljivo je kako da autor njegov nije usvojio pravopis koji je utvrđen u Bitolju, 1908. godine, u kojemu nije nigde rečeno da se kvantitet u arbanaškom ima označiti udvostručavanjem vokala, kako su to uobičavali klasici arbanaškog jezika i arbanaške književnosti, čiju tradiciju ljubomorno čuva autor našeg udžbenika. Neka se to vidi na primerima:

Si e *kee* babën? Kaa dalë . . . burrë i foort = jak čovek; i *kaa* prûu; mjeku si vjen me *paa* nanën âsht i diishëm, por s'*kaa* sabër, str. 43; dhantii t'bukra, 43;

gen.	dhantiis t'bukra	nom.	dhantiit e bukra
dat.	dhantiis t'bukra	gen.	dhantiive t'bukra
ak.	dhantii t'bukra	dat.	dhantiive t'bukra
abl.	?	ak.	dhantiit e bukra
		abl.	?

Autor našeg udžbenika smatra da arbanaški jezik nema šest, već četiri padeža, sa čijim se mišljenjem ne bi mogao niko složiti. Savremeni arbanaški jezik ima šest padeža: nominativ, genitiv, dativ, akuzativ, vokativ i ablativ.

Što se deklinacije tiče, ne možemo usvojiti mišljenje autora ovog udžbenika, koje je on uopštio za ceo arbanaški jezik, da u deklinaciji

2. i 3. lica jednine imenica ovaj jezik ima jedan vid, umesto dva, kako to zastupaju autori svih ostalih gramatika arbanaškog jezika, uspor. na str. 120—121:

nomin.	mashkull	mashkulli
gen. — dat.	mashkull*it*	mashkullit
akuz.	mashkull	mashkullin.

Isto tako, veoma je teško složiti se s autorovim mišljenjem da genitiv ličnih zamenica I. lica jednine, u arbanaškom jeziku, pa i u skadarskom govoru, glasi *mejet*.

nom. une, un = ja
gen. mejet = mene
dat. m', mue = meni
akuz. mue, m' = mene

Kako se iz ove paradigme vidi, ablativa nigde nema. Evo kako glasi deklinacija ove i drugih ličnih zamenica u skadarskom i ostalim arbanaškim govorima:

nom.	unë (ja)	ti (ti)	na (mi)
gen.	i mue, e mue	i ty, e ty	i ne, e ne
dat.	më, mue	ty, të	ne, neve, na
akuz.	më, mue	ty, të	ne, na
abl.	meje	teje	nesh

Na kraju, smatramo da udžbenik »Kratka uputa za praktično i teoretično učenje Albanskog jezika«, P. Anton Merloa, u prevodu dra Emanuela Krajinovića, ne bi mogao ni u kom slučaju da služi kao osnova za izučavanje savremenog arbanaškog jezika.

Idriz Ajeti

S i l v i u D r a g o m i r: **Vlahi din Nordul Peninsulei Balcanice în Evul Mediu.** Bucureşti, 1959. Str. 224. Izdanje Rumunske akademije nauka.

Pokušaj sinteze o srednjovekovnim Vlasima u severnom delu Balkanskog poluostrva, čija će korist biti poglavito u tome što će izazvati kritiku i pokrenuti nova proučavanja složenog problema srednjovekovnih balkanskih Vlaha (i vlaha). Iako je taj etnički i socijalni elemenat bio predmet obimnog proučavanja, još uvek su mnoga pitanja nerešena. Prof. Dragomir, na žalost, nije mnogo doprineo boljem poznavanju srednjovekovnih Vlaha, iako je pokazao da odlično poznaje literaturu o njima.

Prvi odeljak — *Vlasi u Bugarskoj* (s. 11—15) — je srazmerno kratak. Autor navodi vesti vizantijskih pisaca o prisustvu i širenju Vlaha po Bugarskoj u srednjem veku. Smatra da je Vlaha po Bugarskoj bilo najkasnije počevši od 11. veka. Srednjovekovni Vlasi po Bugarskoj ubrzo su se izgubili u slovenskoj masi. Ostavili su tragova u toponomastici, i to najviše u okolini Sofije i po

susednim planinama. Oslanjajući se unekoliko i na G. Vajganda, koji je tvrdio da neka romanska imena u Bugarskoj imaju dakoromanski karakter, autor smatra da se takvi toponimi u Bugarskoj mogu da objasne samo infiltracijom sa severa prema jugu i da se pripišu nekoj migraciji u 14—15. veku.

Najveći je odeljak o *Vlasima u srednjovekovnoj Srbiji* (s. 16—68), pošto o njima ima bogatih pisanih vesti: 40 povelja srednjovekovnih srpskih vladara govori o njima, i prof. Dragomir najpre iznosi sadržinu tih izvora ukoliko se odnose na Vlahe (16—30). Zatim, na osnovu tih vesti i sačuvanih vlaških toponima, govori o rasprostranjenosti Vlaha u pojedinim srednjovekovnim srpskim oblastima, ali uzimajući ceo period državne samostalnosti u srednjem veku kao celinu i ne vodeći računa o tome da onde gde je bilo Vlaha u 13. veku nije moralo da ih bude i u 14. veku, i obratno. Pri tome, i vlaške toponime u oblastima između Vidina i Morave uzima takođe kao dokaz o rasprostranjenosti Vlaha u srednjem veku, ne vodeći računa da su ti toponimi, ako ne svi a ono velikom većinom, nastali tek u 18. i 19. veku, kada se tu naselio izvestan broj Rumuna (koji se inače i sami zovu Vlasima) iz krajeva na levoj strani Dunava. Za nekadašnje Vlahe u Crnoj Gori i Hercegovini prof. Dragomir se ne drži toliko pisanih izvora koliko narodnih predanja; sve spomene »vlaha« uzima kao da se tiču romanskih Vlaha, pa i sve reči romanskog porekla u srpskom govoru (kao i u arbanaškom) u tim krajevima smatra da su od Vlaha. Tako smatra da je i reč familija u govoru kod Kuča vlaškog porekla, što je, očigledno, pogrešno: reč nije u upotrebi samo kod Kuča nego kod velikog broja Srba i Hrvata i za najveći deo je poreklom iz novijeg vremena. Uopšte, S. Dragomir svako ime kod balkanskih Slovena koje je po nečemu (koren, nastavak) romansko smatra kao dokaz o romanštini. Zadržava se opširnije na spomenima mnogih katuna u Hercegovini (ali ne vodi računa da su imena Burmazi i Zotovići arbanaškog porekla); međutim, ne daje nikakav određen zaključak. Dodiruje i pitanje oblasti Gornjih i Donjih Vlaha, kao i Starog Vlaha, ali ih ne rešava.

Najslabiji je pododeljak o Vlasima u srednjovekovnoj Bosni (47—52). Autor uopšte ne vodi računa o tome šta su sve Dubrovčani podrazumevali pod imenom Vlah, pa sve pomene Vlaha u izvorima uzima kao da se tiču romanskih Vlaha; tako isto ne vodi računa o teritorijalnom opsegu bosanske države tokom srednjeg veka, pa jedan deo Hercegovine smatra jedanput Hercegovinom a drugi put Bosnom. Za njega su »vlaška« topografska imena po Bosni dokaz o prisustvu znatnih grupa romanskih Vlaha u srednjovekovnoj Bosni. Trebalo je, međutim, povesti računa i o tome otkada su ta imena i šta sve znači reč »Vlah« ili »vlah«. Velik broj romanskih toponima u Bosni je mlađi od srednjeg veka, a biće ih dosta koji su stariji od srednjeg veka, odnosno koje je dalo starije romansko stanovništvo. Izlaganja o migracijama »vlaha« u Bosni su ne samo nepotpuna nego jasno pokazuju da autor nije upućen u tu stvar.

Na kraju tog odeljka je poseban podedeljak o materijalu iz srpske toponimije i onomastike, u kom se prikazuje taj materijal redom po predeonim celinama. U tom odeljku autor pravi unekoliko rezervu, jer vodi računa o tome da reč Vlah u Bosni znači pravoslavni Srbin; uzima u obzir i doseljavanje Rumuna u oblasti južno od Dunava od 18. veka, ali ne i pozno širenje makedonskih Vlaha. Na žalost, mnoge etimologije prof. Dragomira su pogrešne i stoga njegov dokazni materijal često bez vrednosti, što onda znači da se ni zaključci ne mogu primiti bez proveravanja i novog razmatranja. Evo samo nekoliko primera takvih etimologija. Toponimi *Vlajina Česma*, *Vlajin Kladenac* u Kraijštu i Vlasini po svom postanku neće imati veze sa starim Vlasima nego s ličnim hipokorističkim imenom Vlaja, ili s Vlasima iz 19. veka. Toponim *Kalja*, koji Dragomir smatra da je »sigurno« vlaški (s. 54), sigurno nije vlaški, nego po poreklu arapski: kal'a (grad, tvrđava). Ni ime *Jonuz* u prezimenu *Jonuzovi* nije vlaško, nego tursko lično ime Junuz; toponim *Anina* nije rumunski, nego od persijsko-turskog han; toponim *Kornet* u Srbiji nastao je tek u 19. veku u vezi s vojničkim uređenjem; prezime *Burazerovići* u Titogradu može biti samo od turskog burazer = brat, a nikako od rumunskog bura (buna) seara (60); prezimena *Durmiševići* i *Durme* (s. 64, 65, 67, 68) nikakve veze nemaju s Vlasima, jer su ona od muslimasnko-turskog ličnog imena Durmiš-Durmo; *Ketenište* nije od katun (s. 68), nego od keten (arapski: lan); *Kopači* nije od vlaškog, nego od srpskog »kopati«; *Mićanovići* i *Mićići* su prezimena od hipokoristika Mića, Mićo, Mićan za imena Mihailo, Milan i sl.; gdegod se sreće, prezime *Radulović* je za Dragomira dokaz o prisustvu Vlaha. Bez obzira na romanski karakter sufiksa *-ul*, Radul je neobično često ime, a još češće danas prezime Radulović kod Srba i po njemu se ne može zaključivati o Vlasima, kao što se ni po imenu Mitar-Dimitrije ne mogu izvoditi zaključci o kakvom grčkom poreklu ljudi koji nose to ime. Itd. Itd. Dragomir je smatrao kao uspomene i tragove vlaške čak i sva imena izvedena od ličnog imena Vlaho, koje je od sv. Vlaha (s. Blasius), a nije vodio računa da su mnogi nazivi, iako etimološki romanski, nastali u vreme kad se uopšte više ne može govoriti o romanskim Vlasima, kao što nije vodio računa ni o posledicama migracija, pa donete toponime i patronime smatrao kao dokaze za prisustvo Vlaha u krajevima gde se takva imena danas nalaze. U zapadnim balkanskim zemljama ima danas bezbroj toponima i antroponima arapskog i turskog porekla, iako u tim krajevima nikada nije bilo etničkih Turaka ni Arapa. Takav je slučaj i s mnogim imenima romanskog (aromunskog, rumunskog, dalmatinsko-romanskog itd.) porekla. Dragomir je sklon i da naziv »Latini« za stanovništvo smatra dokazom za romansko stanovništvo, međutim to ime, ukoliko se ne odnosi na etnički neodređeno stanovništvo, znači katolike uopšte i Arbanase (koji su u srpske i makedonske krajeve dolazili kao katolici). Ukratko sva ta autorova razmatranja zahtevaju temeljitu reviziju.

U odeljku *Vlasi u Hrvatskoj* (s. 63—109) autor iznosi podatke iz pisanih vesti o prisustvu Vlaha u dolini Cetine, u Dalmaciji, u Lici, na Krku i u Istri, te o migracijama njihovim u te oblasti, uzimajući — s retkim izuzecima — da su romanski Vlasi svi oni koji se u izvorima nazivaju Vlasi, i kad je očigledno da se ne radi o Vlasima, nego o raznim vlasima, a osobito Srbima, koji u Dalmaciju, Liku i Sloveniju dolaze u 15. i 16. veku pod imenom Vlaha ili vlaha. S najezdom Turaka na Balkan nastupile su velike promene i kod vlaha na teritoriji od Cetine do Rijeke. Samo u Istri Vlasi su sačuvali svoj jezik i osobine, dok su se svi ostali Vlasi u hrvatskim zemljama poslovenili. (Dragomir smatra da su bili Vlasi i oni došljaci u Hrvatsku u 16. i 17. veku za koje je, po svemu, iz pisanih izvora bilo jasno da su bili Srbi). U poslednjem pododeljku je pregled vlaških naselja od Cetine pa na sever i nekih romanskih topografskih i rodovskih naziva.

Iza tih odeljaka, u kojima je na takav način prikazao rasprostranjenost i kretanje romanskih Vlaha i nalazio ih tamo i tada gde i kada njih uopšte nije bilo, dolazi odeljak *Život i oblici unutrašnje organizacije Vlaha* (s. 110—138). U tom odeljku autor govori, na osnovi pisanih vesti i oslanjajući se na ranije autore, a osobito na St. Novakovića, o raznim kategorijama Vlaha po zanimanju i društvenoj zavisnosti, njihovom društvenom položaju i obavezama, pa o katunu (poglavito o tom nazivu, koji smatra da je rumunska reč!), o starešinama, itd. Govori i o bratstvima kod Vlaha i nalazi da je institucija slovenskog porekla, pa da su Banjani, Piperi, Drobnjaci i dr. vlaška plemena a plemenska organizacija kod njih nastala pod arbanaškim ili arbanaško-slovenskim uticajem (s. 120). Neki naši naučnici, kao što je poznato, smatraju da je plemenska organizacija dinarskih plemena stvorena uticajem Vlaha!Radi se, dakle, o pitanjima koja nisu rešena i koja treba rešavati drugim metodama.

Posebna pažnja u tom odeljku posvećena je Vlasima pastirima, turmarima, vojnicima i vlaškoj crkvi. Autor je raspravljao i o tome da li su Vlasi bili nomadi i nalazi da za to nema dokaza.

Odeljak *Etnički karakter Vlaha* (139—160) počinje opširnim razmatranjima o imenu, odnosno o reči vlah, s osvrtom na druga imena (Morlaci i dr.). Zaključak je autorov da se oni sami nisu zvali Vlasi, nego Rumeri, a do takvog zaključka je došao na osnovi samo jednog podatka, iz 17. veka, da su se istarski Ćići u svom jeziku tako zvali. Verovatno da su sami Vlasi imali ime ili imena kojima su se oni sami zvali, ali treba jačih dokaza da je to ime Rumeri bilo opšte narodno ime balkanskih Vlaha. Nisu zapisani nikakvi tekstovi vlaškog jezika, pa autor o vlaškom jeziku govori na osnovi brojnih ličnih imena i toponima, ali stvarno nije dao ništa novo. Tu se ponavljaju i sva pogrešna tumačenja ličnih imena i toponima iz prethodnih odeljaka. Govori se o sudbini vlaškog jezika, a ne i o njegovim osobinama. Autoru imaju romanski karakter i srednjovekovna imena: Ded, Dragoš, Grd, Neg, Než, Pop, Rad, Radiš, Vlad, Voin (s. 152—153)!

Veliki značaj autor pridaje reči struga, koju u tom obliku smatra jednostavno romanskom i koja mu je onda dokaz da se u Kučima još u 17. veku govorilo vlaški (romanski) (s. 154). Pa su mu i svi Strugari i Strugarevo nastali od »struga«. Mnogi od tih naziva mogli su postati i od glagola strugati, a ne samo od reči struga, koja je davnašnja pozajmica ili nasleđe kod Južnih Slovena i, možda, od još starijeg stanovništva, od kog su je primili i Vlasi. Osvrnuću se samo na jedno ime, kojemu Dragomir pridaje osobitu dokaznu vrednost, a koje pokazuje kako u etimologiji treba biti obazriv i kako onda i zaključke prof. Dragomira te vrste treba primiti s velikom rezervom. Uopšte, zbog nedovoljnog poznavanja srpskohrvatskog jezika i mnoge druge autorove etimologije su nepouzdane. To je prezime *Lagarušići*, kome on daje neku vrlo učenu romansku etimologiju (s. 158), a koja nema ništa zajedničko s tim imenom. Prezime Lagarušić je nastalo po nadimku za ženu Lagaruša, a taj oblik znači da je žena bila iz roda Lagarića; to, pak, prezime (poznato inače kod nas!) može najpre da bude od nekog nadimka u vezi s glagolom lagati.

Poslednje poglavlje su *Istorijska razmatranja* (s. 161—180), u kom se ponavlja mnogo toga što je rečeno u ranijim odeljcima, kao, npr., o istoriji latiniteta na Balkanskom poluostrvu. Autor govori o starini vlaških naselja i njihovoj rasprostranjenosti, ali tako da smatra kao da su Vlasi i ostali svugde onde gde su se jedanput pojavili, što je njegova velika zabluda. On uopšte ne vidi da se kod Vlaha radi o jednom dugotrajnom procesu raseljavanja i osipanja prvobitne narodne zajednice, ali procesu koji još nije završen. Iako govori o migracijama Vlaha (vlaha), on potcenjuje značaj migracija. Nije rekao kada su Vlasi formirani kao narod niti je ulazio u razmatranja o brojčanim i drugim odnosima Vlaha (vlaha) s onim narodima u čijoj su sredini živeli. Smatra da hipoteza G. Vajganda (G. Weigand) da su se Vlasi kao narod obrazovali u trouglu Prizren—Niš—Sofija nema dovoljno istorijske podloge, pošto taj trougao obuhvata samo mali deo teritorije koju su držal balkanski Vlasi, izostavljajući čitav prostor od Niša do Dunava i oblasti Starog Vlaha, Durmitora i Visitora . . . Prof. Dragomir, očigledno, neće da vodi računa o migracijama i pokretljivosti Vlaha i o činjenici da podaci (istorijski, toponomastički) iz raznih vremena o prisustvu Vlaha nikako ne mogu poslužiti da se na osnovu njih govori o prisustvu i rasprostranjenosti Vlaha u jednom vremenu, tj. treba uvek voditi računa da rasprostranjenost Vlaha nije bila ista u 12. i 15. veku. Gde ih je bilo u 12, nije ih moralo biti u 15. veku, i obrnuto.

Osvrće se, sasvim kratko, na odnos Vlaha i Arbanasa (s. 173—174): da je u oblasti između Skadra, Dubrovnika(!) i Prizrena bilo i arbanaških katuna, da je bilo vlaško-arbanaške simbioze, ali da su njihovi katuni bili posebno. Ima arbanaških uticaja u vlaškoj terminologiji u Srbiji, ali da su neznatni.

Najzad, govoreći o međudijalekatskim odnosima (s. 174—179) tvrdi da se ovi Vlasi razlikuju od Aromuna (ne uzimajući u obzir da ni današnji Aromuni sigurno ne govore više kao njihovi preci u srednjem veku). Osnovna je autorova teza da su balkanski Vlasi došli na Balkan s leve strane Dunava (a izvesne sličnosti kod Rumuna i Slovena u srednjem veku on objašnjava dugotrajnim prisustvom jednog starog slovenskog sloja na levoj strani Dunava i poznijim kulturnim uticajima Južnih Slovena). Međutim, za takav zaključak nije naveo nikakve ubedljive ni istorijske ni etnološke, ni lingvističke dokaze, jer se svi njegovi argumenti mogu upotrebiti i za suprotnu tezu.

Sadržinu dela S. Dragomira prikazao sam sasvim ukratko i izneo samo neke nedostatke toga rada. Svakako da će se naši naučnici koji se bave proučavanjem problema srednjovekovnih Vlaha u Srbiji i Bosni osvrnuti i detaljnije na pojedina shvatanja prof. Dragomira i, koristeći se njegovom knjigom, ispraviti razne njegove pogreške, zablude i netačne zaključke, kojih nije mali broj.

Mil. S. Filipović

Leposava Žunić: **Sarakačani — »Ašani« na Goču.** Glasnik Etnografskog instituta SAN VII (Beograd, 1958), 87—107.

Osamdesetih godina 19. veka jedna manja grupa Sarakačana dospela je u Toplicu i Dobrič, gde su otada zimovali, a letovali na Kopaoniku. Oko 1890. iz te grupe se izdvaja jedna manja grupa, koja odlazi na zimovišta u dolinu Zapadne Morave. 1911. čitava grupa iz »Morave« povukla se delom u Makedoniju a delom u Grčku. Ostao je od te grupe samo Janja Janjić s pet sinova na Goču. Nekoliko godina živeli su polunomadski: leto su provodili na Goču, a zime u Novom Selu. Zatim se stalno nastanjuju u Novom Selu i Vrnjačkoj Banji, gde se postepeno odaju poljoprivredi i zanatima. Stupaju u bračne veze sa Srbima, te tim putem i putem svog novog načina života u novoj sredini i sami se utapaju u tu sredini, posrbljuju.

Autorka se potrudila da sazna što više podataka o ranijem životu Sarakačana na Goču, pa je u tome imala prilično uspeha. Ne poznavajući literaturu o Sarakačanima i ne znajući grčki, autorka se ograničila samo na beleženje podataka po kazivanju, koje saopštava kao građu, sređenu na način kako se to traži štampanim »Uputstvima«. Mnogo je interesantniji i vredniji drugi deo njenog priloga, u kom, uglavnom na osnovi ličnih promatranja, a oslobođena šablona, prikazuje secesiju Janje Janjića i posrbljavanje njegova potomstva: dok su nekada kao stočari smatrali poniženjem i nesrećom rad o zemlji, vremenom su postali i dobri zemljoradnici. Vredi istaći zapažanja o tome kako su se Janjići svesno trudili da se što pre i što integralnije uključe u svoju novu, srpsku sredinu i s njom izjednače.

Mil. S. Filipović

Albert V. Lord: **The Singer of Tales**. Harvard University Press, Cambridge, Massachusetts, 1960. XV + 309.

Srpske i hrvatske usmene epske pesme skupljaju se već 150 godina a njihovim proučavanjima su se bavili mnogi domaći i strani naučnici. Mnogo je urađeno na tom polju, ali kao da tek u naše dane, kad je to pesništvo već na izdisaju, nauka uspeva da uđe u suštinu usmenog pesničkog stvaralaštva.

Najnovija knjiga prof. Alberta Lorda predstavlja, možda, zasada najbolji i najznačajniji doprinos poznavanju ne samo srpskohrvatske nego uopšte junačke usmene pesme. Naslov i zamisao dela su od pok. profesora M. Parija (M. Pary), koji je pod »pevačem junačkih priča« podrazumevao Homera i svakog pevača te vrste. Pok. Pari je bio homerista i došao je na teren srpskohrvatske junačke pesme verujući da će promatrajući živu epsku usmenu poeziju rešiti i problem homerskog pesništva. Umro je rano ne dovršivši svoja proučavanja, koja je nastavio njegov učenik i saradnik A. Lord, i to s velikim uspehom.

Težište metoda i rada prof. Lorda je u neposrednom promatranju i proučavanju samog života narodne pesme: kako ona uopšte nastaje, od čega se sastoji, kako se peva, itd., pa se na osnovi postignutih rezultata podvrgavaju ispitivanju ne samo Homerova Ilijada i Odiseja nego i epske pesme drugih naroda. Proučavanje srpskohrvatske usmene epske pesme trebalo je, dakle, američkim naučnicima da pruži i sredstva za proučavanje usmenog epskog pesništva uopšte.

U prvom delu knjige, koji nosi naslov »Teorija« (s. 1—138), prof. Lord iznosi iskustva do kojih je došao na našem terenu i na osnovi kojih je izradio teoriju epske pesme, koja sadrži mnoge nove postavke i poglede. U posebnim odeljcima prvog dela knjige, prof. Lord govori o pevaču, o formulama, »temama«, o usmenoj pesmi uopšte i o odnosu pisanja i usmene tradicije.

Govoreći o pevaču, autor ističe da usmeni pevač, kad pesmu izvodi, u stvari je tada i stvara: on nije običan reproducent, nego u isto vreme pevač, izvođač, sastavljač i pesnik. Dalje se govori o pevačevom učenju pevanja, njegovoj tehnici komponovanja i izvođenja. Pevač uopšte i ne uči pojedine pesme od svojih učitelja, imituje tehniku kompozicije. Za njega je važno da u mladosti nauči dosta tradicionalnih »formula«, kako ih naziva A. Lord (npr. »knjigu piše«, »vino pije« itd.); autor predlaže termin »formula« mesto ranije upotrebljavanih termina »stalni epitet«, »epski kliše« i dr.

Razmatranju formula posvećen je velik odeljak (s. 30—67), a naročito pitanjima kako pevač uči formule, kako stvara nove, i odnosu između formula i individualnog pevača. Iako svi pevači upotrebljavaju tradicionalni materijal na tradicionalni način, nema dva pevača da bi isti materijal iskoristili na isti način; na toj osnovi moći će da se reši pitanje da li su Ilijada i Odiseja od istog pevača.

Dok su formule i grupa formula samo sredstvo da se nešto ispriča u pesmi i stihu, »tema« (s. 68—98) je grupa ideja koje se redovno upotrebljavaju u kazivanju nekog događaja u formulističkom stilu tradicionalne pesme, npr. opis skupljanja vojske ili svatova, opis većanja, opis oblačenja junaka, itd Svaka takva tema u usmenoj književnosti postoji sama za sebe i za pesmu kao celinu, a pevač temu prilagođava pesmi koju on knadi. Na kraju odeljka autor pokazuje da se u jugoslovenskoj poeziji susreće isto grupisanje elemenata kao i u Odiseji: povratak posle dužeg odsustva, promena u liku junaka, prepoznavanje itd.

U odeljku pod malo neobičnim naslovom »Pesme i pesma« (s. 99—123) autor ističe kao bitnu odliku usmene pesme da njen tekst nije utvrđen kao kod pisane pesme. Kod usmenog pesništva suština događaja je pesma, i to je ono što ne može da se menja, a način izražavanja i nebitni delovi pesme nisu stalni. Stalni skelet priče je usmenom pesniku pesma u njegovom smislu. Svaka pak pesma različita je u ustima svakog od njenih pevača, a različita je i kod istog pevača na raznim stupnjevima njegove karijere. Pesma je kazivanje o nekom junaku, ali su oblici tog kazivanja mnogostruki, i svaki od tih oblika ili kazivanja je onda posebna pesma. Prof. Lord razlikuje dva pojma pesme u usmenom pesništvu: jedan je opšta ideja o pesmi (npr. pesma »Ženidba Smail-agić Mehe«), a drugi pojam je onaj o pojedinačnom izvođenju teksta (npr. pesma Avde Međedovića »Ženidba Smailagić-Mehe« izvođenja jula 1935). Svako izvođenje usmene pesme je orginal, pa ne treba ni tražiti »originale« pojedinih tradicionalnih pesama (iako je bio neki original svake pesme); u usmenom pesništvu nema »originala« koji bi mogao da se menja, pa nema ni »varijanata«. Zatim, svaka usmena pesma ima svog autora: lice koje ju je pevalo ili diktiralo (ali opet tako da svaka pesma ima više autora). Na osnovu izvršenih eksperimenata, autor je utvrdio da se kod usmene pesme menjaju detalji (pevač proširuje i razrađuje pojedina mesta, menja red u seriji, zamenjuje jednu temu drugom), ali se sama priča održava. Činjenica da ista pesma može da se peva o raznim junacima kao da upućuje na to da je važnija priča negoli sam istorijski junak, u stvari, da je značajniji tip junaka nego specijalni junak (i da bi pesme trebalo grupisati prema sadržini ili tematskim konfiguracijama, pa bi se dobile jasne određene kategorije pesama: o svadbama, spasavanju, osvajanju gradova, itd.).

Prvi deo knjige završava se odeljkom »Pisanje i usmena tradicija« (s. 124—178), u kom autor iznosi da je umetnost usmene pesme bila usavršena pre nego što je došla pismenost, a kada je došla pismenost, upotreba pisma za beleženje pesama nije imala uticaja na usmenu tradiciju. Narodni pesnik može da zna da čita i piše pa ipak da bude usmeni pesnik. Ne postoje nikakvi prelazni oblici između usmenog i pismenog pesništva, jer se te dve vrste pesništva razlikuju po tehnici komponovanja (pismeni pesnik ne misli u formulama i ne upotrebljava ih, nego mora da gradi stihove u metru i slobodne

od starih obrazaca i dr.). Postojanje pismenosti u nekom narodu može, ali ne mora, da ima uticaja na usmenu tradiciju; lep primer su Južni Sloveni, koji imaju pisanu književnost već od 9. veka, koja sve do 19. i 20. veka nije imala uticaja na usmenu: postojale su jedna pored druge. Tek u 19. i 20. veku dokazi kod Južnih Slovena, pod uticajem skupljanja i izdavanja narodnih pesama u vidu jevtinih i lako dostupnih pesmarica, do krupnih promena u usmenoj tradiciji: pesme se uče napamet i javljaju se pevači koji se drže utvrđenog teksta, a ti su izgubljeni za narodnu pesmu, jer oni samo reprodukuju. Danas je u Jugoslaviji usmeni proces gotovo mrtav.

Drugi deo knjige nosi opšti naslov »Primena« (139—221), u kom autor rezultate do kojih je došao proučavanjem osobina i života srpskohrvatske usmene epske pesme primenjuje najpre na homersko pesništvo. Prvi odeljak u tom delu knjige posvećen je samom Homeru (141—157). Prof. Lord nalazi da više nema sumnje da je sastavljač homerskih pesama bio usmeni pesnik. Dokazi su u samim tim pesmama: one obiluju formulama i temama. Inače, Ilijada i Odiseja su izgrađivane u toku više stoleća i pevane su i pre i posle Homera. Ne zna se kako je došlo do zapisivanja tih pesama, ali to nije nikakva zasluga Homerova (jer to njemu nije trebalo); prema iskustvu beleženja pesama kod nas, prof. Lord veruje da su homerske pesme u tekstovima kojima raspolažemo usmeni diktirani tekstovi. U naredna dva odeljka su razmatranja posebno o Odiseji (158—185) i Ilijadi (186—197). Autor smatra da u tim pesmama uopšte nije bilo interpolacija i da su oba speva, kako Odiseja tako i Ilijada, po istom obrascu, tj. u oba se opevaju odsustvo i povratak, u oba junak gubi nekog dragog, u oba ima prerušavanja i povrataka vezanih s viteškim igrama i ponovnom ženidbom; sličnosti ima u oba speva i u temama. Poslednji odeljak su beleške o srednjovekovnoj epici (198—221), i u njemu prof. Lord iznosi primere kako se izložena teorija uspešno primenjuje i na epske pesme iz srednjeg veka kod drugih naroda, očuvane u zapisanim tekstovima (engleske romanse i »Beovulf«, francuske chansons des gestes, grčki Digenes Akrites).

Rasprava ima i nekoliko dodataka (str. 223—275), uglavnom s građom i karakterističnim primerima u celini.

Prof. Lord nije uopšte ulazio u razmatranje jednog problema koji se nameće kod te vrste studija: kakvo je poreklo južnoslovenske epske pesme, da se ona, možda, ne nadovezuje na starogrčku ili balkansku usmenu pesmu ili je nastala nezavisno od nje. Izgleda kao da autor i sam implicira tu drugu mogućnost ili zaključak. Svakako da će njegova studija poslužiti i kao podsticaj za proučavanje toga kao i mnogih drugih problema u vezi ne samo s postankom i karakteristikama usmene pesme uopšte, pa i drugih veza i zajedničkih pojava u usmenim književnostima balkanskih naroda, nego i problema u vezi s društvenim funkcijama usmene pesme kako na Balkanu tako i drugde u svetu.

Mil. S. Filipović

Starvo Skendi: **Albanian and south slavic oral epic poetry**
Memoirs of the American Folklore Society, Vol. 44, Philadelphia (Pa., U. S. A.), 1954, str. VIII + 221

Knjiga St. Skendija, Arbanasa koji živi u Njujorku, koja je bila njegova doktorska disertacija na univerzitetu Kolumbiji u Njujorku, po problemu koji tretira, po sadržini i po piščevim pogledima je takva da treba da bude predmet svestrane diskusije i da će, nesumnjivo, biti podsticaj za nove studije na polju proučavanja balkanske narodne epike i južnoslovensko-arbanaških etničkih i kulturnih odnosa. Knjiga St. Skendija je, nesumnjivo, veoma značajan doprinos. O značaju njenu izneo sam svoje mišljenje u Književnim novinama (Beograd) od 8. jula 1954. Ovom prilikom izneću nekolike kritičke napomene.

1. Skendi je svoju studiju pisao u SAD. Mada su danas pojedine biblioteke u SAD odlično snabdevene našim knjigama, ipak te biblioteke nemaju sve što je potrebno za studije te vrste, i to je bio izvor glavnom nedostatku Skendijeve rasprave. Naime, kao Arbanas, pisac dobro poznaje zbirke arbanaških pesama, možda i sve, što i inače nije teško savladati, jer tih zbirki i nema toliko koliko ima južnoslovenskih. Čini mi se da se on koristio svim arbanaškim materijalom. To nije slučaj i s južnoslovenskim. Od našeg materijala on se uglavnom služio — da ih tako nazovem — standardnim zbirkama: V. Bogišića, Vuka Karadžića, Sime Milutinovića, Koste Hermana, Matice hrvatske, onim, dakle, zbirkama u kojima su pretežno sabrane dugačke junačke pesme. S obzirom na to da su epske pesme iz prave Arbanije kratke pesme narativnog karaktera, hronike u stihu, trebalo je videti kako stoji stvar s takvim pesmama kod Južnih Slovena. Skendi ističe da prave arbanaške pesme, koje čine glavninu arbanaške junačke poezije, nisu hajdučke pesme i da stoga ne pružaju nikakav oslonac za poređenje s epskim pesmama Južnih Slovena (str. 85). Ne poznajem te arbanaške pesme, ali ni sve kratke epske pesme kod Južnih Slovena nisu hajdučke, nego opevaju otmice, sukobe s vlastima i dr. Kod nas su, u skupljanju i proučavanju, zaista, bile zanemarene baš pesme toga karaktera; a one su opšta pojava: ne samo da ih ima u obilju u Crnoj Gori i susednim joj krajevima nego ih ima i u drugim pokrajinama, a najzanimljivije je da ih ima i u Vojvodini, gde i u naše vreme nastane poneka, i to ne samo među najnovijim kolonistima iz dinarske oblasti nego i kod starijeg južnoslovenskog stanovništva. Mogućno je da su na osnovu takvih kraćih pesama vremenom nastale i dugačke. Veliko je i posebno pitanje kako su se neke dugačke epske pesme kod Južnih Slovena tako rasprostrle da su postale nacionalne. Da je Skendi bolje poznavao i tu vrstu pesama kod Južnih Slovena i njeno savremeno stanje, nesumnjivo da bi mnoga njegova poređenja i rezultati bili drukčiji, tj. da bi podudaranja i sličnosti između arbanaške i južnoslovenske narodne epike bila još brojnija i dublja. Tada bi se pokazalo da ne samo epske pesme sandžačkih i kosovsko-

-metohijskih Arbanasa nego i pesme iz prave Arbanije, bar u pogledu na vrstu, veličinu i tematiku, imaju sličnosti s južnoslovenskim.

2. Sasvim umesno, Skendi se u svojim razmatranjima osvrće i na ulogu migracija, kao i na pojave u narodnom životu. Načelno, to je sasvim ispravno. Na žalost, njemu nisu poznate neke činjenice, i otuda onda neke slabosti. Na str. 157. svoje rasprave Skendi ističe da u pravoj Arbaniji nije bilo migracija sličnih onima kod Južnih Slovena. To nije verovatno. Ne uzimajući u obzir grupna iseljavanja Arbanasa u Italiju, Grčku, Dalmaciju, Sandžak i Srem, i kod Arbanasa je bilo, kao i kod Južnih Slovena, onih sitnih migracija koje su učinile da se stanovništvo pojedinih oblasti vremenom ispremeštalo i ispremešalo. Samo što ta pojava nije na arbanaškom tlu proučavana u onoj meri kao npr. na srpskom. Ukoliko su vršena takva ispitivanja, ona pokazuju nesumnjivo, da su i među Arbanasima u pravoj Arbaniji migraciona kretanja bila vrlo živa (Isp.: Andrija Jovanović: Crnogorsko primorje i Krajina; SEZb XXIII, 1922; — Malesija; SEZb XXVII, 1923; — Plavsko-Gusinjska oblast, SEZb XXI, 1921). Sa svoje strane mogu da dodam da i prisustvo Arbanasa u zapadnoj Makedoniji, Metohiji, Kosovu i Sandžaku predstavlja jednim delom posledicu takvih migracija iz prave Arbanije, koje su slučajno prešle današnju arbanaško-jugoslovensku državnu granicu. Uzgred spominjem: značajno je da je bilo znatnog migracionog kretanja preko prave Arbanije u pravcu sever-jug, i obratno, u kom su učestvovali i Srbi i Arbanasi.

3. Neki dosadašnji ispitivači epske poezije isticali su ulogu srpskih manastira u širenju epskih pesama. Osvrćući se na mišljenje N. Kravcova i polemišući s njim o tome, Skendi ipak dopušta da je manastir Hilandar imao udela u širenju pesama o Marku Kraljeviću (str. 40—41). Ako su drugi srpski manastiri i mogli imati takvog uticaja, Hilandar ga je, međutim, teško mogao imati: Hilandar je izvan naše etničke teritorije, kod njega nisu kao kod drugih manastira održavani veliki sabori, koji su bili prilika da se slušaju, pamte i prenose pesme, i u Hilandaru se uvek živelo strogo po pravilima monaškim.

4. Arbanasi na Kosovu, u Metohiji i u Sandžaku imaju pesama koje imaju Srbi (ciklus kosovski i dr.) i bosanski muslimani (krajiške pesme, osobito o Hrnjicama), koje su Arbanasi i poprimili s te strane, i razmatranju tog problema Skendi je posvetio osobitu pažnju.

Po Skendiju, uticaji iz Bosne išli su severnim Arbanasima ovim putom: Bosna — Hercegovina — Sandžak — Metohija — Kosovo — severna Arbanija (204—205). Skendi ističe ulogu tzv. bosanskog puta. Bosanskim putom preko Novog Pazara išla je uglavnom trgovina između Bosne i srednjih i istočnih delova Balkana, a taj put nije imao mnogo značaja za bosansko-arbanaške odnose. Dolina Lima je bila glavni stočarski put i tim putom su poglavito nošeni onda iz Bosne uticaji pravo u severnu Arbaniju. Stočari od Gusinja su u masi išli u Bosnu na zimovište i oni su, imajući vremena za dokolicu

u izobilju i družeći se sa svojim istovernicima u Bosni, u dugim zimskim noćima slušali i pesme. Doduše, Lim prolazi delimično Sandžakom, kroz njegov zapadni deo. Treba još istaći da Sandžak nije nikakva ni geografska ni etnička celina; on je bio u tursko vreme administrativna celina, jedan sandžak; značajno je da je taj sandžak do 1878. bio u sastavu Bosanskog vilajeta. Veze kosovsko-metohijskih Arbanasa, po mom dosadašnjem znanju, s Bosnom bile su sasvim neznatne, skoro nikakve: Arbanasi iz tih krajeva kretali su se sa stokom na zimovišta u moravsku Srbiju, i, u ranije vreme, tamo se i širili. Pre 1878. bilo je po Bosni mnogo Arbanasa kao vojnika i zaptija (žandarma).

Tako isto, neprihvatljivo je Skendijevo mišljenje da su arbanaški uticaji na crnogorske junačke pesme išli pre kroz Metohiju, gde Srbi i Arbanasi žive u simbiozi, negoli preko planina prave Arbanije (str. 206). U Metohiji zaista ima simbioze Srba i Arbanasa, ali Arbanasi u tu oblast dolaze u većem broju tek od 18. veka, a Crnogorci s tom oblašću imaju utoliko odnosa što i crnogorski brđani sele u Metohiju, ali u manjem broju. Međutim, veze Arbanasa i Crnogoraca baš preko severnoarbanaških planina bile su neobično žive, i na toj strani postojao je iz veće starine širok pojas srpsko-arbanaške simbioze. Pojedina plemena severne Arbanije imaju u svom sastavu znatne srpske komponente, a među crnogorskim i brđanskim plemenima opet mnoga su bratstva i rodovi arbanaškog porekla. Bezbroj je zajedničkih običaja, predanja, raznih predmeta i načina rada. O svemu tome ima obilje podataka, sem u pomenutim radovima A. Jovićevića, osobito u delima Jovana Erdeljanovića i dr., objavljenim u Srpskom etnografskom zborniku.

Na ovom mestu da dodam jednu napomenu. Od Arbanasa na Kosovu i Metohiji zabeleženo je dosta pesama. Na žalost, srpske pesme i srpska tradicija o Kosovu nisu beležene kod samih kosovskih Srba, što je velik nedostatak ne samo za uporedno proučavanje arbanaških epskih pesama nego i za istraživanja o vremenu, mestu i načinu postanka naših pesama kosovskog ciklusa.

5. Kao naročitu osobinu epske poezije severnoarbanaških brđana Skendi navodi da se, radi upotpunjavanja stiha, umeće reč »more« iza prve polovine, kao i reč »tha« i »kqyr« (str. 179 i dalje). Napominjem samo da je u Makedoniji veoma u običaju da se u stihove, koji su, inače, puni deseterci, prilikom pevanja umeće posle četvrtog sloga dvosložna reč, npr. more, lele, bogme, a Arbanasi u zapadnoj Makedoniji to isto čine u svojim pesmama koje su osmeračke.

6. Na kraju želim da ukažem na neke nedostatke u knjizi St. Skendija, koji su nastali usled nepotpunog poznavanja srpskog jezika i narodnog života. Tako npr. izraz pučke pjesme (str. 26) on prevodi na engleski kao weapon songs mesto folk songs. — Godine 1538. još nije postojala Austro—Ugarska (str. 29), a Vojna granica je bila ustanova austrijska. — Reč kula ne upotrebljava

se samo u pesmama bosanskih muslimana (str. 149), i sličnost s arbanaškim pesmama u pogledu te reči ne mora biti s te strane. Reč kula se upotrebljava i u srpskim pesmama, pa i u onim o Nemanjićima (npr. car Nemanja je potrošio »sedam kula groša i dukata«), u istom značenju kao i u muslimanskim, a u Crnoj Gori i istočnoj Hercegovini i u narodu se kulom zove bolja kamena kuća, baš kao i u severnoj Arbaniji. Kao što Arbanasi imaju reč »shengjonija« (str. 233), i Srbi imaju »svetijovanstvo«. Ali, šnđonija kod Arbanasa ne mora biti srpski uticaj, kao što misli Skendi, jer sv. Jovan nije samo kod Srba zaštitnik kumstva i pobratimstva.

Govoreći o načinima kako pevači dopunjavaju broj slogova u stihu, Skendi veli da se glas »e« upotrebljava i u crnogorskim pesmama, kao i u arbanaškim, u tu svrhu, pa kao primere navodi tri stiha iz Pevanije Sime Milutinovića (str. 48):

A sa sobom te *e* besedio:
i š njim *e* Hrnjavina Mujo,
a s Mujom *e* Goenči Halile.

(str. 178). Međutim, *e* u tim stihovima nije nikakvo umetnuto *e* radi dopunjavanja broja slogova, nego je to pomoćni glagol »je«, pisan bez »j«, tako da ceo zaključak otpada.

Slično je i s tvrđenjem o parazitskom *-ka* i *ej*, za šta su navedeni kao primeri stihovi:

1) Dodat ću ti knjigu od sebek*a*,
2) Dico moja, već ej-sahatile (str. 177).

Ono *-ka* se u narodnom govoru, osobito u Bosni, upotrebljava neobično često: menika, ovdeka, itd., te se ne može uzeti kao primer dopunjavanja stiha, a još manje ono *ej-* u ej-sahatile, jer je »ej-sahatile« običan pozdrav na rastanku, koji se upotrebljava samo u tom obliku.

Mil. S. Filipović

Rad kongresa folklorista Jugoslavije u Varaždinu

1957. Zagreb, 1959, str. 351.

Zbornik radova sa IV kongresa Saveza folklorista Jugoslavije, održanog u Varaždinu 28. VIII — 1. IX 1957, sadrži veliki broj radova koji su, po temama koje tretiraju, podeljeni u sledeće grupe: I — Etnografija i folklor kraja u kome se održava kongres, II — Muzički folklor, III — Narodni plesovi i dečje igre, IV — Narodna književnost, V — Opća pitanja o folkloru, VI — Narodni običaji — etnografija i, VII, Škola i folklor. Iz svih tih grupa mogu da se izdvoje tri rada po tome što tematikom koju obrađuju prelaze okvire naše zemlje i zadiru u balkansku problematiku. Prvi od tih radova je referat

Milice Ilijin: Međusobni uticaji narodnih igara raznih etničkih grupa u Prizrenu (str. 153—159), u kome se govori o korec grafskom izrazu Prizrena. Autorka je izabrala baš Prizren zbog njegove etničke šarolikosti. U njemu žive Arbanasi (Šiptari), Srbi, Cincari, Turci i Cigani. Svaka grupa je zadržala svoj melos, ali je stvarala nov izraz u toj sredini, gde se mešaju i prelivaju elementi igara raznih grupa. To prelivanje je konstantno, ali nikada nije bilo u tolikoj meri da bi, bez obzira na to koja je grupa dominantna, u jednoj grupi prevagnuli primljeni elementi nad onim koji su svojstveni toj grupi. Međusobne koreografske i stilske uticaje autorka analizira na primeru dveju igara: kola i igre Kalač, ili K'l'č (prizrenski izgovor). Tipovi ovih igara poznati su u susednim balkanskim zemljama i bilo bi potrebno da se i tamo prouče da bi se došlo do potpunijih rezultata. Jer, u Prizrenu npr., oblik i tip kolu nametnule su srpske igre, a koreografske i stilske detalje — turske igre. Zbog toga su potrebna usporedna proučavanja, pošto u pogledu igara nijedna grupa do danas nije nametnula svoje igre drugoj, i pored svih stalnih međusobnih uticaja, kojih će biti i dalje, sve dok postoje i etničke grupe. A sve te igre zajedno nose karakteristike igara evropskog jugoistoka.

Drugi referat je *Miodraga Ibrovca:* Srodnost srpske i novogrčke narodne poezije (str. 213—223). Sličnost i povezanost ova dva naroda balkanska pala je u oči još prvim poznavaocima naše narodne poezije, odmah po početku njenog sakupljanja i objavljivanja. Prof. Ibrovac navodi do kakvih je sve sličnosti i paralelnih motiva došao prof. Klod Forel proučavajući ove dve narodne poezije i držeći o tome tečaj na Sorboni. Mada mu nisu bile poznate sve grčke zbirke njegova vremena, niti sve naše, on je u ono malo materijala kojim je raspolagao našao mnogo sličnosti među svadbenim i ljubavnim pesmama. Zajednički su, osim toga, personifikacija prirode, kao i neka slična verovanja i neki paralelni motivi. Prof. Ibrovac, dalje, dopunjuje da postoji sličnost i među uspavankama, dodolskim pesmama, tužbalicama. Zatim, obe poezije imaju pesme o dva brata ,o braći i sestri, pesme tipa Lenore, o mužu na svadbi svoje žene, o uziđivanju žrtve u temelj neke veće građevine (što je i opštebalkanski motiv) i u obe se oseća u objašnjavanju nekih pojava crkveni uticaj. Prof. Ibrovac navodi mnoge sličnosti i analogije u našim hajdučkim i grčkim kleftskim pesmama, što je sasvim razumljivo s obzirom na to da je neprijatelj bio zajednički, kao i ideali, i da je narodni život bio sličan. Završavajući ova razmatranja, prof. Ibrovac navodi da pored sličnosti tema i motiva, koji su, uostalom, poznati i mnogim drugim narodima, između naše i novogrčke narodne poezije postoji još jedna veza: jednak način obrade, koji je, svakako, u vezi sa sličnošću narodnog života. Uzevši u obzir i druge sličnosti u životu ove dve poezije, dolazi se do toga da je potrebno proučavanje ne prioriteta pojedinih motiva i tema već životnih uslova u kojima su te poezije nikle, političkih i istorijskih prilika i svih grana narodnih umetnosti, jer je proces stvaranja i međusobnog uzimanja i davanja neprekidno trajac.

Treći je referat *Dragutina Mićovića:* Osveta Bojičić-Alije u našoj i arbanaškoj narodnoj epici (str. 257—263). Autor se u ovom referatu najviše zadržava na poređenju srpskohrvatskih muslimanskih i arbanaških pesama o Bojičić-Aliji s motivom da mrtvog junaka izaziva na megdan stari neprijatelj. O toj istoriskoj ličnosti u epici naših muslimana ima nekoliko pesama, a pesma o izazivanju na megdan, s istim detaljima, postoji i u arbanaškoj epici. Međutim, autor je usporednim posmatranjem došao do toga da se arbanaška varijanta osvete Bojičić-Alije u stvari odnosi na Halila Hrnjicu, a ne na Bojičić-Aliju, ali da je zbog sličnosti imena primenjena na Halila, pa vezana za Bojičić-Aliju. Zbog toga autor smatra da bi ovo išlo u prilog Kopitarevom mišljenju »da korene arbanaškog pesništva treba tražiti u pesništvu Južnih Slovena«. Mada postoje mnoge sličnosti u ove dve narodne poezije, obuhvaćene jednim imenom krajišnička narodna epika, trebalo bi ih, s jedne strane, usporedno proučiti, a s druge strane, treba ispitati odnos arbanaške epike prema južnoslovenskoj, kao i ostalih balkanskih naroda.

R. Filipović-Fabijanić

Вера Венедикова: **Български паралели на антични обичаи заораване при основане на селище.** Изследования в чест на академик Д. Дечев (Българската академия на науките, София, 1958), 779—785.

Autorka daje najpre sažet prikaz mađijskog zaoravanja sela i sličnih običaja radi zaštite stanovnika od bolesti kako je vršeno u Bugarskoj (u Trakiji) i u Makedoniji. Blizanci u tim radnjama imaju osobit značaj. Polazeći od gledišta da običaji nisu opšteslovenski, nego da su poznati samo jednom delu Južnih Slovena, ona iznosi pretpostavku da su se ti običaji razvili kod Južnih Slovena tek po njihovu dolasku u zemlje u kojima danas žive: da su rimski legioni i kolonisti širili legendu o Romulu i Remu, spojenu s italijskim običajem zaoravanja (a koji je etrurskog porekla) i time stvorili osnovu sličnom tračkom običaju, koji su preuzeli i Bugari i očuvali do u najnovije vreme.

Pretpostavka je smela, a neki njeni oslonci netačni. Pre svega, zaoravanje radi mađijske zaštite je radnja dobro poznata i izvan Trakije i Makedonije. Veoma je poznata i u zapadnim balkanskim oblastima. Za nju se zna i kod Nemaca (E. Fehrle, Deutsche Feste. . .«, 159). Najvažnije je da se za nju zna i kod Rusa (D. Zelenin, Russische — ostslavische — Volkskunde, 66—68; F. S. Krauss, Volksglaube und religiöser Volksbrauch der Südslaven, 66—67), u čijoj zemlji nije bilo rimskih legionara ni kolona. Verovanja u moć mađijskog kruga i u osobito svojstvo blizanaca su uopšte vrlo rasprostranjena, pa je nesumnjivo da ih je na Balkanu, kao i izvan njega, bilo i pre Rimljana.

M. S. Filipović

Verena Han: **Orijentalni predmeti u renesansnom Dubrovniku.** Prilozi za orijentalnu filologiju i istoriju jugoslovenskih naroda pod turskom vladavinom VI—VII (1956—1957), Sarajevo, 1958, s. 115—137.

Pisan sa velikim stručnim poznavanjem a bez naročitih pretenzija, članak Verene Han ima mnogo veći značaj nego što to izgleda. Na osnovi sačuvanih pisanih dokumenata u Dubrovačkom arhivu, a osobito na osnovi testamenata, popisa zaostavština i sličnih akata, autorka iznosi kakvih je sve bilo predmeta orijentalne provenijencije u Dubrovniku 16. i 17. veka. Predmeti takvog porekla, čije je spomene našla V. Han, svrstani su u tri grupe: 1) kutije, korpe i kovčezi, predmeti od kože i metala, zemljano posuđe; 2) pokrivači za krevete, jastuci i vezeni stolnjaci i 3) sagovi i prostirke.

Dubrovnik je bio samostalna republika, ali je blagostanje Dubrovnika zavisilo prvenstveno od trgovine po zemljama koje su bile tada u sastavu turske carevine, i veze Dubrovnika s Turcima i drugim narodima na Istoku bile su veoma žive. One nisu mogle ostati bez posledica i na način života samih Dubrovčana: rad V. Han pruža o tome ubedljivih dokaza.

Značajno je da je taj import orijentalnih predmeta u Dubrovniku podsticao i na domaću proizvodnju takvih predmeta.

Sve to navodi i na jedan važan posredan zaključak, koji V. Han nije izvukla, a naime da je i Dubrovnik služio kao vratnice kroz koje su u unutrašnjost Balkana, osobito u Bosnu i Hercegovinu, prodirali orijentalni uticaji, kao što su i odatle, a ne samo morskim putem, dolazili u Dubrovnik.

Dubrovnik je bio u tesnim i svakidašnjim vezama sa svojim zaleđem, u kom je bilo i dubrovačkih naseobina. Pošto iz unutrašnjosti Balkana nemamo takvih pisanih vesti o uređenju kuće, pokućanstvu, posuđu i dr. kakvih ima u obilju u Dubrovačkom arhivu za Dubrovčane, ti podaci mogu da posluže u izvesnoj meri i za poznavanje građanskog života u unutrašnjosti Balkana.

M. S. Filiporić

Margaret Hasluck: **The Unwriten Law in Albania.** Cambridge (Engleska), 1954, str. XV + 285.

Posle smrti svoga muža, istaknutog naučnika F. W. Haslucka (umro 1920), kome je mnogo pomagala u njegovu radu na proučavanju Balkanskog Istoka, produžila je gđa Haslak da sama vrši proučavanja. Naročitu pažnju posvetila je proučavanju Arbanasa, pa je provela 13 godina u Arbaniji (1926—1939). Rat, bolest i smrt (1948) sprečili su je te nije mogla sama da dovrši i pripremi za štampu svoje delo, što je učinio njen prijatelj J. E. Alderton.

Odranije je gđa Haslak poznavala Grke, a za vreme svog boravka ona je neposrednim dodirom i promatranjem upoznala i Arbanase u Arbaniji. U svom delu o običajnom pravu u Arbaniji gđa Haslak uzima običajno pravo u širokom smislu, pa je, u stvari, dala prikaz mnogih aspekata narodnog života kakav je bio do poslednjeg rata i revolucije u Arbaniji.

Delo ima 25 odeljaka (u stvari 19, pošto se o skupštinama govori u dva, o zakletvi u tri, a o krvnoj osveti u pet odeljaka). Prvi odeljak (str. 1—8) prikazuje geografsku sredinu u Arbaniji, u drugom je odeljku opšti pogled na arbanaško pravo (9—15). Zatim su odeljci o arbanaškoj kući (kratak opis, 16—24), o porodici (25—33), domaćinu (34—50), deobi braće (51—72), psu u običajnom pravu (73—82), putovima (83—94), međama (95—109), paši (110—114), bajraktarima (115—129), glavarima (130—138), sudstvu (139—147), skupštinama (148—163), zakletvi (164—195), soku (196—201), krađi (202—209), ubistvu u krugu familije (210—218) i krvnoj osveti i umiru (219—260), a na kraju je nekoliko odluka (zakona) donetih na skupštinama 1864—1942 (261—274).

Gđa Haslak je građu za svoje delo prikupljala većinom sama neposrednim promatranjem i beleženjem na samom izvoru, u narodu, i u tome je najveća vrednost njene knjige. Koristila se delimično i građom koju je objavio Št. Đečov, a unekoliko i onom Miss E. Durhamove. Nije uopšte uzimala u obzir obilatu građu i rasprave o arbanaškom običajnom pravu na drugim jezicima, a osobito na nemačkom (J. G. v. Hahn, F. v. Nopsa i dr.), srpskom (M. Miljanov, St. Dučić, I. Jelić i dr.), kao i na italijanskom (G. Valentin, i dr.).

Prikaz arbanaškog običajnog prava od gđe Haslak ipak nije potpun: u njemu nema prikaza pravnih odredaba i običaja o kupoprodaji, spregu, iskorišćavanju šume, lovu, službenostima itd.; komunice su slabo razrađene (110—114), umir takođe nepotpuno prikazan (256—260). Stoga se ova knjiga ne može smatrati kao delo koje bi služilo kao zaokružen priručnik o arbanaškom običajnom pravu; to je zbirka građe, izvor uz koji se uvek potrebno koristiti i drugom objavljenom građom i raspravama o tome.

Autorka je iznosila uglavnom samo činjenice. Ponegde tek ulazila je u davanje objašnjenja, ali u tom nije uvek imala sreće. Tako npr. ona u objašnjenju životnih prilika u Arbaniji stoji na gledištu čistog geografizma: da je geografska sredina uslovila arbanaški način života i običajno pravo, a da e planinski reljef uslovio razne pojave, pa i stočarstvo. Ona čak uticaju klime pripisuje svađe među braćom i deobe zadruga (51). Naivno je objašnjenje da je krađa bila razvijena zbog slabosti turske uprave. S druge strane, gđa Haslak ne poznaje uopšte istoriju Arbanasa i ostalih balkanskih naroda: veoma se oseća kao nedostatak što u njenoj knjizi nema odeljka i o istoriji. O poreklu arbanaškog običajnog prava, odnosno o legendarnim kodifikatorima Skenderbegu i Leki Dukađinu, ona govori pretežno na osnovi tradicijei Ne uzima uopšte u obzir kao mogućan izvor arbanaškog običajnog prava rimsko, vizantijsko i srpsko srednjevekovno pravo, kao ni arbanaško municipalno pravo srednjeg veka.

Knjiga je pisana s mnogo simpatija prema samim Arbanasima kao narodu, pri čemu autorka ne krije svoje antipatije prema arbanaškim susedima Srbima, koje uopšte ne poznaje (npr. Morača je kod Beograda, str. 116).

Iako se sva objašnjenja gde Haslak ne mogu primiti, njena knjiga je vrlo dobar izvor za pozivanje arbanaškog običajnog prava i života kakav je bio neposredno pre nego što će u njima nastupiti krupne promene.

Mil. S. Filipović

Dr Branislav Nedeljković: **Kanun Leke Dukađina — Arbanaško običajno pravo.** (Iz rukopisne zaostavštine Valtazara Bogišića). Anali Pravnog fakulteta u Beogradu IV (Beograd, 1956), 429—474.

U zaostavštini Valtazara Bogišića sačuvan je jedan tekst Zakona Leke Dukađina, što ga je Bogišiću poslao 1894. Jovan Lazović, podgorički okružni kapetan. Tekst je već jedanput objavljen u cetinjskim »Zapisima« 1938: ovom prilikom B. Nedeljković ga je objavio s propratnim pismom i napomenama B. Lazovića (463—474). Tekst sadrži 75 stavova i počinje s odredbama o ubistvu, ranjavanju i tuči (19 stavova); zatim dolaze odredbe za seksualne prestupe i prekid veridbe (7 stavova), o krađi i sodžbini (10 stavova), prestupima protiv svojine i poljskoj šteti (3 stava), životinjama kao krivcima (3 stava), bedelu (1 stav), o krvnom umiru (1 stav), pravu blizike (2 stava), komunicama (2 stava), međama (1 stav), servitutima (1 stav), dugovima (6 stavova), navodnjavanju (1 stav), ženidbi (1 stav), napolici, kesimu i izoru (4 stava) i zalozima (3 stava). U poređenju s tekstom odredaba običajnog prava koje se prepisuje Leki Dukađinu a koje je prikupio Št. Đečov — 1.263 paragrafa — ovaj tekst iz Bogišićeve zaostavštine je sasvim kratak i ima i kao građa ograničenu vrednost.

Tekst iz Bogišićeve zbirke u stvari je u Analima objavljen kao dodatak raspravi B. Nedeljkovića o arbanaškom običajnom pravu (str. 429—462). Tu Nedeljković najpre iznosi nastojanja V. Bogišića da prikupi građu o pravnim običajima kod severnih Arbanasa. Posebno raspravlja (str. 434—441) o postanku Zakona Leke Dukađina; zastupa, opravdano, mišljenje da je to običajno pravo, svakako, starije od same ličnosti legendarnog Leke Dukađina. U sledećem odeljku (str. 441—462) Nedeljković prikazuje sredinu u kojoj je nastalo i u kojoj je važilo to običajno pravo, koje se zove »Kanon Leke Dukađina«, pa opširno govori o porodici, bratstvu, plemenu, krvnoj osveti i krivičnom pravu, i to delom na osnovi teksta Lekinog kanona iz Bogišićeve zbirke, a delom na osnovi neke objavljene građe u etnološkoj literaturi, na žalost ne koristeći se obilatom novom građom, naročito onom u Srpskom etnografskom zborniku i u italijanskoj literaturi. Stoga ta izlaganja autorova, iako vrlo zanimljiva, nisu uvek i dovoljno ubedljiva. Npr., da su bratstva (a, možda, i plemena) kod Arbanasa i Srba stare ustanove, da su nadživela Vizantiju i Rašku, pa se posle smrti cara Dušana preformirala i ojačala (445). Netačno je da Arbanasi nemaju ustanovu ubratstvljenja: o tome ima mnogo podataka u novijim radovima A. Uroševića (kao i u »Hasu pod Paštrikom« od M. Filipovića, objavljenom 1958). Nisam pravnik, ali

mislim da u slučaju postanka arbanaškog običajnog prava ne treba računati samo sa »staleškim običajnim pravnim autonomnim sudstvom katuna i sela« nego i s pisanim pravom srednjovekovnih balkanskih država i arbanaških gradova.

Mil. S. Filipović

Andrásfalvy Bertalan: **A vörösbor Magyarországon. Szölö müvelesünk Balkáni kapcsoltai.** (Crno vino u Mađarskoj. Veze mađarskog vinogradarstva sa Balkanom). A Néprajzi Értesítö, XXXIX, Budapest, 1957, str. 49—67.

Brojni vinogradni krajevi Mađarske (Budim, Eger, Seksard itd.) uživali su dobar glas na stranim tržištima, zahvaljujući danas već neznatnoj proizvodnji crnog vina. Tu proizvodnju sve više potiskuje proizvodnja belog i polucrnog (šiler), naročito početkom XIX veka, kada sve više slabi interesovanje za kvalitetna vina.

Postavlja se pitanje kada su se udomaćile plave vrste u Mađarskoj, tj. kada se prešlo na dobijanje crnog vina. Ima niz dokaza koji potvrđuju da je u velikom delu Panonskog bazena crna kultura sekundarna, da je naišla na jednu raniju kulturu belog vina. Vinogradska statistika Karolya Kelebija (1872 — B. Pešta) pokazuje da površina crnog vina liči na poluostrvo koje je prodiralo s juga u Panonski bazen. Granice tog poluostrva podudaraju se s granicama turske okupacije 1606. godine. To znači, najverovatnije, da su proizvodnju crnog vina pokrenuli Turci, odnosno od njih podjarmljeni balkanski hrišćanski narodi. Pošto ogromnu većinu tih naroda čine Srbi (Mađari su ih zvali: »rácok« — Raci), može se uzeti kao sigurno da su oni s Balkana doneli i tu novu kulturu crnog vina. Za to ima niz dokaza. U svim gradovima gde su se naselili oni osnivaju svoje kvartove poznate pod imenom rac-varoši, te postaju obrađivači, a kasnije i kupci građanskih i vojničkih vinograda. U Budimu u prvim decenijama XVIII veka 90 % parcela je u rukama Srba. U okolini Egera jedno vinorodno brdo nazvali su brdom Rac (Rachegy), a stanovništvo je poznavalo dva načina obrade vinove loze: srpski i mađarski način. Srpski doseljenici u Sremu baš bele vrste su označili imenima »mađarica« (magyarka), »slankamenka« (Zalán -Kemény); te vrste su, verovatno, ovde našli.

Na osnovu brojnih opisa balkanskog vinogradarstva (Ivan Sakazov, Leonard Schultze, Schans i dr.), zajedničke karakteristike balkanske i mađarske kulture crnog vina su:

1) karakteristična vrsta je »kadarka« (naziv, verovatno, potiče iz naziva grada Usküdar u Maloj Aziji);
2) obrađuje se bez koca;
3) Vinova loza se seče uvek nakratko, do jednog okca;

4) vrenje se vrši u kacama ili u sudovima njima sličnim (kade), šira ostaje na grozdinji, i na takav način dobijeno vino se zalepi, bez otakanja se pije; sudovi slični kacama mogu se naći i u Mađarskoj, štaviše i sam naziv je ostao (Kaca Budakesi, Budaerš; kàca, gàci, gàszi Terekbalint —nemačko stanovništvo);
5) prese se retko javljaju;
6) buradi nema, odnosno malo; u Mađarskoj se javljaju s pojavom transporta na tržišna mesta;
7) nema podruma; u Mađarskoj, kolibe gde su smeštena burad svugde imaju naziv »tanya« (salaš) i nigde ih ne nazivaju podrumima;
8) vole se začinjena vina; takvo vino mađarsko stanovništvo je zvalo »Ràc ürmös« (rac irmeš).

Janoš Voplert

IVAN POPOVIĆ

20. jula 1961. tragično je završio život dr Ivan Popović, saradnik Balkanološkog instituta.

Rođen je 1923. u Beogradu, gde je završio školovanje, gde je najviše radio i voleo da radi i gde mu je bilo mesto da deluje. Nestao je upravo u vreme kad je, posle mnogih svojih ličnih previranja, sazreo bio da u zasluženom sređenijem životu da najviše od sebe.

Kao učenik A. Belića, a još više H. Barića, M. Budimira i P. Skoka, I. Popović se našao u grupi mladih sposobnih slavista i dijalektologa koji, okupljeni na radu u Institutu za srpski jezik SAN(U), unose osveženje, novi polet i regeneraciju u tada već prilično učmale metode rada u ovoj oblasti, da, docnije, u raznim našim najvišim naučnim i nastavnim institucijama, produže tradiciju beogradske lingvističke škole.

U prvo vreme I. Popovića interesuju pitanja naših dijalekata, naročito onih u Vojvodini: *Izveštaj o ispitivanju bačkog govora* (Glasnik SAN, knj. I, sv. 3; knj. II, sv. 1), *O najnovijim ispitivanjima vojvođanskih dijalekata* (Zbornik Matice srpske, Ser. društvenih nauka 3(1952), *Treće lice množine prezenta u vojvođanskim govorima* (ibid. 4(1952) *O govorima Bikova i Gospođinaca* (Glasnik SAN II, sv. 2), *Govor Gospođinaca u svetlosti bačkih govora kao celine* (Glasnik SAN V, sv. 1), *O bačkim bunjevačkim govorima* (Zbornik Matice srpske za književnost i jezik, knj. I), *Stand und Aufgaben der Erforschung der Vojvodina-Mundarten* (Die Welt der Slaven, Jahrg. I, Heft 2), *Zur Urgeschichte der Serben in Pannonien-Eine Dialektuntersuchung* (ZfslPh XXVII/1), te brojni manji prikazi u drugim raspravama, posebno IV poglavlje u *Geschichte der serbokroatischen Sprache*. Pitanje slaviziranja Vojvodine, autohtonosti južnoslovenskih elemenata u Panoniji ostalo mu je stalno intimno, srcu priraslo pitanje.

Istovremeno i gotovo jednako intenzivno bavi se govorima Istre: *Privreda istarskih seljaka i njena terminologija* (Riječka revija III, br. 1—2), *Istarski ikavski govori* (Glasnik SAN, NS, sv. 2), *Istarski štokavski dijalekat* (Riječka revija V/3), *Lingvistika o vremenu naseljenja Hrvata u južnu Istru* (Riječka revija V/4), *Una influenza sintattica italiana sui dialetti croati istriani* (Ricerche slavistiche IV), *Dalmatinski i istarski elementi u rečniku istarskih štokavskih govora* (Riječka revija VI/3), *Kogda Slavjane vpervie zaselili južnuju Istriju* (Voprosi slavjanskogo jazikoznanija IV), *Naša dijalektologija u oslobođenoj Istri* (Riječka revija II/1—2) i dr.

Bibliografija I. Popovića u ovoj njegovoj prvoj i, na žalost, jedinoj deceniji rada pokazuje, sve do u poslednje vreme, ekskurze u mnoge, često preširoko zahvaćene pravce. Vrlo često samo skicirani radovi kao da su odraz ambicije terane žurbom prioriteta, mladalačkog precenjivanja svojih snaga, nervoznih trzaja sposobne generacije koja vidi pred sobom neobrađeno tlo, mogućnost rada i afirmacije, pa prilegne na posao i uradi ga, alj ponekad i površno, jer nije sagledala potrebu sazrevanja, naročito vremenskog sazrevanja

problema u samom autoru. To pokazuje njegova *Istorija srpskohrvatskog jezika* (Novi Sad, 1955, Matica srpska), u kojoj ni potreba priručnika ne može opravdati reči: »plod je mojeg šestogodišnjeg rada« (Predgovor, str. 5.), jer je to vreme potreban minimum i za najdarovitijeg svršenog studenta da ovlada osnovama svoje struke, a svakako premalo da da sintezu radova svojih prethodnika. To dovodi do neproverenih preuzimanja podataka, misli i rešenja. To je unekoliko otklonjeno u *Geschichte der serbokroatischen Sprache* (Wiesbaden 1960., O. Harrassowitz), jer je autor imao nešto više vremena da izvesne probleme prouči, formira sopstveno mišljenje i zauzme određeniji stav.

U osnovi, i ova druga istorija u maloj je meri odmakla od uvoda u istoriju jezika; i ona je u granicama opšteg pregleda. Uprkos njene potrebe kao priručnika: »Das Fehlen eines derartigen Handbuches... wurde als eine große Lücke empfunden, um so mehr, als entsprechende Handbücher der Sprachen der meisten Kulturländer schon bestehen« (Vorwort, S. X) i ona je živo priznanje autorove i objektivne činjenice da nisu još ni izdaleka izvršena filološka, lingvistička i dijalektološka ispitivanja, naročito ispitivanja starih tekstova. Pre toga preuranjeni su mnogi zaključci makar oni bili i opšte prirode, kakvi se pojavljuju u ovoj knjizi, jer su, bez sumnje, mnogi slabo fundirani, a bojati se da ih naknadna ispitivanja ne demantuju i u celosti. Uopšte, naši bi slavisti uradili daleko vredniji posao, više koristili nauci i ličnom naučničkom ugledu, kad bi sistematski i studiozno vršili ispitivanja naših starih tekstova, jezik pisaca i dijalekata, no što se upuštaju u opšta nagađanja i domišljanja, naročito u oblasti sintakse, jer im jedini siguran odgovor mogu dati rezultati prethodnih, pomenutih ispitivanja. Jezik datog perioda nije produkt tog perioda, nego rezultat složenih procesa ranijih perioda, a ni to se ne pokazuje u celini, jer se mnoge savremene manifestacije jezika vrlo često, po prirodi i zakonitosti razvitka, mogu objasniti tek u docnijoj fazi njegova razvitka.

Međutim, već *Istorija srpskohrvatskog jezika*, a *Geschichte der serbokroatischen Sprache* pogotovo, nedvosmisleno pokazuju glavnu preokupaciju i naučničku fizionomiju I. Popovića: balkanologiju, određenije rečeno balkansku onomastiku. U ovoj oblasti I. Popović je startovao na već utrvenim putovima naših (unekoliko i stranih) balkanologa, krčio sopstvene staze, dostigao već fazu našeg zaista najplodnijeg i najboljeg mlađeg balkanologa. I kad je prekinuta nit njegovog života i rada, on ostaje ime u ovoj oblasti nauke. Ako bi se mogao izvoditi zaključak o njegovom budućem razvitku na osnovu već objavljenih radova iz ove oblasti, onda širina radova, sagledanje problematike, ponekad i rešavanje pojedinih problema pored sveg uopštavanja — ukazuju na stručnjaka koji je upravo sazreo da radi, čiji će se gubitak teško nadoknaditi. Zato nas njegova životna tragedija, bila ona lična ili ma kako uslovljena, teško pogađa, tim više što su ovakvi stručnjaci, po nekom pravilu, efemerne pojave.

Koncepcija njegove *Geschichte der serbokroatischen Sprache* i nije u stvari koncepcija sinteze istorije jezika po oveštalom shvaćanju već poznatih istorija drugih jezika. Ona je istorija srpskohrvatskog jezika u okviru balkanologije. I. Popović nastoji da da istoriju srpskohrvatskog jezika u odnosu prema ostalim balkanskim jezicima, bavi se tim jezikom iz aspekta balkanske miksoglotije. Toj svojoj koncepciji on ostaje veran od prvog do poslednjeg poglavlja. U stvari, u njegovoj istoriji srpskohrvatskog jezika treba tražiti određivanje mesta srpskohrvatskog jezika u okviru ostalih balkanskih jezika i njegovog odnosa prema njima. Ukoliko se ovako shvati njegova *Geschichte der serbokroatischen Sprache*, onda je ona zaista sinteza ispitivanja ovih odnosa iz aspekta balkanske miksoglotije te ima svoju nesumnjivu vrednost, pored neizbežne slabe strane objektivne prirode zbog pomenutih nedostataka prethodnih radova o internom razvitku srpskohrvatskog jezika, ali često i ležernog primanja rezultata prethodnih ispitivanja.

Osnovni radovi I. Popovića su iz balkanologije: interbalkanski jezički odnosi, izučavani na osnovu balkanske onomastike, i radovi izrađeni metodom »Wörter und Sachen«.

Ovi radovi pokazuju naročito interesovanje autora za albansko-srpske i grčko-srpske jezičke odnose, a u poslednje vreme i za rumunsko-srpske. *Einige albanische Lehnwörter im Serbokroatischen* (ZfslPh XXIII, Heft 1), *Neki gentilni i njima srodni termini kod Crnogoraca i Arbanasa — Uporedna studija* (Naučno društvo BiH, Radovi, knj. II, Odj. ist. — fil. nauka, knj. 1), *K voprosu o proishoždenij Slavjan severnoj Albaniji* (Slavjanskaja filologija, Sbornik statej I, 1958), *Slaven und Albaner in Albanien und Montenegro-Zum Problem der slavisch-albanischen Sprachchronologie* (ZfslPh XXVI, Heft 2), *Albano-Slavica, Zur Geographie und Chronologie der albanischen Spracheinflüße auf die Südslaven* (SOF, Bd XV), *Der albanische Orstname Vlore »Valona«* (Beitr. zur Namenforschung, Jahrg. 10), *Balkanlateinisches a im Südslavischen und Albanischen* (ZfrPh, Bd 76, Heft 3/4).

Ne manji interes pokazivao je i za pitanja grčko-srpskohrvatskih odnosa: *Grčko-srpske lingvističke studije* I, II, III (Zbornik radova SAN, XXXVI-Viz. institut, knj. II/2, 3), *Neugriechisches λ und ν im Serbokroatischen* (M. Vasmer-Festschrift, Berlin, 1956), *Dva problema grčko-slovenske glasovne supstitucije* (Zbornik radova SAN, XLIX—Viz. institut, knj. 4) *Hrišćanska grčka onomastika u Hrvata* (Zbornik radova SAN LIX-Viz. institut, knj. 5), *Pitanje hronologije grčkih pozajmica u istočnoslovenskim jezicima* (Zbornik radova SAN LIX-Viz. institut, knj. 5), *Zum Spracheinfluß der orthodoxen Griechen auf jugoslavische Katholiken* (Berliner Byzantinische Arbeiten, Bd 15) i dr.

Rumunsko-srpskohrvatske odnose tretira u raspravama: *Contribuţio la studierea cuvintelor româneşti in limba sârbocroată* (Lumina, anul IX, nr. 3—4), *Der altrumänische ON. Wracha* (Beitr. zur Namenforschung X), *Valacho-Serbica* (ovde, Godišnjak II Balk. inst.).

Značajne su leksičke studije: *Prilozi ispitivanju balkanske leksike u srpsko-hrvatskom — O nekim našim nazivima posuda* (Godišnjak I, Balk. institut ND BiH), *Les noms slaves de »printemps«* (Annali dell'Istituto Universitario Orientali di Napoli, Sez. lingv. I, 2), *Illyro-Slavica* (ibid.), *Studi etimologici montenegrini* (Ricerche lingvistiche IV), *Prilog ispitivanju nekih narodnih termina* (Glasnik Etn. inst. SANU VIII), *Die Einwanderung der Slaven in das Oströmische Reich im Lichte der Sprachforschung* (Zeitschrift für Slavistik IV).

I. Popović se bavio i vrlo korisnom popularizacijom nauke iz oblasti lingvistike, filologije i pravopisa savremenog srpskohrvatskog jezika. U ovim vrlo popularnim i književno pisanim prilozima u dnevnim listovima i časopisima znao je naći i očuvati meru, što ne uspeva uvek njegovim epigonima. Brojni prilozi objavljeni u časopisima *Jeta e Re* V/4, *Përparimi* (I/3, 6, II/2,3—4, 7—8, 9, 10, 11—12, III/1—2, 4) nisu samo stručni prilozi; oni imaju u sebi više karakter naučnog nego stručnog priloga.

Reči: »Ne znate Vi to, gosp. profesore!« isteruju oči iz glave starom učitelju i diskutantu, nose, možda, u sebi grešku lošeg usmeravanja sposobnosti deteta ka prepotentnosti, ali govore i o neposrednosti, iskrenosti i teškom povinjavanju I. Popovića ustaljenim formama i odnosima kad je bio uveren u ispravnost svog stava.

I. Pudić